61E ANNÉE SEPTEMBRE 1954

★

LA REVUE DE PARIS

ROBERT SCHUMAN : Coexistence et Coopération
PHILIPPE HÉRIAT : Colette, la femme cachée
HONORÉ DE BALZAC : Lettres à l'Étrangère (1848)
ANDRÉ CHAMSON : L'Italienne aux Yeux prophétiques
JULES LAROCHE : Le Destin de la Seconde Pologne
CLAUDE ROGER-MARX : A la recherche de Picasso
PHILIPPE SOUPAULT : Au Monomotapa
BÉATRIX BECK : Des Accommodements avec le Ciel (fin)
ANDRÉ PARROT : A Mari, il y a cinq mille ans
A. ROLLAND DE RENÉVILLE : La poésie de Henri Michaux
PIERRE ROUSSEAU : Nouvelle Conception du Temps
DENISE BOURDET : Festivals en Provence
PIERRE AUDIAT : Princes et Bâtards

Le Mois à Paris par PIERRE AUDIAT, MARCEL SCHNEIDER, PIERRE MICHAUT, ROBERT WIEDER, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN MISTLER, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT SCHUMAN	Coexistence et Coopération	3
PHILIPPE HÉRIAT	Colette, la femme cachée	9
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère (1848)	16
ANDRÉ CHAMSON	L'Italienne aux Yeux prophétiques	35
JULES LAROCHE	Le Destin de la Seconde Pologne	50
CLAUDE ROGER-MARX	A la Recherche de Picasso	66
PHILIPPE SOUPAULT	Au Monomotapa	79
BÉATRIX BECK	Des accommodements avec le Ciel (fin) ..	88
ANDRÉ PARROT	A Mari, il y a cinq mille ans	116
A. ROLLAND DE RENÉVILLE	La poésie de Henri Michaux.	125
PIERRE ROUSSEAU	Nouvelle conception du Temps	132
DENISE BOURDET	Festivals en Provence	144
PIERRE AUDIAT	Princes et Bâtards	149
Le Mois à Paris	158 Chronique bibliographique	170

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

GEORGE ELIOT
par **André MAUROIS**
de l'Académie française

LA HAUTE RIVIÈRE
par **André DHOTEL**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne.. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse, il *est* possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs — Propriétaires : Eximée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1954.**

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : **149 fr.** — FERET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km. retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS (3 mois du 30 mai au 30 septembre).
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km. retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. — Coupon aller non valable du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER - AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer. *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1954

La situation au 30 juin se totalise à 441.946 millions en augmentation de 4.010 millions sur le mois précédent.

Au passif, tandis que les Comptes de chèques et les Créditeurs divers progressent respectivement de 2.099 millions et de 2.912 millions, les Comptes courants fléchissent de 857 millions et les Banques et correspondants de 934 millions.

A l'actif, on constate une augmentation de 3.122 millions du Porte feuille Effets et de 895 millions des Avances et débiteurs divers. Les postes Caisse et Banques et correspondants apparaissent en diminution de 1.633 millions.

BANQUE DE FRANCE

Le compte rendu des opérations de la Banque de France pour l'année 1953 vient d'être présenté à Monsieur le Président de la République.

Ce document, composé selon le même plan que les précédents, décrit l'évolution de la situation économique et financière de la France, ainsi que les opérations de la Banque, étudiées d'après les variations de son bilan. Il souligne l'amélioration progressive qui s'est produite au cours de l'année, et dont les traits essentiels ont été la baisse légère des prix, la réduction du déficit de la balance des paiements et la reprise de l'activité économique. Il insiste, dans la conclusion, sur les efforts à accomplir pour accentuer le redressement amorcé.

COEXISTENCE ET COOPÉRATION

par Robert Schuman

Les conférences se suivent et ne se ressemblent pas. L'échec complet qu'à essuyé celle de Berlin n'a pas empêché Genève d'aboutir, quel que soit le jugement qu'on puisse, d'ailleurs, porter sur la valeur des accords. Mais, ce résultat acquis sur les bords du Léman, dans des conditions inusitées, parfois dramatiques, permet-il d'espérer une pareille réussite lors d'une conférence renouvelée sur l'Allemagne et sur l'Europe ? Certains pensent qu'il suffit d'une sorte de vitesse acquise pour enlever les principaux obstacles et que le seul changement de méthode et d'accent transformerait l'ambiance à un tel point que les difficultés antérieures s'aplaniraient comme par enchantement.

C'est contre une telle illusion qu'il importe de mettre en garde. Ce faisant, nous n'entendons nullement diminuer l'importance du facteur personnel ni la valeur de l'impulsion que sait donner une volonté tenace. Mais, dans une négociation où il s'agit de convaincre et non de contraindre, il faut avant tout avoir une vision très nette de la nature et de l'ampleur des problèmes posés ; il faut démêler l'intérêt, la pensée et l'arrière-pensée de chaque interlocuteur. Il serait vain de ne prendre en considération que ses propres difficultés et préférences et se dissimuler

celles d'autrui. Ceci rend nécessaire une analyse exacte de l'objet et du but proposés ; les chances d'une conférence ou négociation ne peuvent se mesurer qu'en fonction des problèmes à débattre. Nous avons donc à nous demander quel est le véritable enjeu d'une discussion sur le problème allemand ou européen.

L'esprit dans lequel nous abordons cet examen n'est pas celui d'un scepticisme systématique ; nous pensons que certains résultats sont possibles et qu'il est donc du devoir de tous de les rechercher inlassablement, par tous les moyens, mais avec le souci des réalités. Il est incontestable que les rencontres et les conversations directes entre les hommes responsables sont devenues un instrument politique de premier ordre. Leur efficacité est certaine ; elles permettent de réduire les méfiances personnelles, les malentendus relatifs aux comportements et aux intentions, la méconnaissance des difficultés qui existent de part et d'autre.

Nous avons, dans le passé, pratiqué cette méthode avec assez de fruit pour pouvoir en témoigner nous-même et pour y donner notre assentiment sans réserve, quel que soit le Gouvernement qui l'applique. Mais, notre expérience nous a appris aussi qu'aucun procédé n'est infaillible et qu'en principe une conférence multi-latérale, où des intérêts très divers et souvent contradictoires viennent s'affronter, exige un minimum de préparation, et notamment un accord préalable sur l'ordre du jour, c'est-à-dire sur le véritable objet des pourparlers. Trop de conférences s'engagent sur des équivoques ; celles-ci, d'ailleurs, ne sont pas toujours inconscientes, mais, même en cas de bonne foi, elles finissent par éclater et compromettent le succès.

Lorsqu'il s'agit de l'Allemagne, en particulier, certains problèmes ne pourront être résolus qu'en accord avec la Russie, notamment ceux qui concernent notre présence dans l'enclave de Berlin, l'unification des quatre zones occupées, la conclusion d'un traité de paix et l'établissement d'un statut pour l'Allemagne unifiée. Il est donc naturel qu'à propos de ces questions, complexes en elles-mêmes, des pourparlers s'inspirant d'une totale franchise aient lieu entre tous les intéressés, y compris les représentants de l'Allemagne elle-même. Mais, leur complexité s'est singulièrement aggravée du fait que les relations entre l'Allemagne et ses anciens ennemis ont évolué différemment à l'Est et à l'Ouest. Des deux côtés on a pratiqué une politique d'intégration : la zone orientale a été la première à être soumise au régime soviétique à partir de 1945, alors que la restauration d'une Allemagne fédérale occidentale et sa coopération avec les puissances occidentales datent de fin 1949. Nous sommes ainsi aujourd'hui en présence de deux Allemagnes qui ne sauraient être réunies telles quelles ; une option devra préalablement intervenir soit que l'Allemagne unifiée soit incorporée dans un de ces deux régimes, soit qu'elle en ait le choix elle-même par le moyen d'élections libres. Les Occidentaux préconisent cette dernière solution qui implique pour les Allemands la faculté de maintenir et de développer, sans contrainte

aucune, leur intégration dans l'Europe occidentale. Moscou, par contre, exige qu'avant toute unification les liens de l'Allemagne avec la politique occidentale soient coupés et que l'Allemagne unifiée s'abstienne de s'inféoder à l'un ou l'autre des deux blocs adverses. La récente politique soviétique s'est rendu compte, toutefois, du scepticisme que rencontre partout l'éventualité d'une neutralisation permanente d'un pays tel que l'Allemagne, placé au centre de l'Europe et conscient de sa force. C'est pourquoi elle vient de préconiser une entente entre l'Est et l'Ouest de telle sorte que l'ensemble des pays européens soient invités à instaurer une communauté entre eux, défensive d'abord, active ensuite, dans des conditions encore mal précisées. Cela signifierait l'Europe aux Européens, sans les Américains, une Europe géographiquement, mais non moralement, unie. On emprunte aux Occidentaux une formule, dont on a tant médit, mais on propose de l'appliquer à une situation fort différente qui ne s'y prête nullement.

C'est ici que commence le règne de l'Utopie. Deux mondes aussi dissemblables que celui se réclamant de la liberté et le monde soviétisé ne peuvent ni fusionner ni s'entendre sur une action constructive commune, dans quelque domaine que ce soit. Ce serait vouloir marier la carpe et le lapin. Il faut dire sans ambage : la participation de la Russie soviétique à une communauté européenne, telle que nous la concevons, est impensable, et toute proposition qui nous est faite dans ce sens, est issue d'une confusion des idées ou d'une illusion consciemment entretenue. Cette impossibilité n'est, d'ailleurs, pas due au fait que l'unification de l'Europe serait une entreprise dirigée contre la Russie ou contre un régime quelconque, mais au fait qu'une telle association suppose une similitude de principes et de méthodes qui fait totalement défaut entre l'Est bolchevisé et le monde occidental. Une conférence convoquée dans un tel but serait vouée à un échec certain.

Il ne faut pas confondre l'idée d'une sécurité collective avec l'idée de communauté. On peut assurer la paix, en garantissant tous les pays contre une agression d'où qu'elle vienne ; en prévenant ou en arbitrant les conflits ; en se concertant sur la réduction et le contrôle des armements. Ceci est possible entre tous les pays pacifiques, quel que soit leur régime politique ou économique, à condition que ce régime ne poursuive aucune expansion idéologique ou impérialiste. C'est là précisément le programme d'une coexistence pacifique, mais non celui d'une communauté de défense. Celle-ci, en effet, postule une assistance militaire réciproque, une mise en commun des ressources, des armements et des effectifs, l'unité de commandement, en un mot tout ce qui caractérise le Pacte Atlantique et plus particulièrement la communauté des six. L'offre de la Russie d'adhérer au Pacte Atlantique ne pourrait être sérieusement retenue que si les membres actuels se disposaient à complètement dénaturer et dévaluer leur alliance. Celle-ci ne saurait raisonnablement se concevoir ni réellement fonctionner avec un partenaire à l'égard

duquel subsiste une méfiance en quelque sorte congénitale, issue d'une opposition fondamentale des conceptions, objectifs et procédés.

En effet, comment s'imaginer que le régime soviétique, qui cherche sa sécurité dans le mystère et dans l'isolement, qui se refuse à tout contrôle, qui punit comme un acte d'espionnage la communication du moindre renseignement militaire ou économique, qu'un tel régime fermé et soupçonneux puisse songer à rendre accessibles à des pays échappant à son obédience ses arsenaux et ses états-majors ? La réponse ne saurait faire de doute pour quiconque considère sans parti pris la réalité des choses. Nous serions impardonnables, si nous nous laissions séduire par des feux follets qui nous entraîneraient hors du terrain solide d'une coopération véritable et sincère.

Même en dehors de toute idée de coopération, l'élaboration et l'application d'un système de désarmement généralisé qui nous apporterait un immense soulagement, supposent à la fois un certain équilibre des forces et une égalité de bonne foi. Le technique et le psychologique ne sauraient s'ignorer l'un l'autre. Si, dans l'actuel état des esprits, nous parvenions à mettre sur pied un tel système incluant le bloc soviétique, nous dépasserions nos espérances les plus optimistes.

Sur le plan économique, les échanges de produits entre l'Est et l'Ouest sont possibles et dans l'intérêt des deux parties ; ils supposent un climat rasséréné. Le blocus des denrées est une réplique à la guerre froide ; la reprise des relations commerciales signifierait le retour d'un minimum de sécurité et de confiance. De même le desserrement des entraves qui aujourd'hui s'opposent à la libre circulation des idées et des hommes, réserve faite des précautions exceptionnellement justifiées, serait le symptôme d'une volonté de détente et de mutuelle compréhension.

Voilà donc sommairement esquissées les conditions d'une coexistence paisible et d'une normalisation des rapports entre deux régimes opposés. On y parviendra, non pas en se dissimulant les divergences irréductibles, mais en supprimant une à une les causes de tension, comme on l'a fait en 1949 pour Berlin. Lors de cette première conférence du Palais Rose le blocus de Berlin avait provoqué une tension extrême. Le pont aérien, organisé par les Américains et les Britanniques était très onéreux mais il leur permettait de tenir. Moscou, par contre, s'inquiétait de plus en plus de l'état des esprits qui régnait dans les pays satellites (il y avait le précédent de Tito !) ; on y était visiblement soucieux de mettre un terme au conflit. La situation était inverse de celle qui vient de se terminer en Indochine, où c'est nous qui étions pressés d'en finir, de sortir d'une impasse. En 1949, le Gouvernement russe s'y est décidé malgré sa mauvaise humeur, due à la signature récente (4 avril) du Traité atlantique ; il s'est incliné devant la fermeté des alliés, étroitement unis, et la menace grave qui pesait alors sur l'Europe, s'est éloignée, en même temps qu'a pris fin la guerre civile en Grèce, entretenue par Moscou. Lorsque, par contre, deux ans plus tard, dans ce même Palais Rose, nous

avons abordé le fond des problèmes, tenté d'élaborer un nouveau statut pour l'Allemagne et de préparer un traité de paix, les suppléants des quatre puissances ne parvenaient même plus à se mettre d'accord sur un ordre du jour et la conférence dut être abandonnée, avant même que pût se tenir une réunion des ministres. C'est que la Russie, en retardant l'unification de l'Allemagne et la normalisation des relations entre l'Est et l'Ouest, espérait pouvoir entraver la politique d'intégration occidentale.

Nous Occidentaux ne devons renoncer à aucun de ces objectifs ; il ne sont pas contradictoires, mais se situent sur des plans différents. Nous ne pouvons céder à cette espèce de chantage qui voudrait nous faire abandonner toute coopération constructive, en entretenant en nous l'espoir d'une coexistence pacifiée mais précaire. Nous reconnaissons à tout le monde le droit à la sécurité, et dans une coexistence bien comprise chaque pays devra trouver les garanties indispensables. Mais nous ne saurions accepter d'établir la sécurité d'autrui sur notre propre faiblesse. Abandonner le Pacte Atlantique ou le projet de défense européenne pour rassurer les Russes, serait faire œuvre de dupes et en même temps aggraver l'insécurité générale. Notre bonne foi à l'égard de nos interlocuteurs soviétiques est entière, comme est sincère et total notre désir de paix. Mais, les devoirs que nous avons à l'égard de nous-mêmes comme à l'égard de l'Europe ne nous permettent pas de renoncer à notre politique de solidarité européenne.

Laissons à chacun sa vérité ; nous ne prétendons à aucun monopole d'aucune sorte, lorsqu'il s'agit d'assurer le bonheur de nos peuples. Mais la loyauté politique et l'honnêteté intellectuelle nous empêchent de tenter une impossible conciliation entre des points de vue aussi contraires que ceux qui séparent l'Est et l'Ouest. Est-ce à dire que nous n'avons qu'à nous résigner à enregistrer les antagonismes irrémédiables et la permanence des conflits ? Nullement, et il est essentiel qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Le monde ne doit pas rester un volcan aux éruptions périodiques. La paix peut et doit s'organiser entre tous les peuples qui y aspirent. Nous n'opposerons aucune fin de non-recevoir à l'idée d'une nouvelle conférence à quatre ayant pour objet de réduire la tension dans le monde et de trouver une solution aux problèmes qui nous sont communs entre l'Est et l'Ouest. Nous ne voulons pas désespérer de la possibilité de régler nos rapports d'une façon pacifique, d'organiser durablement nos contacts et nos échanges. Notre ambition devra se limiter à un tel programme qui est assez vaste pour nous occuper pendant de longues années. Mais, si nous prétendions établir une véritable communauté d'idées et d'action entre deux mondes radicalement dissemblables, nous nous éloignerions du but recherché, en nous engageant dans une voie sans issue.

Une organisation mondiale, celles des Nations Unies, a pour mission essentielle de prévenir ou de régler les conflits, d'empêcher

tout recours à la violence et toute entrave à la libre ascension des peuples. Il est regrettable que par suite d'un usage abusif du droit de veto une quinzaine de nations soient encore tenues éloignées d'une organisation qui a pour raison d'être son universalité. Tous les problèmes de la coexistence sont de la compétence de l'O.N.U. M. Hammerskjold a eu raison de regretter, ces jours-ci, qu'on laisse cette organisation à l'écart de trop de tractations au service de la paix. Il est, certes, souvent utile de décentraliser les efforts et les rencontres ; tout ne peut ni ne doit se faire à New York, loin de la réalité des faits et des obstacles. Mais il faut une coordination des objectifs et des méthodes, un contrôle qui s'inspire de la solidarité unissant l'ensemble des nations pacifiques ; leur adhésion confère à tout règlement un surcroît d'autorité et constitue une garantie d'efficacité.

La coopération constructive, par contre, dans le sens que nous venons d'y attacher, est beaucoup plus du domaine des initiatives régionales. Une communauté suppose l'existence d'affinités plus marquées, d'intérêts plus faciles à concilier ; elle se justifie par le besoin que ressentent des voisins ou les tenants d'une même civilisation de se rapprocher, de mieux se comprendre et de mieux contribuer, par une action concertée, à leur prospérité commune. Mais, là encore il faut une coordination et un contrôle qui constituent une garantie contre toute déviation vers une sorte d'égoïsme collectif ou vers la formation de blocs hostiles et agressifs. L'Europe unie, ainsi que la Communauté atlantique, sera un secteur autonome des Nations Unies, mais nullement une organisation rivale.

Telle est la conception française, déjà concrétisée dans la Communauté du charbon et de l'acier, et qui se précisera au cours des nécessaires développements futurs. Espérons pour notre pays qu'il saura se maintenir dans la ligne de ses traditions les plus nobles, en restant fidèle à l'idéal qu'il vient de proposer aux Nations Européennes ; il se gardera à la fois des illusions et des velléités fumeuses et continuera à donner l'exemple des initiatives courageuses et désintéressées.

Abandonner l'œuvre entreprise serait plus que jamais déserter et trahir.

ROBERT SCHUMAN

COLETTE,
LA FEMME CACHÉE

par PHILIPPE HÉRIAT

Les Lettres se sentent désorientées depuis qu'il n'y a plus Colette. Que dire alors de ses amis ! Comment saurais-je parler d'elle au nom des unes et des autres, quand les Lettres disposent pour le faire de voix plus autorisées et ses amis de confidents plus proches d'elle ? Et parler d'elle ici ! Ici où sa maîtrise s'exerça, où parut un de ses derniers textes, ces pages sur Hélène Picard qui comptent parmi ses plus belles... [1] On voudra bien me croire si je dis que de ma vie je ne me suis senti si humble devant la feuille blanche. Outre que je n'ai guère la tête analytique, je serais bien incapable de composer aujourd'hui une « étude » sur Colette, de tracer une vue cavalière de son œuvre et de sa vie : j'écris ces lignes moins de deux semaines après sa mort. Ce ne seront, si l'on veut bien, que des souvenirs, des impressions, et mon excuse à parler tout de même du plus grand écrivain du demi-siècle, à ajouter un trait de crayon à une figure si souvent décrite et si connue, sera l'indulgente bienveillance que Colette me témoigna pendant trente ans, et le fait que j'appartiens à cette génération intermédiaire dont la formation se fit en même temps que s'accomplissait la gloire de Colette. Mes aînés n'eurent pas comme moi tout à coup dans leur vie le choc de sa révélation, et mes cadets ouvrirent ses livres quand on ne la discutait déjà plus.

J'étais au lycée et en quatrième, je me souviens, quand je lus « du Colette » pour la première fois ; on va voir par où l'intérêt de cette découverte dépasse ma personne et déborde notre deuil. Mon oncle se trouvait être critique musical, il s'appelait Gaston Carraud, il avait, seul avec Henri Bauër, père de Gérard, défendu Debussy dès le lendemain de la première de *Pelléas*, enfin il rencontrait dans les concerts Willy qu'y accompagnait sa jeune femme.

Agacé du bestiaire littéraire que nos professeurs nous faisaient apprendre par cœur et qui ne dépassait pas l'académisme de Leconte de Lisle, mon oncle m'acheta *Dialogues de Bêtes*. L'édition qu'il en possédait lui-même et qu'il me montra était une originale avec envoi d'auteur ; je la

1. Sur la collaboration de Colette à la *Revue de Paris*, voir page n° 170.

recueillis quand il mourut. J'allai présenter ce volume à Colette que j'avais eu le bonheur de connaître dans l'intervalle et qui voulut bien me le dédicacer de nouveau. Entre autres secrets, elle possédait celui des dédicaces. Sous le premier envoi, signé *Colette Willy*, elle ajouta ces mots : *A vous maintenant, cher Philippe Hériat, en souvenir d'un chat et d'un chien qui sont devenus fantômes, et d'une jeune femme qui est devenue un vieil écrivain. Colette.*

La première dédicace est de 1904, la seconde de 1938 ; or — et c'est là que je voulais en venir — l'écriture est exactement la même. La première encre est noire et la seconde bleue, le mot *Willy* a disparu : voilà les seules différences. En mai dernier encore, j'eus à faire signer à la présidente de l'Académie Goncourt un avenant au contrat d'adaptation cinématographique de *la Fille Elisa ;* j'ai le papier sous les yeux. Le « vieil écrivain », alors octogénaire, y a jeté sa griffe de la même main, sommé ses *t* du même trait allongé et dominateur. En cinquante ans, le graphisme n'accuse aucun relâchement, il ne s'est pas durci non plus ni empâté ; à peine, les derniers mois, les deux *t* et l'*e* du petit nom glorieux descendaient-ils un peu sur l'horizontale.

Chez combien d'écrivains trouverait-on cette constance, qui signale celle du caractère ? Ce ne sera pas au changement des écritures que le public des expositions, plus tard, reconnaîtra l'époque des manuscrits ou des lettres de Colette. Je regrette de ne pouvoir au milieu d'une page de cette revue faire reproduire ces trois signatures. Mon texte s'en trouverait illustré.

Toujours fidèle à elle-même : Colette aura donné beaucoup d'exemples, mais d'abord celui-là. Attachée à l'objet et à la créature, elle aura imposé le modèle, peut-être sans précédent dans notre littérature, d'un écrivain illustre qui jusqu'à la porte véritablement du tombeau demeure attaché à soi-même. Les plus grands dans nos Lettres comme les moins grands, et que ce soit aux temps classiques, romantiques ou modernes, changèrent, et beaucoup se démentirent. Ceux qu'épargnait cette règle des évolutions n'y échappèrent que par une mort prématurée. George Sand mourut presque aussi pleine de jours que Colette, mais l'amie de Musset, de Chopin et de Dorval avait disparu sous les châles de la bonne dame de Nohant. La coquetterie un peu bravache avec laquelle Colette, dans ses conversations, ses souvenirs écrits ou filmés, évoquait son passé d'*artiste*, comme on disait avant quatorze, ce n'était que le plaisir de ne rien renier de ce qu'elle avait été, de ce qui l'avait faite ce qu'elle était.

Le temps va venir très vite, trop vite peut-être, où les biographes s'empareront de cette vie chaude encore, mais au moins la constance et l'autonomie du destin littéraire de Colette alors apparaîtront. On verra mieux le cas unique de cette carrière qui, sans éclipses ni reprises, avec une régularité de production ressemblante aux lois de la nature, se maintint soixante ans sur un plan de qualité toujours plus relevé ; cette carrière parée de courage tranquille, d'indépendance et de courtoisie et qui,

malgré les traverses les moins favorables, malgré deux guerres et le bouleversement d'une société et d'une profession, malgré la maladie, se poursuivit jusqu'à l'heure où la main s'immobilisa tout à fait.

*
**

J'espère, et de ma modeste voix j'ai hâte de le dire, qu'on fera très vite aussi justice d'un reproche souvent adressé à Colette, celui d'avoir choisi ses héros, ses décors et ses sujets dans un monde frelaté, et d'avoir exercé son génie verbal sur des conflits sans noblesse. Cette imputation d'amoralité, qu'ont exprimée et répétée depuis trente ans les critiques les plus doctoraux comme ceux de la nouvelle école, ne m'a jamais convaincu. Chaque fois que je la retrouvais sous mes yeux, je ne pouvais m'empêcher de songer que dans la même période nous avions vu se succéder les œuvres de Gide, Mauriac, Cocteau, Céline, Anouilh, Sartre, Genêt, Druon, Hervé Bazin, Christian Mégret, Henri Calet, René-Jean Clot ; que les thèmes attitrés de ces écrivains considérables ou brillants étaient : l'immoralisme, la corruption de l'enfant, l'impureté, la haine en famille, le blasphème, le meurtre, le vol, l'avortement, le sadisme et le masochisme, la coprophilie et ses variantes, la drogue, l'attentat sur soi-même, l'onanisme, la prostitution gratuite, le plaisir en partie triple ou quadruple, le nymphomanie sénile ; je me disais que ces éléments avaient fini par composer le type du héros de roman de cette époque, et sans que les censeurs de Colette, dans leur ouverture d'esprit, aient pris des mines si dégoûtées ; je me disais qu'en somme le « *je presse mon pus* » d'un romancier noir pouvait servir de mot d'ordre à trois générations d'auteurs, et qu'auprès de leur personnel romanesque l'Ingénue libertine, le fils trop veule de madame Peloux ou la tendre Léa trop attachée à son « fléau chéri » faisaient une figure assez saine.

Ce qui inspira, inspire encore les romanciers que j'ai nommés, ce qui souvent les conduisit au chef-d'œuvre, en un mot c'est l'idée du mal. Et l'on comprend mieux maintenant pourquoi je n'ai pas omis l'auteur de *l'Agneau*. Or, le mal n'est présent nulle part dans l'œuvre de Colette, la notion du mal lui est étrangère, le rapprochement même de son nom et de ce mot est absurde : pour elle *la question ne se pose pas*. Il faut pourtant admettre qu'il y ait des âmes qui sans dogme d'aucun ordre sont naturellement des âmes justes et qui peuvent se passer de morale parce qu'elles n'en ont pas besoin. Dans ce sens, oui, Colette est amorale. Aussi ne cherche-t-elle jamais à ses héros de justification. Elle n'accuse rien, elle ne se retourne contre personne. Il n'y a pas plus d'alibi chez elle que de provocation. L'honnêteté est absolue. Combien, sur ce point, pourraient soutenir la comparaison ?

Cependant Colette qui aima tant la nature vivante et ne se lassa jamais de la peindre, et la peignit d'une touche inégalable, Colette était sans grande illusion sur la nature humaine. Ce qu'elle y trouvait de plus intéressant, c'était encore l'amour. Le soir de la première de *Gigi*, il n'y a

que six mois de cela, la télévision organisa une émission en *duplex*, c'est-à-dire qu'elle diffusa le représentation et qu'à l'entracte elle établit une conversation entre quatre académiciens Goncourt installés dans la salle, et Colette qui était restée chez elle entre Maurice Goudeket et Pauline. Les trois premiers de mes confrères commentèrent avec brio ce miracle de la technique, mais Colette de son côté ne semblait pas captivée par un entretien auquel manquaient les présences. Le quatrième alors parla, moins facilement, et se contenta de dire que si la soirée était réussie, c'était aussi parce qu'un des grands secrets de Colette était passé de son livre dans cette comédie et sur cette scène, c'était parce qu'on y sentait l'amour de l'amour. L'image de Colette revint à ce moment sur l'écran. La belle tête grisonnante et sauvage s'était redressée, l'œil brillait d'esprit.

— Je reprends, prononça Colette, le mot qu'on vient de me dire. L'amour... L'amour n'a jamais été une question d'âge. Je ne serai jamais assez vieille pour oublier l'amour, et pour cesser d'y penser, et pour cesser d'en parler.

On sait pourtant sa phrase fameuse : *L'amour n'est pas un sentiment honorable*. Elle a dit une autre fois, hochant la tête : « En amour, il y a beaucoup d'inadvertance. » Ce mot encore est bien d'elle, exprimant une acceptation fataliste mais amusée. Car à la différence de tous ceux que je citais tout à l'heure, si Colette était sans illusion, elle était sans colère et même sans amertume. Elle acceptait la vie en la caressant au lieu de la maudire, seule au milieu d'un peuple d'écrivains qu'elle surpassait tous par son art et qui de plus en plus maudissaient la vie, en l'acceptant à la fin du compte.

Elle aura caressé la vie comme elle caressait les objets et les êtres, animaux ou humains : pour les mieux connaître, les posséder, les assouplir et finalement les soumettre. Elle aimait à la fois charmer et prendre, et ne faisait pas de distinction entre les différents règnes de créatures. « Cet hiver, me confia-t-elle un jour sur sa terrasse de la rue de Marignan, bien exposée et où elle faisait pousser toutes sortes de fleurs et d'herbes : cet hiver j'ai apprivoisé un mimosa. »

On sait que cet accord entre elle et le monde extérieur se continua jusqu'à la fin. Ses derniers mots furent pour partager une sensation : « Regarde, dit-elle à son mari. Regarde... » Il avait deviné qu'elle voulait ses boîtes de papillons, il les lui présenta, elle sourit en les regardant et murmura : « Regarde. » Chaque fois que ses yeux ce jour-là rencontraient une créature, elle souriait. Les oiseaux croisaient devant sa fenêtre, et ses mains, loin d'imiter le mouvement ordinaire des mains moribondes, se soulevaient, se redressaient et jouaient en l'air doucement. « Sa dernière journée, a dit Maurice, fut sous le signe de l'aile. »

Cette connivence avec les choses naturelles, comment n'y aurait-on pas songé encore le jour de ses funérailles ? La lourde chaleur des journées précédentes céda soudain ce matin-là. Un vent aimable, dans la cour du Palais-Royal, faisait palpiter et vivre les grands plis tricolores qui dra-

paient le catafalque, et cette brise aussi ménageait les fleurs qu'un soleil modéré ne blessait pas. Mais passé midi, à peine le cercueil fut-il descendu dans la terre qu'un orage éclata sur le Père-Lachaise avec violence.

La fraîcheur de la matinée avait favorisé le rassemblement de la foule. Dès sept heures et demie une queue se forma dans la rue Montpensier. On avait annoncé que le public défilerait à partir de huit heures et demie, il fallut ouvrir le passage à huit heures et quart. La première femme qui se présenta devant le catafalque et qui devait pour cela avoir pris rang de bien bonne heure, s'agenouilla et se mit en prières. Elle ne fut pas la seule. Le nombre de ceux qui défilèrent, qui se massèrent ensuite sous les arcades de la cour et dans le jardin au delà des colonnades fut surprenant. Les proches eux-mêmes de Colette, familiarisés avec sa gloire et qui depuis trois jours entendaient dans son escalier la double file montante et descendante des affligés connus ou inconnus, ne purent qu'être étonnés de cette affluence imposante, silencieuse et d'une extraordinaire dignité. Les obsèques de Valéry avaient été belles, mais d'une pompe académique et peu démocratique ; celles de Jouvet s'étaient accompagnées de bousculades, de curiosité, de carnets d'autographes tendus aux vedettes. Cette fois c'était Paris. Paris en deuil de Colette. Le choix de cet emplacement, qui était une idée venant du cœur, la parfaite ordonnance de la cérémonie et sa brièveté relative après le long défilé, l'élégance du cadre, l'air doré, cette époque de pleine feuillaison, et la vue, au loin, des fenêtres aux stores baissés devant lesquelles l'essaim des pigeons, allégé par la distance, déroulait ses écharpes : tout concourait, tout s'accorda. Sur les longs présentoirs floraux, la couronne d'une association du music-hall et du cirque voisinait avec une couronne de roses rouges dont le ruban aux couleurs nationales belges portait ce nom : Elisabeth et — puis-je révéler l'ironie de ce hasard ? — les dahlias violets des *Lettres Françaises* s'appuyaient aux fleurs aristocratiques du *Figaro*.

On pensait bien que le public de Colette était en majorité féminin, on le vit ce jour-là, et sans doute est-ce le fait de cette multitude de femmes dont toutes n'étaient pas en noir mais dont toutes avaient de la peine et ne craignaient pas de le laisser voir, sans doute est-ce par les femmes que ces funérailles officielles prirent ce caractère d'humanité et, qu'on me permette le mot, cette grâce.

On sait aussi ce qui y manqua. Après avoir laissé espérer un moment — j'en fus témoin — son assentiment, l'Archevêché ne permit pas à ceux des amis et des admirateurs de Colette qui pratiquent la religion catholique d'agenouiller leur deuil sous les voûtes de Saint-Roch et d'y implorer par leurs prières la compassion de Dieu pour cette âme. C'était à ces esprits-là que la famille avait pensé en faisant sa démarche, et ce sont eux que la décision de la rue Barbet-de-Jouy frappa d'abord. Mon sentiment personnel sur ce sujet n'importe pas et je me reconnais mal préparé à juger de ces questions qui ne se tranchent pas par l'application du bon sens mais par celle de la Règle. Il n'en est pas moins vrai

que c'est ce désir libéral de ne choquer personne qui motive chaque année à Paris des milliers d'obsèques religieuses accordées par l'Église aux dépouilles de laïcs qui pendant leurs derniers jours de vie ou de conscience n'ont pas appelé de prêtre à leur chevet. Mais cette réflexion, je le sais, ne pourrait convaincre les experts en la matière, pas plus que ne le fait le rapprochement avec Anna de Noailles, amie de Colette et sa voisine à présent : le poète d'Amphion avait si je peux dire passé son œuvre à nier Dieu, ce que Colette ne fit nulle part, la comtesse de Noailles fut entourée de toutes les pompes de l'Église.

Il est vrai encore qu'on se fit ces jours-ci toutes sortes de réflexions. Certains esprits, qui ne sont pas chimériques, se souvenaient de l'époque où Colette reçut la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, à la vive contrariété de quelques personnages qui, depuis, c'est le cas de le dire, n'avaient pas désarmé.

Enfin l'on parlera longtemps de cet interdit-là. Car on étudiera longtemps la biographie de Colette [1] et on y trouvera avec surprise cet épisode final qui ne cadre pas bien avec sa vie, cette espèce de paraphe de scandale religieux qui souligne mal la signature de Colette. Mais ce même ordre social et moral pour lequel elle montrait une indulgence sceptique et dont elle avait rejeté les conventions avait dû attendre qu'elle fût morte pour prendre sa revanche.

⁂

Ainsi la figure de Colette se sera-t-elle trouvée altérée *in extremis*. A vrai dire, sa figure profonde, elle la dérobait. Ce ne fut pas sans quelque raison, par exemple, qu'on l'a dite indifférente à ces questions politiques ou sociales sur lesquelles tout Français et toute Française se croient éclairés. Colette elle-même se prétendait peu apte à juger de la conjoncture historique. Et pourtant : relisez *la Fin de Chéri*, qui se situe dans l'après-guerre des années vingt ; je ne suis pas sûr que pour retrouver dans son ton exact le désarroi moral de cette époque, ce ne soit pas ce roman-là qu'on rouvre plus tard. Peu après l'armistice de la « drôle de guerre », Colette publia une nouvelle qu'elle intitulait *Fin juin* 1940 et qui débute ainsi : « *Dépassés les chars à bœufs, les fourragères, les grosses autos masquées de poussière, les brouettes et les chars à bancs, plus loin que les puys en série, les régions assombries de verdures bleues, les prés d'herbe mûre où chaque combe recevait le sommeil d'une tribu, d'une voiture caparaçonnée de matelas, le repos d'un enfant roulé dans un peignoir éponge, d'une paire de colombes en cage, d'un fox-terrier attaché à un arbre, d'une jeune fille serrant sur elle un paletot d'homme ; par-delà les cinq cents kilomètres de route que couvrait*

1. On y observera par exemple qu'elle était Présidente d'honneur du Conseil littéraire de Monaco, donateur du Prix du prince Rainier III, et que Mgr Grente avait accepté d'en faire partie.

en désordre la France glissant sur elle-même, une crédule, une oublieuse fatigue me dotait d'illusion. » Je ne suis pas sûr que dans cinquante et peut-être cent ans, aux yeux de nos petits-neveux curieux de voir l'exode se dessiner et reprendre vie au fond des perspectives, ce ne soit pas cette phrase qui demeure de tant d'autres récits, que ce ne soit pas cette image, ces six mots de la France glissant sur elle-même.

Je sais que pour ma part, jusqu'à mon dernier jour, aux heures mauvaises ou aux heures bonnes, je retournerai à des pages de cette encre et de cette vision, à *la Naissance du Jour*, à *Sido*, à un livre pris au hasard parmi les cinquante volumes de Colette, à tel petit chef-d'œuvre moins connu comme *Gribiche* ou *la Cire verte*, et que si souvent que je les relise, je n'en épuiserai pas les sortilèges et le mystère.

Le mystère : sans doute je viens de nommer là le vrai visage de Colette. Elle voulait séduire, elle séduisait, on ne lui échappait pas, et cependant quelque chose d'elle échappait toujours. Un de ses livres exerça de tout temps sur moi un attrait particulier. Non seulement pour les contes remarquables ou charmants que contient ce recueil, mais aussi pour son titre, puisque, prenant à son compte le titre du premier récit sur lequel s'ouvre le volume, il se nomme lui-même, avec orgueil et pudeur : *la Femme cachée.*

Je crois ne pas m'avancer trop en disant que pour presque tous y compris ses intimes — qui sait ? pour tous peut-être — Colette demeura la femme cachée. Et n'était-ce pas par une espèce de nostalgie qu'en toute créature, humaine ou animale, elle ne cherchait que le mystère, ce mystère qu'elle traduisait d'un style armé aussi de tous les enchantements du secret. Sa bonhomie était une arme à la fois de conquête et de défense. Colette ne laissait paraître d'elle que ce qu'elle voulait, et cependant elle vous avait percé. Un mot imprévu à la fin d'une conversation, une ligne d'un billet ou d'une dédicace vous apprenait qu'elle vous avait dès longtemps compris, rejoint sur votre point faible ou le meilleur. Et le miracle fut que par ses livres elle donna cette impression aux plus sensibles de ses lecteurs et à chacune de ses lectrices.

Aussi vinrent-elles en foule lui dire adieu. C'étaient, dans la cour du Palais-Royal, les femmes qu'elle avait aidées à vivre. Mais tous ceux qui se trouvaient là rassemblés, des amis de Colette à ceux qui ne l'avaient jamais approchée, des écrivains célèbres aux moins notoires, et du prince à la dactylographe, tous en la regardant s'en aller restaient fascinés, je crois, par l'énigme enfin scellée de cette vie si fameuse, de cette œuvre si riche, de ce style si précis.

Colette achevait son cycle. Depuis quelque temps déjà, autour d'elle, ses proches avaient le sentiment qu'elle se déliait peu à peu du monde, qu'elle s'enfonçait dans un rêve, qu'elle retournait à ses secrets. Puisse-t-elle les avoir rejoints, et s'y reposer.

PHILIPPE HÉRIAT,
de l'Académie Goncourt.

LA RÉVOLUTION DE 1848

LETTRES DE BALZAC A L'ÉTRANGÈRE

Les lecteurs de la Revue de Paris *connaissent les lettres de Balzac à madame Hanska dont ils ont déjà pu lire plusieurs séries* [1]. *Rentré d'un séjour en Ukraine auprès de madame Hanska, Balzac arrive à Paris quelques jours avant la chute de Louis-Philippe. Chaque jour il écrit à sa lointaine correspondante, nous avons ainsi un* Journal de la Révolution de 1848 *dont nous extrayons quelques pages des mois d'avril et de mai.*

Balzac a quarante-neuf ans, sa correspondante quarante-huit, leurs relations épistolaires, commencées par une lettre signée : L'Etrangère, *en date du* 28 *février* 1832, *remontent à seize années. Madame Hanska, veuve depuis* 1841, *a promis le mariage à son amant, mais de multiples difficultés, dettes de lui, hésitations d'elle, ont retardé une union ardemment désirée par le grand romancier.*

Balzac a quitté l'Ukraine espérant un prompt mariage permis par le rétablissement de sa situation financière grâce à une nouvelle et fructueuse carrière d'auteur dramatique. Hélas ! la Révolution dans la rue vide les salles de spectacles qui ferment ou font des recettes lamentables.

L'esprit de Balzac, en dehors de ses moments de découragement, est fertile en projets de pièces qu'il n'écrira jamais : un drame historique inspiré par l'histoire de Russie, Pierre et Catherine, *des adaptations de ses romans,* le Père Goriot, les Petits Bourgeois. *En dehors du* Faiseur, *créé après la mort de son auteur, seule* la Marâtre *verra les feux de la rampe, à la veille des Journées de Juin. Pour la première fois, après les échecs retentissants de* Vautrin (1840) *et des* Ressources de Quinola (1842), *l'accueil de la critique est favorable, mais les batailles de rues provoquent la fermeture du théâtre et les droits d'auteurs sont dérisoires...*

Les comptes « dramatiques » de Balzac tiennent une large place dans sa correspondance. Sa situation en 1848 *n'est guère brillante. Malade et découragé, il n'écrira plus qu'un seul roman* l'Initié *(publié en feuilleton en août* 1848), *le théâtre ne rapportant rien, Balzac n'a pas de revenus et un lourd fardeau de dettes, les vieilles dettes de la déconfiture de l'imprimerie et de la fonderie qui datent de vingt ans et aussi la maison de la rue Fortunée achetée à crédit en* 1846 *sur laquelle il doit encore* 32 000 *francs —* 6 400 000 *francs de notre monnaie — qui seront payés... par sa veuve en* 1850. *Autre sujet d'angoisse, les actions du Chemin de fer du Nord achetées en hausse avec l'argent de madame Hanska et dont les cours ne cessent de baisser.*

Tout cela n'est pas de nature à faire voir d'un bon œil la Révolution de 1848

1. En dernier lieu, des lettres de février et mars 1948, *Revue de Paris*, novembre 1949, août 1950 et août 1952.

par le légitimiste Honoré de Balzac, admirateur fervent du gouvernement despotique du Tsar et adversaire déclaré de la démocratie. A l'instar de Lamartine et de Victor Hugo, il a sans doute songé un moment à se présenter aux élections à la Constituante, mais bien vite il refuse de faire campagne et de comparaître devant les clubs qui lui ont proposé de soutenir sa candidature, « croyant qu'il est superflu pour tous les hommes dont la vie et les œuvres sont publiques depuis vingt ans de faire des professions de foi ».

Ces lettres, chronique malveillante d'une époque troublée, sont aussi et surtout un document humain poignant, le journal d'un grand homme usé par vingt années d'un travail surhumain et torturé par l'idée fixe d'un amour qui se dérobe.

Roger PIERROT.

A madame HANSKA
à WIERZCHOWNIA, près Berditcheff.

Samedi 1er avril.

Chère, *Vautrin* a été joué devant 6 000 francs de recettes. On m'a donné 25 000 francs à compte sur mes droits d'auteur, qui seront de 36 000 francs pour les soixante premières représentations, et 10 000 francs de prime. J'ai acheté de l'Orléans, à 350 francs l'action, j'en ai cent pour 35 000 francs et comme on dit que la Régence sera déférée au prince de Joinville, la République à jamais perdue, l'Orléans sera à 850 francs avant 10 jours, j'aurai donc 85 000 francs avec lesquels j'achèterai du Nord de façon à payer Rothschild et avoir 750 actions dont les versements seront faits !... Ne vous apercevez-vous donc pas que c'est le *premier avril ?*... Zorzi y aura-t-il été pris, le cher fabricant de pâtés de Baveno ?

Hélas, je travaille à *la Marâtre* avec une fureur telle que je pourrai la lire le 9 à Hostein (*directeur du théâtre Historique*), à Mélingue et à la Dorval. J'aurai 4 jours pour y faire les corrections et y mettre la dernière main, et nous jouerons le 29. Tout est là. Si je réussis, tout est sauvé ; je deviens le Scribe du drame, et je fais 100 000 francs par an. En trois ans, tout sera bien rétabli, et j'aurai 12 000 francs de rentes.

Je suis assassiné d'ouvriers, de mémoires et de travaux. J'avoue qu'il est temps que la maison soit finie. Allons, il est 2 heures, il faut se mettre à l'œuvre et terminer aujourd'hui le deuxième acte.

Je ne fais pas une réplique sans vous voir, car la cent fois bénie miniature de Vienne est toujours sur la cheminée [1], et je vous consulte sur chaque difficulté.

Savez-vous que je devrai près de 600 francs à Vitel ! Quant aux Grohé [2],

1. Portrait de madame Hanska exécuté par Daffinger à Vienne en 1835.
2. Vitel, ébéniste-encadreur, 17, rue des Fossés-Saint-Victor. Grohé frères, ébénistes, 30, rue de Varennes-Saint-Germain.

c'est effrayant ! Il est impossible de laisser la fameuse table de Boule dans la bibliothèque, elle empêche d'ouvrir les portes de la bibliothèque, il faut la mettre dans la galerie où sont déjà les consoles de la salle à manger, et où je supprimerai alors la table ronde qui est immense. Quand la cheminée sera substituée au poêle, vous ne vous figurez pas ce que sera cette pièce-là, mais elle ne dira son dernier mot que quand le piano en ébène y sera, et qu'il sera touché par la maîtresse de la maison.

Grohé est venu pour prendre les tapisseries que vous avez faites en voyage, et faire mon fauteuil en ébène incrusté de nacre, car le vieux fauteuil est tellement cassé, il m'est devenu si odieux que je veux vivre dans votre tapisserie faite en voyage. Et il faut encoller la tapisserie pour que les vers n'y pénètrent jamais. Grohé a pris la mesure de la table en ébène à substituer, dans la bibliothèque, à la grande table dorée de Boule. Tout cela d'ailleurs est dans mes prévisions, et était compté. Cela ne dérange pas les comptes de la fin d'année. Ainsi la cheminée qui coûtera 360 francs se trouve payée par l'économie faite sur les mémoires. Ainsi, je décommanderai à M. Paillard [1] encore le guéridon, et je mettrai le plat de Line dans l'escalier, car il n'y a pas place pour un guéridon dans les coupoles. C'est encore une retranchement de près de 1 000 francs. Comme il faut 140 francs de garde-cendre dans la galerie, c'est, vous le voyez encore, 500 francs d'économie. Grohé prendra des billets à échoir au mois de décembre. Je trouve d'ailleurs toutes facilités avec tout le monde, excepté avec Paillard. Moret [2] a verni les tableaux de la galerie. Le successeur de Lefébure [3] va tout terminer cette semaine. J'attends toujours les deux consoles de chez Liénard [4] pour la salle à manger. Il n'y manquera plus que l'étagère que Vitel va refaire, et les cuirs à reposer. Le salon sera fini en même temps, car les deux meubles en bois de rose sont très avancés. Tout le monde veut que mon buste y reste. Voilà toutes les nouvelles mobilières de votre maison, chère comtesse.

Adieu pour aujourd'hui, mille gentillesses aux enfants chéris, j'espère qu'ils se portent bien. On dit que la perfide Albion sera à feu et à sang dans quelques jours, Moret a vu un baronnet qui a réalisé sa fortune, et qui vient à Paris. C'est ce que je vous disais : Paris sera toujours l'endroit le plus sûr, dans quelques mois. A demain.

Dimanche 2 avril.

Les malheureux qui nous gouvernent vont ruiner la Banque. Les actions vont descendre au-dessous du pair. Ils exigent un prêt de 50 mil-

1. Paillard, fabricant de bronzes, 3, rue de la Perle.
2. Moret, restaurateur de tableaux, dont Balzac fait l'éloge dans *le Cousin Pons*.
3. Lefébure, tapissier, 13, rue de l'Université.
4. Liénard, peintre en ornements, 29, rue de Babylone.

lions de la Banque et une nouvelle émission de billets. Je vais alors payer mes dettes avec les billets de banque et garder de l'argent. Je vais me faire 3 000 francs en écus. C'est effrayant. En six semaines, on aura fait plus de mal que si la France subissait une invasion. La Banque ruinée, c'est 500 millions de moins, il y a déjà plus de 2 milliards de pertes sur les chemins de fer et sur le capital de la dette publique, et 200 millions sur les caisses d'épargne et les bons du Trésor. C'est 2.700 millions, et les contributions indirectes perdront 100 millions cette année. Quant au commerce, il perdra plus de 300 millions.

Voilà le décompte exact de ces six semaines. La douane compte sur une année blanche, l'Etat n'aura pas de quoi payer les frais de cette année. Ils en sont à dire : « Que tout périsse pour notre principe ! » Je crois à une terrible réaction. Si Rothschild tient sa promesse tacite, j'aurai 1 500 francs de rentes d'ici 8 jours, car la baisse sera forte d'ici à 8 jours. 1 500 francs de rentes, à 84, coûtaient 42 000 francs, avoir cela pour 16 000 francs, hein ? Ah ! comme je regrette d'être sans argent. Aussi fais-je le troisième acte de *la Marâtre* aujourd'hui.

9 heures du matin.

Pas encore de lettres de vous ! Je suis d'une inquiétude que les nouvelles de la frontière rendent affreuse et insupportable. L'Europe entière attend les plus tristes événements, pour moi, de votre pays, surtout quand vous êtes connus pour votre fidélité, pour votre éloignement pour les révolutions. D'horribles nouvelles, évidemment controuvées, ont circulé hier dans Paris et à Londres.

A la lettre je ne vis pas car ce n'est pas vivre que de trembler pour les seules personnes qu'on aime au monde ; aussi, tout m'est-il devenu indifférent : ma position, mes travaux, la maison, tout. Cette idée fixe absorbe tout ! Perdu comme vous êtes dans les steppes, les événements tomberont sur vous comme la foudre, sans les préparations que nous avons dans les capitales. L'Angleterre est à la veille d'une terrible secousse. Madame de Rothschild a pris, selon moi, le calme sombre qui précède la tempête pour la solidité, pour l'ordre ; mais maintenant beaucoup d'Anglais arrivent en France. De toute l'Europe, Moscou est la seule ville qui restera paisible. Si nous avions un gouvernement régulier, et nous l'aurons, ce sera bientôt Paris qui sera la ville la moins tourmentée. Mais avant, il faut que la crise des ouvriers ait lieu, et qu'en adviendra-t-il ? Dieu seul le sait. Mais, je ne suis plus effrayé, car je suppose le pis pour ne pas être surpris.

Adieu pour aujourd'hui. Je ne vous enverrai mon *journal* que lorsque j'aurai eu de vos nouvelles, et lorsque je saurai si mes lettres vous parviennent, car je crois que maintenant vos frontières sont fermées, et que les relations vont être rompues, si elles ne le sont déjà.

Lundi 3 avril.

Hier et aujourd'hui, j'ai fait 2 actes. Je viens de recevoir vos deux lettres à la fois, et je me hâte de vous envoyer celle-ci, car les nouvelles sont telles que je doute qu'une autre lettre puisse vous arriver.

Vous m'avez envoyé des cachets dorés pour Léon [1]. Il en fera une difficulté, mais il va probablement rentrer en Ukraine. Vous devez savoir par les passages de troupes autour de vous que la guerre est déclarée entre l'Allemagne et la Russie. C'est donc la dernière fois que je puis vous écrire ! Que Dieu veuille que vous ayez reçu la lettre qui contient la consultation pour mon cher Zorzi ! C'est bien important.

Hier, votre sœur [2] est venue ; elle est sans argent, car *on ne paie plus les lettres de change tirées de Russie*. Je lui en ai offert, et lui ai même offert la chambre d'en haut pour elle, en mettant Pauline [3] chez Lirette [4], car nous sommes à la veille d'une crise affreuse. Nous aurons *absolument* la guerre civile. Si je ne suis pas élu à l'Assemblée nationale, je tâcherai d'aller au-devant de vous, car les luttes de Paris ne seront rien auprès des vôtres ! Et que deviendrez-vous ? Ça me rend fou ! Dans tous les cas, si je reste à Paris, si je vis, n'ayez aucun souci. Le théâtre me rendra tout ce que j'aurai perdu, et me nourrira. Vous pouvez donc vous dire que Bilboquet [5] et son imagination se tireront d'affaire. Je redoute d'être élu ! Voilà le danger.

Dites-vous bien que vous êtes tous mon unique pensée, dans les rêves, dans la veille, dans le travail ; les événements ont marché si vite qu'ils empêchent toute opération de la nature de celles dont je vous parlais, car, à l'heure où je vous écris, Brody [6] est aux *fanandels* [7] ou au pouvoir des Russes.

Cette lettre vous parviendra-t-elle, j'en doute, et cependant je vous l'envoie encore, avec mon âme toute entière ! et avec un dernier avis. Si vous avez à venir par ici, venez-y par Brody, car je pourrai vous aller chercher, dans le cas où vous seriez obligés de vous sauver de quoi que ce soit. Je ne puis pas vous dire tout ce qui se passe, vous devez deviner pourquoi, mais ce que je vous dis a son sens critique et prochain. Si la crise financière qui tue l'Europe et passe comme un choléra, va jusqu'en Russie, allez alors à Odessa et restez-y, en y capitalisant tout ce que vous pourrez capitaliser. Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas cru ? Songez que

1. Léon ou Léone, serf de madame Hanska en instance de libération.
2. Alexandrine, dite Aline, Rzewuska, madame Moniuszko.
3. Pauline Moniuszko, sa fille.
4. Au couvent de la Visitation, auprès d'Henriette Borel, ancienne lectrice de madame Hanska.
5. Balzac.
6. Ville de Volhynie, à l'est de Lwow sur la frontière autro-russe en 1848.
7. Ici, les révolutionnaires polonais.

je puis aller à Odessa par Marseille, si nous n'avons pas la guerre avec l'Angleterre.

Allons, adieu, mille tendresses. Je vous serre les mains à tous, et vous supplie de faire comme moi, de mettre les choses au pis pour ne pas être trompés, et être aussi forts que possible contre les événements. Adieu encore une fois. Dites-vous bien que je n'ai aimé que vous au monde et que je suis à vous. Que Dieu veille sur vous !

Pour vous.

J'ai peur que ceci ne soit un adieu pour longtemps, car il est sûr que les communications vont être fermées, et ne seront rouvertes qu'après des événements toujours terribles. Dites-vous donc, chère Line, que vous êtes ma pensée de toutes les heures, que je n'ai aimé que vous au monde, et que si les événements deviennent impitoyables, je mourrai pensant à vous, que le dernier battement de mon cœur sera vous, que votre nom sera sur mes lèvres, et mon amour dans la dernière goutte de mon sang.

Ne vous faites pas de ces reproches immérités ; vos caprices étaient chéris, vos gronderies étaient adorées, et dans vos moindres reproches, il éclatait un amour maternel, mêlé de tout ce que l'amour a de plus ingénieux. Vous avez tout fait pour moi, et je vous dois autant que vous doit votre ange de fille.

Que la certitude d'avoir été aussi bonne femme que bonne mère vous adoucisse la vie à toute heure. Sachez enfin que je vous suis fidèle jusqu'à la mort. Que vous soyez âgée de dix ans de plus quand nous nous reverrons, comme quand nous nous sommes revus à Saint-Pétersbourg[1], eh bien, je serai absolument le même, car, avant tout, ce que j'aime, c'est votre âme, votre cher esprit, le frère du mien, des grâces impérissables, car elles viennent du plus grand et du plus noble cœur que j'aie jamais, non pas connu, mais inventé dans mes rêves ! Sur les ruines de tant de choses, et de nos fortunes peut-être, soyons-nous toujours fidèles et trouvons-nous les mêmes cœurs l'un contre l'autre. Rien ne me changera, pas même tous les changements extérieurs. Il n'y a que mon amour qui me fasse vivre, et me repose de tous les périls, de tous les ennuis du moment.

Adieu, et dans le silence, s'il se fait entre nous, sachons bien, l'un et l'autre, que nous sommes unis étroitement, que nous nous parlons à toute heure, chère loup, que rien que la mort ne peut nous séparer. Mon cœur saigne à tout moment de voir cette maison sans l'esprit qui devrait l'animer, sans celle qui en est la divinité, la créatrice ; mais j'espère, oui j'espère, que ce qui se passe nous sera favorable, et que dans quelques

1. En 1843, Balzac rendit visite à madame Hanska, à Saint-Pétersbourg, il ne l'avait pas vue depuis leur rencontre à Vienne en 1835.

mois, nous serons réunis, car la lutte ne sera pas longue, dans un sens ou dans un autre, et, d'Altorf les chemins seront ouverts. Allons, adieu, mille fois à Dieu, qui vous protégera tous trois. Il est temps d'envoyer à la poste, car il est 2 heures. Vos lettres sont venues à midi.

3 avril.

Enfin, croyez toujours que la rue Fortunée est bien à vous et à vos enfants ! J'y achève tout avec la prévision que vous y viendrez, et venez toujours avec vos chers papiers.

Mardi 4 avril.

Je suis si fatigué, qu'aujourd'hui j'ai dormi jusqu'à 3 heures et demie, je viens de faire mon café et me voici à l'ouvrage. Je n'ai que 2 actes de tracés, il faudrait en faire un autre aujourd'hui ; mais je sortirai vraisemblablement pour voir à faire toucher les intérêts des 75 actions qui n'étaient pas chez Rothschild.

J'ai lu et relu vos deux lettres, en me disant : « Mon Dieu ! que d'événements vous allez apprendre, puisque le 19 mars vous ne saviez encore que ce que je vous écrivais le 29 février ! »

Vous voyez que je continue à vous écrire tous les jours, quoique je ne sache plus quand vous pourrez avoir ce que j'écris. Mais j'ai un pressentiment que ce sera bientôt. Je crois à une grande rapidité pour les événements du Nord. Dans ma précipitation d'hier, car l'heure de la poste me talonnait (et qui sait, un jour est si précieux !) je n'ai pas remercié mes chers saltimbanques [1] de l'effusion avec laquelle ils m'offrent Wierzchownia comme un asile, mais c'est avec le même élan que je vous donne la rue Fortunée. Ainsi, nous sommes animés du même esprit.

Quand vous apprendrez tous les événements de ces six semaines, vous verrez que nous ne pouvons pas nous amuser à faire des réflexions. Parle-t-on aux chasse-neiges ! Eh bien, l'Europe subit un chasse-Roi ! D'ici à six autres semaines peut-être n'y aura-t-il pas un trône debout à la manière dont vont les choses. Et, voyez-vous, il ne faut pas s'abuser : le Roi était le symbole et la configuration de la propriété. J'ai peur que, dans un temps donné, l'on n'attaque la propriété. Nous assistons aux folies de la démocratie, qui ira plus loin qu'elle ne le voudra. Ceux qui travaillent par eux-mêmes vont être des seigneurs.

Je vous avoue que, dans votre intérêt, je prendrais ce que Léon donnera, car, dans quelque temps, il pourrait bien se trouver libre sans condition.

1. Madame Hanska et les siens.

Mettez-vous bien dans la tête que vous êtes à la veille d'un bouleversement total de votre propriété, comme elle est constituée. Elle sera bien plus menacée par les Polonais, agresseurs de la Russie que par les Russes, car ils manifestent clairement leurs intentions de donner la liberté aux paysans, pour s'en faire des instruments, et qu'est-ce que c'est, pour ces démocrates, que 1 000 à 1 200 propriétaires à sacrifier pour le triomphe de leurs idées !

Voilà ce qui m'effraye pour vous. Heureusement, vous êtes près de Kiew, et vous aurez le temps de voir venir l'orage, car ce sera là le dernier champ de bataille. Et cependant, les peuples se lèvent et se soulèvent avec une rapidité qui marche comme un incendie, aussi vous le répété-je : Mettez en sécurité toutes vos valeurs positives ! Comme vous vous êtes entêtés, tous, depuis que je vous le corne aux oreilles, à ne pas regarder comme l'affaire la plus urgente de mettre à la Banque tout ce que vous pouviez y mettre ! Dans quelques jours, rien de ce genre ne sera plus possible. En rentrant en Ukraine, ce devait être votre première affaire. Maintenant, réunissez toutes vos valeurs sur Odessa, et munissez-vous de tout ce que vous aurez de valeurs métalliques ! Changez tout en or. La Pologne va être encore plus ruinée que la France, croyez-moi. L'on n'ensemencera rien; vous n'aurez pas de produits, et que deviendront ceux qui n'existent que par les travaux du paysan ? Vous serez comme moi qui n'ai ni feuilleton, ni librairie. Ainsi, mettez tout ce que vous pouvez mettre sous forme métallique, et courez devant le vent de l'orage. Allez à Kiew, et de Kiew à Odessa, ou revenez à Dresde, si le passage de Wisnowicz à Dresde est possible. Vous n'avez à choisir qu'entre ces deux partis, si la révolution européenne gagnait toutes les anciennes provinces polonaises réunies à la Russie, ce qui, dans l'état actuel de la politique me paraît sûr. Je ne crois pas qu'un Empire, quelque puissant qu'il soit, résiste à l'action d'une révolte appuyée sur toute l'Allemagne et la France. Songez que c'est soixante millions d'hommes compacts, sans compter les vingt millions qui vont se soulever. Ce serait bien le moment pour le Czar de se retourner violemment, d'abandonner momentanément l'Europe, et de mettre le siège de l'Empire à cheval sur l'Asie et les possessions européennes de la Russie russe. Plus tard, il reprendrait bien facilement sa revanche, quand l'anarchie dévorera ces républiques insensées, ce qui ne tardera pas. Voyez ce qui est arrivé en Suisse.

Allons, adieu pour aujourd'hui.

Mercredi 5 avril.

Je suis allé hier chez Rothschild, en voyant le 3 % à 35 francs, et il m'a chanté la gamme des Juifs. Je ne crois pas qu'à 30 francs il veuille acheter de la rente, car, dans les bureaux, ses employés sont consternés. Il paraît que toute sa fortune est compromise.

Si vous n'envoyez rien à Francfort, je serai, mes obligations remplies, sans un liard, et sans aucun moyen d'avoir de l'argent. J'ai bien fait de ne spéculer sur rien, car tout a baissé et baisse encore, et il faut acheter au plus bas. Soyez sans inquiétude, je me suis déjà fait à ma nouvelle vie. Je n'ai d'habitude en rien que pour les choses du cœur, mais manger du pain et du fromage, des pommes de terre, comme un Irlandais, cela ne me coûte rien, je n'y pense même pas. Je me suffirai, moi et mes gens, avec 150 francs par mois, leurs gages compris, jusqu'à ce que j'ai fait des recettes. Qu'il me reste 500 francs, les engagements soldés, c'est tout ce que je demande. J'ai pris la nouvelle vie littéraire du théâtre avec ardeur, et ne faisant que cela, j'y réussirai, croyez le bien ! Mais il faut six mois pour se faire un répertoire, et six mois, c'est 900 francs. Maintenant, si les théâtres ne font pas de recettes ! Si avec de belles œuvres, on n'attire pas le monde qui se jette avec rage dans la vie politique et dans les clubs ? Voilà le danger ! Je ne saurai que devenir ! J'aurai fait tout ce qu'on peut humainement faire, et l'on n'a rien à se reprocher alors.

En ce moment 450 actions du Nord coûteraient 22 000 francs et 225 nous ont coûté 120 000 francs ! En en achetant 450 pour 22 000 francs les 675 reviendraient chacune à 25 francs au-dessous du pair ! C'est-à-dire qu'au pair nous y gagnerions. La désolation est générale.

Savez-vous ce que Garnier-Pagès a répondu à M. d'Argout, qui ne voulait pas prêter les 50 millions demandés à la Banque ? « Aimez-vous mieux que je vous *envoie mes hommes ?* » C'est la Bourse ou la vie. Aucune imagination, quelque féconde qu'elle soit, ne peut deviner un dénouement à notre situation. Une banqueroute radicale peut devenir possible, c'est-à-dire la réduction des 5 % en 3, et 3 réduit aux 2 tiers, puis un impôt sur les rentes. Au train dont vont les choses, il est impossible que la République dure, elle ruine tout, et sans qu'on voie la prospérité revenir d'ici à longtemps.

Ceux qui peuvent gagner leur vie par eux-mêmes, sont aujourd'hui les grands seigneurs dans toute l'Europe. Adieu pour aujourd'hui ; il faut que je travaille et que demain soir, jeudi, mon troisième acte soit fini. Mille tendressès.

J'ai porté ma chère petite fille à mettre dans son beau cadre d'or, où elle sera bien à l'étroit, où elle sera magnifiquement, mais pas encore si bien que dans mon cœur. Je l'aurai demain.

Je commence à partager votre opinion sur l'article Guinot [1]. Il a été fait par les *fanandels* d'ici. Vos remarques sont d'une finesse et d'une justesse admirables. Les ménagements qu'on y a pour Georges indiquent la source. L'ouragan a emporté cela. Personne, à Paris, ne croit à cet article en me voyant plus pauvre et plus *avide* à l'œuvre que jamais. C'est

1. Article déplaisant pour la famille de madame Hanska publié par *le Siècle*.

regardé comme un puff. J'irai au *Siècle*, et traiterai cela de plaisanterie, en la trouvant néanmoins un peu trop forte.

A demain et encore mille caressantes gracieusetés.

Jeudi 6 avril.

Je travaille énormément, mais tout va bien mal. On s'est emparé du chemin de fer d'Orléans. Au nom de vos chers enfants et de vous, tâchez d'envoyer *quoi que ce soit* à Francfort. Dans deux mois, on aura 3 000 francs de rentes pour 20 000 francs.

J'espère toujours que, non plus *la Marâtre*, mais *Gertrude, tragédie bourgeoise*, sera représentée avant mai, ou tout au moins dans les deux ou trois premiers jours de ce mois [1]. Les Variétés attendent *le Père Goriot*, et l'on reprendra *Vautrin*.

Je viens d'aller chercher ma petite fille [2], qui est dans son beau cadre d'or. Elle est appuyée sur la grande dame de Vienne. C'est délicieux ! Ce changement n'a coûté que 75 centimes ! C'était dans mes moyens. Je vis énergiquement de pain et de fromage, d'un peu de viande et de salade. La dépense ne dépasse pas le chiffre que je me suis fixé. Je ne vais qu'à pied et en omnibus. J'attends l'effet des pièces et des recettes. Seulement, je ne tiendrais pas un mois à un pareil travail. Il faut que je me couche à 9 heures, en dînant à 8, et que je me lève à 5 h. 1/2. J'attends que mon réveil Wolf soit restauré.

Je ne peux pas vous peindre l'état de la France, il est *inimaginable* chez une nation qui a du cœur et de l'intelligence. Il n'y a pas de gouvernement, il n'y a plus rien. Je crois que l'Assemblée sera très mauvaise et que nous irons, où ? Dieu seul le sait. Moi, si je ne réussis pas au théâtre, j'irai à Wierzchownia, si Wierzchownia existe encore.

Adieu pour aujourd'hui. Il est tard, je suis allé toucher les intérêts du Nord sur 75 actions, et payer les 800 francs Pelletereau [3]. Son cessionnaire accepterait 20 000 francs au lieu de 32 000. Je suis allé porter de l'argent chez Fessart [4] pour trois créances : Labois, Garson et un troisième ; les trois derniers créanciers qui aient des titres. Mais le tribunal n'accorde plus de permission de faire des oppositions. C'est vous dire où nous en sommes ! *La justice a des entrailles devant tant de ruines !*

Mille tendresses. Mes lettres arrivent-elles ? En recevrai-je encore de

1. Finalement Balzac revint au premier titre. La première de *la Marâtre* eut lieu le 25 mai 1848.

2. Anna, fille de madame Hanska.

3. Pierre-Antoine Pelletreau à qui Balzac avait acheté la maison de la rue Fortunée ; dans l'acte d'acquisition, Balzac s'engageait à lui payer 32 000 francs le 28 septembre 1849 et à lui verser jusqu'à cette date un intérêt de 5 %.

4. Auguste Fessart, homme d'affaires de Balzac.

vous ? Tout cela me met martel en tête, et me travaille. Je ne vis d'ailleurs que par votre vie et par une espèce d'union avec vous. Je ne dis plus : Il est midi, je dis : On déjeune à Wierzchownia, on se met à table, etc. Je regarde la serre, vos fleurs, dans votre jardinière du cabinet bleu, etc. Mille gentillesses aux enfants.

Vendredi 7 avril.

Je viens de faire mes comptes et en voici le résultat :

En caisse			*A payer*		
			Ma mère	Fr.	1 000
En billets	Fr.	5 700	Paillard		4 000
			Fontaine		1 000
En écus		3 000	L'Heurin		1 000
			Bruel et Souverain		1 000
			Wolf		650
Total	Fr.	8 700	Total	Fr.	8 650

Mes gens et ma dépense payés, il me reste 50 francs pour atteindre à la première représentation de *Gertrude* et de *Vautrin*. Encore, ai-je de petites dépenses que je ne compte pas, comme Fabre [1], à qui je devrai donner 450 francs, d'ici à peu de jours. Il est vrai que je ne devrai plus qu'au mois de juillet 600 francs d'intérêts, et, au 1er octobre, 800 francs. Puis 50 000 francs, à la fin de décembre. J'ai donc d'avril en décembre pour gagner cela. Mais j'aurais été bien plus heureux si j'avais pu avoir devant moi 2 000 francs. Il est impossible de les faire avec l'argenterie qui reste.

Si Léone vient chercher son acte de libération je serai sauvé, car, alors j'atteindrai bien avec 1 000 francs, les recettes de théâtre. J'ai la certitude d'inventer au théâtre des pièces de manière à gagner les 10 000 francs qu'il faut pour finir tout chez Fessart et terminer Dablin, d'ici à deux mois ; puis de pouvoir acheter des rentes et payer les 50 000 francs de la fin décembre. C'est 120 000 francs qu'il faut pour cela ; mais cinq pièces les donneront. Je vais faire faire 800 000 francs de recettes au Théâtre Historique. J'ai trouvé le joint, ainsi, ce théâtre seul me donnerait la somme, à 15 % de droits sur la recette. Elle se fera. J'aurai, de plus, la *Porte-Saint-Martin*, les *Variétés* et le *Français*. Soyez donc tranquille sur moi. Je vais me tirer bien certainement d'affaire.

1. Fabre, encadreur, 57, rue des Saint-Pères.

Je ne peux plus passer les nuits, je vais cesser ce mécanisme, et me coucher à 9 h. 1/2, pour me lever à 5 heures du matin. Je réglerai mon travail. Dutacq[1] qui fait un journal, m'a écrit pour me voir.

Allons adieu pour aujourd'hui, à demain.

Samedi 8 avril.

J'ai voulu attendre la consultation de mon docteur[2] avant de vous donner une mauvaise nouvelle. Ma vue est menacée, il y a tendance à la paralysie des deux nerfs optiques. Voici la cinquième attaque que j'ai de la singulière affection du doublement des objets. Le docteur croit que cela vient du cœur et du sang. C'est un phénomène nerveux. Il vient de m'écrire une ordonnance et un régime, la viande va être supprimée, et il veut supprimer le café. Il regarde cela comme tellement sérieux qu'il avait peur que je ne puisse lire demain mes trois actes à madame Dorval, à Mélingue et à Hostein. J'étais déjà très effrayé de voir tous les objets doubles. J'ai eu comme je vous l'ai dit, cela une fois avant d'aller à Wierzchownia. Je l'ai eu entre Hombourg et Forbach, jusqu'à Châlons, à mon retour ; et, depuis un mois j'ai eu deux attaques. Cette dernière m'épouvante le plus, car elle est venue au milieu de mon travail. Il me faudrait mon loup[3] !

Enfin, je vais me mettre au régime des légumes et des purgations. Lundi, 25 sangsues, et tout l'arsenal des bains de pieds, etc. J'ai toutes ces choses en horreur, mais il faut sauver ses yeux. J'ai beaucoup de peine à vous écrire ce matin. J'ai d'ailleurs écrit toute la nuit. Il faut espérer qu'avec ces soins, la cause disparaîtra, car c'est l'affluence du sang au cœur. Si cela ne se dissipait pas, que deviendrais-je ? A charge ? Jamais, à personne.

Allons, adieu pour aujourd'hui, un triste adieu, car je suis dans une grande inquiétude.

Dimanche 9 avril.

Les yeux ne vont pas mieux ; mais je ne me soigne que demain. Je n'ai encore pris que des bains de pied. Pourquoi n'ai-je eu aucun accès de cette affection à Wierchownia ? Moi, je crois que la vie de là-bas y est pour beaucoup, et que si je m'y retrouvais, je ne serais pas ainsi.

J'ai travaillé toute la nuit. Quand je n'écris pas, je vous regarde, surtout depuis que le docteur m'a menacé de perdre la vue. Je ne cesse de me régaler par les yeux du peu que j'ai de vous. Je crois à des vents

1. Armand Dutacq, le « Napoléon de la presse », ancien directeur du *Siècle*, où il publia plusieurs feuilletons de Balzac.
2. Le docteur Jean-Baptiste Nacquart.
3. Madame Hanska.

coulis, par une fenêtre de ma chambre, et j'y vais obvier, car les deux premières attaques ont eu lieu par des coups d'air, et il serait possible que ce ne fût que cela. Je consulterai M. Roux, si cela dure après le traitement Nacquart, et la possibilité des vents coulis supprimée, car la cécité, ce serait la mort. Adieu, pour aujourd'hui. Ce scélérat de docteur parle de me mettre de petits vésicatoires aux oreilles. Gâter ces deux choses que vous avez eu la bonté de trouver bien.

Au lieu de cinq actes, je n'en ai que deux de finis, et le troisième, en projet. Il faut encore dix jours pour terminer *Gertrude*. Au moment où je vous écris ces lignes, une grande douleur vient de me traverser la tête, et l'œil droit s'est entrepris. J'ai hâte de mettre les sangsues.

Il y a de singulières nouvelles aujourd'hui. Si elles se confirmaient, j'irai bientôt vous voir.

Adieu ; je vous écrirai plus en détail demain. C'est demain le grand soulèvement de Londres.

Lundi 10 avril.

La folie des gens qui ont pris sur eux de nous gouverner dépasse toutes les bornes. Ils veulent *confisquer* tous les chemins de fer, les biens de Louis-Philippe, ceux de la couronne, et en faire la garantie de nouveaux billets de la Banque de France, de *laquelle ils s'empareraient*, et émettre un capital de 2 milliards. C'est vous voyez les assignats renouvelés. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir où nous en sommes ! Nous attendons tout des provinces. On dit qu'elles vont marcher sur Paris. Si cela se fait, nous sommes sauvés. Ces gens-là ont *tout*, tout ruiné, entendez-vous. Dans 36 000 000 d'hommes, ils ne voient que les ouvriers qui ne font pas un million. Dans 30 ans, la France ne sera pas relevée de ces six semaines-ci. Lamartine, à la tête de ces fous-là, c'est à perdre à jamais ceux qu'on nomme *des gens d'intelligence*.

Madame Dorval, Mélingue et le directeur ont été ravis des deux actes que j'ai lus, j'en lirai deux autres dimanche prochain, si mon traitement le permet. J'attends ce matin ma mère, pour me mettre les sangsues, et de deux jours en deux jours cette semaine, je fais de petites purgations. Je crois avoir trouvé la cause de cette maladie des nerfs optiques. Je me crois très bien constitué, et je crois que la cause de cette pseudo-paralysie était les vents coulis de la fenêtre. J'ai fait fermer les rideaux, cette nuit, et je crois que les yeux vont mieux. J'attends à 8 heures du matin, (il est 2 h. 1/2), pour voir avec le jour et expérimenter les yeux, car ça me prenait vers 9 heures. Hier, j'ai vu tout trouble pendant ma lecture.

Je vais commencer mon troisième acte. Un drame comme celui-là représente 100 feuillets de mon écriture, c'est la contenance de l'*Initié*. Il faut un mois pour écrire cela, et un mois de réflexion. Je ferai tout aussitôt,

les Parents Pauvres et *le Père Goriot ;* puis pour les Français, *la Fausse Maîtresse* et *Orgon*. Ce sera mon année. Si tout réussissait, j'aurai réparé les désastres de la révolution. En attendant, je n'ai pas un liard. Et vous, comment allez-vous là-bas ? Je n'ai pas de lettres, j'en attends, avec quelle impatience ! Moi seul le sait ! Mais vous pouvez vous en douter. Je crois toujours fermement que nous serons réunis d'ici à peu de temps.

La nature va son train, mon jardinet est superbe, tandis que tout est ruiné. Oh ! chère, la belle occasion de se faire des rentes ! Avec 60 000 francs on a 6 000 francs de rentes. C'est, avec la maison, la rente du strict nécessaire. Avec vos 160 000 francs que la Banque vous eût donnés, vous auriez 16 000 francs de rentes. Quel malheur de ne pas avoir été en mesure ! Faites tout ce que vous pourrez pour emprunter sur vos terres, vous et Georges, et ayez un capital, car je tremble pour vos terres. Il y a un tremblement de *terres* politique. Vous ne vous doutez pas, dans votre paisible Wierzchownia de ce qui s'apprête. Aussi les sages de votre pays seront-ils ceux qui auront fait des dettes à la Banque.

Mercredi, j'irai pour voir si je puis avoir un passeport, car je veux être en mesure d'aller au plus près de vous. Allons, adieu pour aujourd'hui. Quand je vous raconterai la révolution de 1848, vous nous destituerez du titre de peuple spirituel. Ah ! si vous saviez quelles gens se sont mis à notre tête ! On a fait dominer l'écume de la société. La lâcheté des riches et des habits noirs dépasse toute idée.

Adieu, mille tendresses.

Mardi 11 avril.

Dans tous ces désastres successifs, j'ai oublié de vous dire de remercier Georges d'avoir trouvé ce tableau de Rubens, *Roubens* ! Mais, 1 000 francs, grand Dieu ! Savez-vous que pour 10, dix francs, j'ai eu le portrait de *Benedetto de Castiglione* peint par lui-même, une toile qui vaut 500 francs comme un denier ? C'est dans le genre hardi et drôle du portrait de l'auteur de *la Belle Chocolatière* mais à l'huile. J'ai deux cadres vides à remplir.

Hier, j'ai mis des sangsues, et cela m'a pris toute la journée. Ma mère m'a fait ces remèdes avec une intelligence de garde-malade, qui est sa spécialité. Je n'ai quasi rien mangé, naturellement, et me voilà levé à 1 heure du matin, lesté d'une très légère tasse de café, car le docteur a presque interdit le café. Aujourd'hui, c'est la purgation. Et il faut travailler malgré cela, sous peine de ne pas pouvoir vivre !

J'ai eu Servais [1] pendant mes sangsues, pour renouveler 1 100 francs payables à la fin de ce mois, et que nous étions convenus de renouveler. Il a été plus Servais que jamais, il est entièrement ruiné. Il perd toute sa fortune. Il va se faire ouvrier ou faire enfin quelque chose pour vivre.

1. Servais, doreur, 9, rue des Beaux-Arts.

C'est effrayant. Les plus prudents comme M. de Margonne, M. Pellaprat (il perd 5 millions) sont pris. Enfin ce Lecou [1], vous savez, qui a été mon cauchemar pendant si longtemps, je l'ai rencontré dimanche pendant ma petite promenade aux Champs-Elysées (que je fais par la rue de Berry), eh ! bien, il avait regagné 300 000 francs, il les perd, il avait tout mis en livres achetés à vil prix (c'est un usurier) ; eh ! bien, il perd tout. Les livres n'existent pas. Il vendait pour 3 000 francs par jour, il ne vend pas pour 10 francs ! Vous ne vous figurez pas dans quel état est la France. Elle est si déplorablement ruinée qu'on ne pense plus à soi. Ainsi voilà les chemins de fer volés, pris, on va nous rembourser en feuilles de chou, et rembourser quoi ? le plus bas cours, sans compter les primes !

Je voulais tout placer en 5 % à 114. Voilà le 5 % à 40 francs ! C'eût été la même perte. En actions de la Banque : elles sont à 850 francs, et elles étaient à 3 200. Enfin, j'ai gardé 6 500 francs, vous savez sur les 30 000 francs du paiement, pour gagner quelque chose. Eh ! bien, voyez ma prudence ! Depuis le 29 février, *toutes les valeurs quelconques* ont toujours baissé, elles baissent encore, elles baisseront. J'ai donc l'argent sans avoir pu rien acheter. Si vous pouvez envoyer *quoi que ce soit* à Francfort, ce sera toujours à temps. 1 000 roubles en argent me permettraient de garder les *4 000 francs en écus* que j'ai eu le talent de me procurer.

Que devenez-vous ? Je n'ai point de lettres. Je suis dans une inquiétude sur vous qui effrayait hier ma mère, car cela m'étouffe à tout moment. Ce sentiment m'étreint à la gorge, je suis dans un état à navrer, car cela m'en ôte le sentiment de ma propre situation.

Les malheurs individuels sont tels qu'une réaction, une explosion, est imminente. Ces gens (pauvre Lamartine ! mais peut-on plaindre l'auteur des *Girondins* et du discours de Mâcon ?) du gouvernement provisoire vont être tous assassinés, broyés par l'émeute bourgeoise.

On m'amène demain ou après-demain un monsieur qui dispose de 6 000 voix. La carrière politique est peu tentante.

Ah ! je déplie les journaux tous les matins avec terreur en pensant à vous. Les nouvelles les plus absurdes circulent à propos de la situation de vos frontières. Vous devez savoir qu'il n'y a plus de maison d'Autriche, il n'y a plus qu'un archiduc. Je ne pense pas que le Roi de Prusse se maintienne. Au nom de vos chers enfants et de vous, ayez tout ce que vous pourrez avoir de métal jaune ou blanc, pensez à tout, même à la nécessité de fuir sans préparation. Vous ne pouvez pas vous figurer l'ouragan dont vous a parlé la proclamation de l'Empereur, car il n'y a plus qu'un Empereur, c'est celui de Russie. L'état financier de l'Allemagne devient semblable au nôtre. Je garde toujours de quoi aller

1. Associé avec Delloye, Lecou avait publié les derniers volumes des *Etudes philosophiques*.

jusqu'à Brody et même jusqu'à Wierzchownia. J'ai 11 impériales en or, je mourrais contre ce petit trésor. A la place de M. André [1], j'emballerais toutes les choses précieuses de Wisnowicz et je les dirigerais sur Dresde et Paris.

Allons adieu, peut-être mon bonheur sortira-t-il de tout cela. Surtout, gardez vos précieux papiers. Si vous voyagez, mettez-les dans le fameux sac de *madame Hancha.*

Adieu. Il faut faire mon troisième acte, il faut devenir le fournisseur des théâtres du Boulevard, le *Scribe* du drame, et gagner beaucoup de centimes, on n'ose plus dire des sous. Mille tendresses. Hier, M. Paillard a envoyé les grands vases de Chine achetés à Wiesbaden. Ils ne sont pas dorés, puisque j'ai décommandé la dorure, et ils font très bien dans la galerie. J'ai décommandé vendredi dernier le guéridon, et je mettrai le plat au-dessus de la porte du salon, dans le couloir de l'escalier. Cela fait déjà 3 000 francs de décommandés. Il n'a plus à me livrer que les vases rouges, les candélabres de la coupole grisaille et six consoles à mettre des statuettes. Je réglerai après avec lui.

Allons, mille tendresses et mille encore. Je ne vis qu'en vous et pour vous.

Mercredi 12 avril.

Aujourd'hui, mes yeux ayant été dégagés par la médication du docteur, j'ai pu m'en servir et je m'en suis servi pour faire un acte de la tragédie bourgeoise. Mais j'ai eu comme une peur affreuse, une crainte qui ne sera dissipée que par votre première lettre. Je reçois une lettre collective des chers petits Gringalets [2], et pas un mot de vous, dix jours presque après la lettre où vous m'annoncez avoir reçu mes lettres jusqu'au 29 février. Mais Anna qui avec sa charmante étourderie, ne *date* pas, ne me dit pas un mot de mes lettres, mais à compter du 1er mars, vous avez (comptez-les), une dizaine de lettres à recevoir. Je vous ai écrit deux fois par semaine, vous devez recevoir des lettres qui forment un *journal*, je n'ai pas été un seul jour sans vous écrire. Et enfin, dans cette lettre d'Anna, il y a que vous allez enfin très bien, ce qui veut dire que vous avez été malade ! Et elle me dit : « Maman vous parle sans doute du mariage d'André », et je n'ai rien de vous ! Mon inquiétude a été si grande que je viens de rêver lettres perdues, dans un moment où, vers 2 heures, succombant au sommeil, je suis allé me coucher. Faites donc des drames avec de semblables inquiétudes !

Je n'ai plus revu le sieur Léon, et je vais écrire à votre sœur de lui faire dire que le cachet demandé est arrivé.

Mille tendresses, à demain. Peut-être aurai-je une lettre de vous.

1. André Mniszech, frère du gendre de madame Hanska.
2. Les enfants de madame Hanska.

Jeudi 13 avril.

Je viens de me lever ; il est 2 h. 1/2 du matin ; je fais mon café. Je vais me purger encore aujourd'hui et travailler à terminer le troisième acte de *Gertrude*, car il faut avoir fini le quatrième pour dimanche. On parle déjà de la pièce, et moi je crois à une chute. J'ai fait des rêves insensés cette nuit. Oh ! je suis cruellement tourmenté par cette lettre isolée d'Annette. Pourquoi, par le cosaque qui a porté la lettre des Gringalets ne m'avez-vous pas mis un seul petit mot ? Elle est timbrée 20 mars de Russie, ce serait donc le 2 avril, et elle est timbrée 30 d'Allemagne. Si le timbre russe est de la frontière, elle peut avoir mis 8 jours à y aller, elle serait alors écrite le 12 mars russe, ce qui fait le 24 de notre calendrier. Nous étions hier le 12 avril, cela ferait encore 20 jours de route. Mais vous deviez avoir reçu bien des lettres de moi, ce 24. Je m'y perds !

Je vous enverrai encore cette lettre aujourd'hui, car je ne crois pas encore la frontière fermée du côté de Brody. Les nouvelles dernières ne sont pas encore à la guerre, quoiqu'on s'y prépare de part et d'autre. Le roi de Prusse est dans une situation semblable à celle de Louis XVI. Sa cour, sa famille et son cabinet réel sont d'accord pour être secourus par votre gouvernement, et l'Allemagne ne le veut pas.

Il arrive que le Roi ne sait être franchement ni pour l'un ni pour l'autre côté. L'on ne peut pas prévoir ce qui va se passer. Moi, j'attends la première représentation de notre drame au Théâtre Historique, celle de *Vautrin*, et celle du drame de l'Assemblée avant d'aller vous voir, ou le tenter, ce qui recule ce projet au moins au 10 mai. Ah ! quelle fête pour moi que celle de vous voir le 20 mai, pour mon jour de naissance, et quel plaisir que de vous raconter les effrayants et successifs tremblements de terre de ces six semaines ! Les jésuites ont demandé à quitter Rome. Cette milice n'existe plus ! elle a été chassée de partout où elle avait pris racine.

Allons, adieu ! Mille tendresses aux chers enfants. Soignez bien vos précieuses santés. Pensez à ce vieillard du tableau du *Déluge* par Girodet qui tient sa bourse à la main et songez que le déluge a lieu. Sachez bien tous que vous êtes (même ces deux demoiselles [1]) l'objet de mes pensées constantes.

Jeudi, la nuit.

Comment, pas un mot dans la lettre d'Anichette ! Etes-vous fâchée ? Etes-vous malade ? Je suis dans l'enfer des conjectures. Tant que je n'aurai pas une lettre, je ne vivrai pas. Pourquoi m'en voudriez-vous ?

1. Denise et Séverine Wylezynska, nièces de madame Hanska.

J'ai repris courage, et, du fond de tant de ruines, je me remets à l'œuvre, soutenu par ce sentiment qui est toute ma vie, ne m'en voulez pas si j'ai eu peur de vous offrir une vie si malheureuse et dont tout le bonheur est en vous ! Vous avez eu de ces désespoirs, et moi je n'en aurai eu qu'un, et il était fondé sur une ruine totale qui s'accomplit de jour en jour. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse me faire perdre courage et m'entraîner je ne sais où, c'est votre abandon, c'est de ne pas avoir la certitude d'une union qui est toute ma vie, tout mon bonheur.

Dans tous les malheurs qui s'apprêtent pour *le ménage*, je ne vois que la possibilité de notre réunion, et si l'urgence du travail actuel me soutient, dans peu de mois je ne soutiendrai pas mon isolement. Je veux énergiquement sauver la position de la rue Fortunée, établir là un sol sûr, c'est-à-dire avoir la maison et pas un liard de dettes. Je ne vous reverrai pas que ce but ne soit atteint, car je ne veux pas entendre de paroles pleines d'inquiétudes à ce sujet. Ainsi vous voyez que vous êtes le principe de mes derniers efforts, comme vous avez été l'unique pensée des premiers, c'est-à-dire depuis 1832. N'obscurcissez pas cette étoile qui brille dans ma vie et qui me conduit (quoiqu'il vous arrive de dire quelquefois), depuis que j'ai eu l'âge de raison, car je n'ai eu cet âge qu'en 1830. Je vous en supplie ! Ah ! si vous saviez comme je suis intimement uni (quoique vous fassiez, écrivez, ou disiez) à vous ! Comme il est impossible que ce soit autrement, vous ne laisseriez pas Annette m'écrire sans me mettre un seul petit mot sur la lettre !

Combien d'angoisses sont tombées sur mon cœur ! Et en quel moment ! Celui où j'ai tant d'inquiétudes sur vous, sur mes yeux, au milieu de remèdes affaiblissants et de travaux écrasants, car il n'y a pas de milieu : ou vous êtes fâchée contre votre pauvre esclave, ou vous êtes malade ! C'est la maladie de l'âme ou celle du corps ! Et dire qu'il y a 700 lieues entre nous ! O quel bon temps que celui où dégringolant un escalier, je vous trouvais travaillant à la tapisserie, et où les petites querelles de moineaux se calmaient si promptement ! Oh ! je vous en supplie, n'ayons pas de querelles, fussent-elles encore plus légères que celles de Wierzchownia, à 700 lieues, le calme met un mois à revenir ! Si j'ai quelque tort, il est bien involontaire.

Vous savez être toute ma vie, ne la troublez jamais ! et vous la jetez dans un enfer anticipé par le Doute ! Et quel doute que celui où vous m'avez jeté ! Car cette lettre à laquelle j'ai répondu dans un moment où j'étais sans force ni courage devant tant de ruines, tant de difficultés nouvelles : une vie littéraire à recommencer, des dettes sans le capital amassé de part et d'autre avec tant de peines et de soins ; car, dans la maison de la rue Fortunée, il y a plus de 100 000 francs mis par moi ! Avant tout, je voulais un gentil petit asile, comptant sur mon travail pour trouver le reste ! Eh ! bien maintenant, je commence une nouvelle carrière littéraire, et j'y trouverai le paiement de ce que nous devons, et un peu de

millet pour les deux oiseaux. Si je tombe avec *Gertrude* je continuerai, et j'irai jusqu'à ce que le succès et l'argent soient venus, mais je ne puis atteindre à ce résultat qu'avec la certitude de vivre sur ma prébende et de la garder, et d'avoir mon loup chéri, et mes chers trésors et tout, sans un iota de moins, et jamais homme n'a été fidèle comme je le suis, soyez-en bien sûre, et aimez-moi comme je vous aime, et rendez-moi toutes les tendresses que j'envoie au minou. Oh ! si vous saviez comme il est là devant mes lèvres !

Jeudi midi.

J'ai heureusement gardé cette lettre, toute cachetée, jusqu'à midi, et je la rouvre pour vous dire que je reçois 24 heures plus tard que celle d'Anna votre lettre du 30 mars, parce que vous avez mis par Francfort. Berlin est plus court de 24 heures, si ce n'est de 48.

Que Dieu veuille que si j'ai raison pour la voie de la poste, j'aie tort pour le reste !

Vous avez reçu de moi en ce moment des lettres qui vous diront pour la question financière, qu'après m'être agité, je me résigne et je travaille et je ne veux rien.

Quant à m'aventurer dans la politique, soyez bien certaine que je ne fais rien pour être élu, que je ne le serai vraisemblablement pas, et que je ne déserterai pas mes opinions absolutistes que vous connaissez.

Ce que vous ne connaissez pas, et je le vois par votre lettre, c'est l'état actuel des choses en Europe. Il ne s'agit plus des fous de Paris qui ont tout renversé, tout ruiné ; mais, je vous le répète, il s'agit d'un renversement total de toutes les sociétés européennes, et je doute que vous sachiez jusqu'où cela va. Vous ne saviez rien des étranges bouleversements de l'Europe, je le vois par votre lettre.

Vous ne m'y dites rien de consolant pour moi ; c'est une lettre décourageante pour votre loup. Mais je vais droit devant moi. Si les pièces de théâtre réussissent, je sauverai la rue Fortunée, et une fois sauvée, si vous êtes à Saint-Pétersbourg pour votre procès, eh ! bien, l'on ne m'y refusera pas, je l'espère, mais j'attendrai toujours un temps serein, et dussé-je réaliser notre mot sur les cheveux blancs, j'irai jusqu'au bout, sans changer de religion, ni de sentiment sur mon Eve.

D'après ce qui s'est publié ce matin sur la Russie, nous sommes séparés pour longtemps, et peut-être est-ce la dernière lettre non que j'écrirai mais que vous pourrez recevoir de moi. Aussi laissez-moi mettre ici toute mon âme, et laissez-moi croire que nos pensées seront les mêmes, et constantes.

Mille tendresses. Ce matin mes yeux vont beaucoup mieux et je continue le traitement du docteur.

HONORÉ DE BALZAC

L'ITALIENNE AUX YEUX PROPHÉTIQUES

par André Chamson

Quand Anna me conduisait chez les morts.

Chaque dimanche, Anna m'emmenait au cimetière en me faisant jurer de ne pas le dire à mes parents. Ce souvenir est, peut-être, le plus ancien de tous ceux qui sont véritablement à moi. Personne n'a pu me le raconter, car j'ai tenu mes promesses.

Cette Anna était notre bonne, une Italienne maigre, aux yeux prophétiques, dont le père travaillait aux mines de Rochebelle. On aurait dit que ce vieux mineur avait pris deux petits morceaux de charbon, au fond de la terre, pour faire les yeux de sa fille. Ils brûlaient. Notre Anna semblait consumée par un brasier intérieur. Elle avait de la sibylle et de la nécromancienne et c'était, sans doute, pour cela qu'elle m'emmenait au cimetière en me faisant jurer sur les tombes de ne pas le raconter.

Le cimetière d'Alès était fait de trois enclos, le protestant, le catholique et le juif. Je pouvais choisir, à ma fantaisie, le but de mes promenades.

— Aujourd'hui, nous allons chez les catholiques ? me disait Anna en arrivant devant les trois portes, ou bien, d'une voix presque fâchée : « Alors, tu veux aller voir tes protestants ? » ou encore : « Allons chez ces pauvres juifs. »

Chez les protestants, elle me lisait des noms avec des passages de la Bible : « Son soleil s'est couché avant la fin du jour — Mon âme bénit l'Éternel — Bienheureux les pacifiques. » Chez les catholiques, elle me lisait aussi des noms, avec des phrases latines et, chez les juifs, d'autres

noms que suivaient des signes indéchiffrables. Elle m'apprenait par cœur des épitaphes, celle du franc-maçon, avec l'œil, l'équerre et le triangle, celle du socialiste, celle du petit enfant qui attendait ses parents, celle du soldat mort au champ d'honneur et dont on avait ramené le corps du Mexique ! Cinquante années n'ont pas effacé de ma mémoire un refrain facétieux qu'elle me faisait répéter comme une fable :

Après avoir trotté,
S'être fait de la bile,
Qu'il fait bon, mes amis, de rester immobile
Pour une éternité !

Rien ne m'amusait autant que ces promenades. Aucun spectacle n'était aussi varié, ni celui des boutiques de la foire, ni celui des vitrines de la rue d'Avéjan. Nulle part, je n'étais plus libre... Nous ramassions les perles noires et blanches tombées des couronnes, nous désherbions le tertre des pauvres, nous remettions debout les vases de fleurs renversés par les bourrasques. Nous n'avions aucun but. Aucun des miens n'était enseveli dans cette terre. Aucune tombe ne nous attirait. Nous nous laissions prendre à nos occupations dérisoires, errant dans ce jardin de silence, sans avoir rien à faire avec les morts.

Ils étaient là, pourtant. Anna le savait et me conduisait parfois devant une fosse ouverte pour chercher quelques ossements ou quelque débris de cercueil, dans son tertre de terre grasse. Alors, seulement, je me sentais pris par l'épouvante. Plus que les morceaux de crâne ou de fémur, ces bois spongieux, rongés par les vers et les éléments, m'emplissaient d'effroi. Ce n'était pas encore la mort qui me faisait peur, mais la décomposition et la pourriture. Une épave de bateau, rejetée sur une plage par la tempête, un bout de coque déchirée par les lames sur les brisants, m'auraient fait éprouver la même angoisse... C'était le mystère du bois pourri qui m'épouvantait dans ce cimetière où je me promenais, sans savoir qu'il était le domaine de la mort.

Anna s'amusait de ma frayeur. De la pointe de sa chaussure, elle dégageait quelques osselets et les faisait rouler dans la fosse. Je me penchais sur le bord de cet abîme. Anna m'attrapait alors par la main et nous reprenions notre marche, entre les tombes. J'oubliais les bois pourris et les débris de squelettes. Vingt pas plus loin, je jouais déjà avec des noix de cyprès, comme avec des billes.

Cette Italienne, amoureuse des cimetières, a régné sur ma vie d'enfant. Nos visites aux champs des morts n'étaient que des épisodes furtifs, des secrets que nous savions garder l'un et l'autre. Le reste du temps, dans la ville ou dans la maison, j'étais presque toujours auprès d'elle, jouant dans ses jupes et l'accablant de questions. Elle avait pour moi un attachement sauvage qu'elle reportait sur mes parents. Même

s'ils avaient voulu le faire, ils n'auraient pas pu la renvoyer de chez nous. Elle les aurait servis sans gages et je crois qu'elle l'a fait, à certains moments. Ma famille était sa famille.

Tous les quinze jours, elle allait, pourtant, faire une visite à son père et nous revenait rouée de coups, l'œil noir, la lèvre fendue, la jupe en lambeaux. Deux jours après, le vieux mineur venait lui demander pardon, entre deux saouleries, car il buvait et croyait voir des rats monstrueux grouiller dans sa chambre. Ces rats lui dévoraient ses souliers et ses pantalons et le mettaient en fureur... Anna pardonnait en poussant des cris. Ma mère se mettait alors de la partie et le vieil halluciné lui jurait de ne plus boire.

Accroupi derrière la porte, écrasant mon souffle entre mes dents, j'entendais Anna embrasser son père, son père lui répondre en italien avant de descendre notre escalier et de retourner à sa mine, au grand puits noir de quatre cents mètres de fond, à sa lampe, à son pic, à ses litres de rouge et à son absinthe. Je savais déjà que, dans quinze jours, les rats grouilleraient de nouveau chez lui et qu'Anna nous reviendrait, une fois de plus, avec ses lèvres saignantes et son œil fermé.

Une servante est un beau cache-misère. Anna masquait la nôtre et ne le faisait pas par hasard. C'était son orgueil et, sans doute aussi, sa revanche des brutalités de son père. Ma maison était donc vraiment sa maison et j'étais son maître, comme les fils de seigneurs le sont pour les paysans sur les terres féodales. Quand j'avais cinq ou six ans, elle devait en avoir trente-quatre ou trente-cinq. Elle était bâtie comme une chèvre, belle encore en dépit des gros travaux du ménage.

Je ne sais plus dans quel coin d'Italie elle avait passé son enfance. Mais si les siens n'étaient pas venus s'installer chez nous, elle aurait sans doute été, dans un pays de montagnes et de reposoirs, une paysanne fanatique, se traînant aux pèlerinages, embrassant les pieds des saints, montant les chemins de croix sur les genoux. Elle aurait pu se faire enfermer dans un cloître et ronger sa vie dans l'extase et la fureur, comme une sainte en proie à toutes les tentations... Ils me semble la voir, encore aujourd'hui, avec la double coque bouffante de ses cheveux, son visage ovale, son teint d'olive et ses yeux brûlants comme d'un feu intérieur.

Dans les souvenirs de nos premières années, le visage d'une servante apparaît souvent ainsi, avant celui de la mère. C'est derrière Anna que je distingue la mienne, quand je pense à ces temps lointains. J'ai de la peine à revoir cette jeune femme que j'ai surtout connue déjà marquée par le temps. Elle était pourtant belle et, surtout, charmante, petite et vive, avec l'air d'une jeune fille qui voudrait jouer à la dame. Elle y jouait, avec une pointe d'affectation qui lui venait d'un séjour au *Ladies College* de Jersey où elle avait pris quelques habitudes anglaises, un peu de pudeur victorienne, et ce qu'il est convenu d'appeler des bonnes manières.

En épousant mon père, elle avait épousé ses rêveries. Elle rêvait avec lui, mais se réveillait, le cœur plein d'angoisse et les épaules meurtries, alors qu'il rêvait encore... les femmes de rêveurs sont comme les femmes des soldats. Leur sort est de pleurer sur les batailles perdues et mon père a perdu tant de batailles que ma mère a beaucoup pleuré.

C'est Anna qui la ramenait à la réalité quotidienne, aux comptes de chaque jour, aux notes de fin de mois. C'était son rôle dans la maison, sa première fonction, avant la cuisine et le nettoyage. Comment ma mère aurait-elle désespéré alors que sa servante ne perdait jamais confiance ? Les malheurs domestiques n'étaient que de mauvais moments à passer. Leur souvenir se dissipait en fumée, sans même laisser de traces... Qui pouvait mieux le savoir que notre Italienne qui s'en retournait tous les quinze jours à Rochebelle où son père l'attendait, l'écume aux lèvres, les yeux traversés de sang, dans sa chambre sordide où grouillaient des rats imaginaires.

Un petit garçon plein de la rage de vivre.

Je revois le petit garçon que je devais être, entre 1904 et 1910, un petit garçon maigre et nerveux, presque malingre, mais d'une terrible vitalité, animé par un continuel besoin de mouvement, plein de la rage de vivre.

Quand Anna m'emmenait en promenade, elle devait renoncer à me tenir par la main. Je lui tordais les poignets en faisant des pirouettes. Elle me lâchait, en me menaçant des pires malheurs. Je faisais alors dix fois la route, comme un jeune chien. Je grimpais partout où j'étais capable de le faire, sur les murs, les talus, les bornes kilométriques, les fontaines. Je parlais sans arrêt, posant des questions sans attendre les réponses, attentif à tout, sans pouvoir fixer mon attention.

Je n'étais jamais malade et je faisais pourtant peur à voir, avec ma mine de papier mâché, mes yeux qui brillaient comme si j'avais eu la fièvre.

— Il va très bien ! disait le docteur Saix à ma mère, en me tapotant les joues. C'est un nerveux... Mais il va très bien.

Par acquit de conscience, il donnait un coup d'oreille à mes poumons. Je sens encore, après tant d'années, ses longs cheveux gris de poète qui roulaient sur ma poitrine.

— Respire fort... Ne respire plus... Respire en ouvrant la bouche... C'est parfait ! disait-il en se relevant. Vous feriez tout de même bien de le faire voir au docteur Mourier... Je n'aime pas ces fosses nasales trop serrées. Tout est à l'étroit, là-dedans.

Le docteur Saix avait l'air d'un père Noël qui aurait coupé sa barbe. Il semblait vouloir vous guérir en vous tapotant du bout des doigts... Le docteur Mourier était terrible !

« Nez, gorge, oreilles », annonçait la plaque de cuivre de sa porte... Une cour séparée de la rue par une grille, l'escalier, un petit salon, un cabinet clair, plein de la lumière du jour, un cabinet noir et, presque aussitôt, le commandement : « Ouvre la bouche ! »

Une infirmière invisible m'avait pris sur ses genoux. Mes fesses pointues entraient dans son ventre rond. Ses cuisses bloquaient mes jambes. Mes bras ne pouvaient plus faire un mouvement, sous la double étreinte de ses bras croisés sur ma poitrine. L'abaisse-langue étouffait mes cris. Un miroir étincelant luisait sur le front du docteur.

— Fais « A », disait-il de sa voix profonde.

— A... A... A..., murmurait l'infirmière à mon oreille en me pressant plus fort contre ses seins qui s'ouvraient comme pour engloutir mes omoplates.

— A..., râlais-je, terrifié, comme s'il avait été question de rendre mon dernier souffle.

La petite lumière balayait le fond de ma gorge, comme la lampe des assassins éclaire les murs de la chambre de leur victime.

— Végétations ! proclamait le docteur Mourier. Il faudra l'en débarrasser, ajoutait-il d'un ton funèbre, d'autant plus que les fosses nasales sont trop étroites.

— Mais c'est une opération ! répondait ma mère. Il va falloir l'endormir... Vous ne croyez pas qu'avec une bonne hygiène...

La bonne hygiène ne m'empêcha pas de m'enrhumer, d'avoir des abcès dans les oreilles et, même, une nuit, vers trois heures du matin, une attaque de faux-croup. Un coq chantait au fond de ma gorge. L'air n'arrivait plus à mes poumons. J'étais déjà bleu comme un noyé. Mon père sauta du lit, s'étala au milieu de la chambre, se mortifia le coccyx, passa tout de même ses pantalons et son pardessus sur sa chemise de nuit, et courut chercher le docteur Mourier.

— Madona ! criait Anna, arrivée en camisole de sa chambre du grenier, le petit a la diphtérie !

— C'est fini... c'est fini... c'est fini..., répétait ma mère en tâchant de me faire boire.

Quand mon père revint, avec le docteur, la crise était terminée, mais la décision de mes parents était prise. Mes végétations étaient condamnées.

— C'est une vraie opération ! soupirait ma mère, mais avec les docteurs que nous avons aujourd'hui, on peut être tranquille... C'est monsieur Mourier qui doit procéder à l'exérèse. C'est monsieur Saix qui l'endormira... Armand sera là aussi, en cas de besoin.

Ces messieurs vinrent m'opérer à la maison. Ils étaient au courant des méthodes les plus modernes, des dernières découvertes de la science. Avant leur arrivée, on avait tendu des draps de lit sur les murs de la chambre de maman et ma mère elle-même avait enfumé notre appartement avec du papier d'Arménie, pour en chasser les microbes.

Le docteur Saix, toujours en gibus et redingote, m'assomma avec du chlorure d'éthyle. Je comptai jusqu'à trente-huit avant d'entendre les cloches.

— Quel petit bougre ! disait le docteur avec un étonnement teinté de respect.

Le docteur Mourier me racla la gorge, sans que j'en aie conscience. Je revins à moi, tandis qu'il me faisait des lavages, à coups de seringue, avec un liquide brûlant. Entre deux injections je me mis à l'insulter en utilisant des mots que je n'avais encore jamais dits devant mes parents et qui firent murmurer à l'infirmière :

— Le petit salaud... Non, mais, le petit salaud !

Elle me serrait si fort qu'à travers la chemise de nuit dans laquelle on m'avait enveloppé, je la sentais suer sous sa blouse blanche... Mais nos sens ont leurs souvenirs qui ne nous regardent pas !

Quand on me ramena dans mon lit, vert et vomissant, la chambre avait l'air d'une ambulance de la guerre de Crimée. Elle était pleine de cotons ensanglantés et de gazes écarlates. Un grand seau plein de sang répandait une odeur de désinfectant et de narcotique. Les draps, tendus aux murs, étaient constellés d'étoiles rouges. C'était une vraie boucherie.

Les trois représentants de la Faculté se retirèrent, impeccables et solennels, en jurant à mes parents que l'opération avait réussi. Ils se retiraient en laissant à la nature le soin d'achever leur œuvre.

Pendant six jours, je restai couché, en mangeant des glaces, vanille, fraise, citron et, pour la première fois de ma vie, pistache. Pendant ces six jours, je m'ensevelis dans les dictionnaires Larousse pour m'assurer, une fois de plus, que la France était le premier pays du monde.

— La lettre « Feu », en même temps que la lettre A, criais-je à mon Italienne, malgré l'interdiction de parler à haute voix qui m'avait été faite par ces messieurs de la Faculté. Je veux voir à la fois la France et l'Allemagne.

— Toujours l'Allemagne ! grondait Anna. Tu ne veux pas aussi regarder un peu l'Italie ?

Pendant ce temps, de l'autre côté de la cloison, dans notre salon aux meubles de palissandre, ma mère recevait ses amies, venues prendre de mes nouvelles.

— Il y a quelques années, c'était encore toute une affaire, expliquait-elle, en répétant ce que le docteur Saix lui avait dit. Mais aujourd'hui, la technique est au point... On ne fera jamais mieux. C'est tout de même une chance !

Est-ce déja la mort et l'amour ?

C'est à peu près vers la même époque que M. Courty mourut. Je devais avoir six ou sept ans. M. Courty était notre plus proche voisin. Je jouais presque chaque jour avec ses filles, une plus grande, l'autre plus petite que moi, Mimi et Tata pour l'éternité, car je ne sais plus leur vrai nom. M. Courty passait sa vie en voyage. Il était ingénieur au P.L.M. et devait inspecter les voies jusque dans la Haute-Loire, sur la ligne de la montagne. Il rentrait pourtant tous les samedis et, tous les dimanches, il allait à la messe et se consacrait à sa famille. C'était un homme précis, habitué aux horaires et qui, chaque jour, refaisait les mêmes choses, aux mêmes heures. Un samedi, pourtant, il ne revint pas à la maison. Un homme noir qui portait l'uniforme de la Compagnie se présenta à sa place... M. Courty était mort subitement, dans une petite gare de la Lozère.

— Foudroyé en fermant la porte derrière lui ! disait mon père. L'embolie ! Personne n'y pouvait rien... Pas même le docteur Saix.

J'avais fort bien compris comment la scène s'était passée et, dès que j'avais été seul à la cuisine, avec Anna, j'avais ouvert la porte, l'avais refermée derrière moi et m'étais laissé tomber en arrière, de tout mon long, en fermant les yeux.

— Sainte Vierge, qu'est-ce que tu fais ?

— Monsieur Courty.

Malgré ma fréquentation des cimetières, je n'avais aucune idée de la mort. M. Courty était tombé en arrière. Cela pouvait arriver à tout le monde. J'imitais M. Courty.

— Par la Madona ! criait Anna, ne fais pas ça, pauvre petit malheureux !

Elle me relevait en faisant des signes de croix. Je lui glissais dans les mains et filais dans le couloir. Au bout d'un moment, je rentrais dans la cuisine en gagnant toute ma taille. Je refermais la porte solennellement, comme M. Courty avait dû le faire et je me laissais tomber en arrière, en tapant de la nuque sur le pavé.

— Monstre d'enfant ! écumait Anna, tu vas te porter malheur... Madame, madame ! hurlait-elle en appelant ma mère à son secours.

Ma mère essaya de m'expliquer qu'il ne fallait pas plaisanter avec la mort. La mort ? Comme si j'avais pu comprendre ce que ce mot voulait dire !

Pendant deux jours, je jouai au même jeu, à m'en faire mal à la tête. C'est en vain qu'on essayait de me faire tenir tranquille. Tout me poussait à jouer au jeu défendu. J'étais consigné à la maison. Je n'avais même plus le droit d'aller au jardin.

— Tu vois bien que leurs contrevents sont fermés.

— Ça n'empêche pas de jouer dans le jardin.

— Si... On ne doit pas faire de bruit dans une maison où quelqu'un vient de mourir.

— Personne n'est mort, dans la maison... Monsieur Courty n'est pas revenu.

— Il est mort quand même.

— Non, il n'est pas mort dans la maison... Non, il n'y a pas de mort dans la maison...

On m'avait fait mettre mes beaux habits pour faire une visite à madame Courty et pour embrasser Mimi et Tata. Je n'avais pas bougé, ahuri que j'étais de les voir en larmes, avec des costumes noirs qui faisaient paraître leurs mains plus blanches. On avait eu peur que je fasse quelque chose d'incongru, que je dise une énormité. Julienne m'avait ramené chez nous. C'était la servante des Courty. Elle n'était pas Italienne, comme notre Anna, mais de Langogne, en Lozère, une forte fille aux joues rouges qui ne faisait que ce que voulait notre Anna.

— Le voilà... Il a été sage, avait-elle dit. Puis elle avait ajouté, en s'essuyant la figure avec son tablier : Quel malheur... Monsieur qui était si bon.

— Bon ou pas bon, avait répondu Anna d'une voix mauvaise, tout le monde y passe. Mais elle pleurait aussi.

Je pleurais de la voir pleurer. J'aimais bien les Courty, du reste. Ils n'étaient pourtant pas tout à fait comme les autres locataires de la maison, pas comme nous, en tout cas. Mimi et Tata étaient élevées au Sacré-Cœur et portaient des rubans bleus sur la poitrine. Elles ne parlaient pas comme on parlait au lycée et leur mère me posait parfois des questions que je n'arrivais pas à comprendre.

— Vous allez du corps normalement ? m'avait-elle demandé, un soir, pendant que je m'amusais au jeu de l'oie avec ses filles.

— Parfois, madame, avais-je répondu pour ne pas me compromettre, car je n'avais pas compris ce qu'elle venait de me dire.

— De temps en temps, avais-je repris, à l'ahurissement de Mimi et de Tata, qui baissaient les yeux en n'ayant pas l'air de m'entendre.

— Et puis, moi, vous savez, avais-je enfin proclamé, je ne fais jamais rien comme les autres.

— Quel drôle d'enfant ! avait dit madame Courty, tandis que Tata éclatait de rire et que Mimi la pinçait pour la faire taire.

Nous étions pourtant bons amis et, si j'imitais la mort de notre voisin, c'est parce que je ne savais pas ce qu'était la mort, pas plus que je n'avais su ce que madame Courty avait voulu dire en me demandant si j'allais du corps. On ne parlait pas ainsi dans ma famille et je n'avais encore perdu aucun des miens.

Le lundi soir, on ramena le corps de M. Courty. On eut beau me consigner dans ma chambre, je vis le cortège, dans l'escalier, des hommes noirs qui portaient en soufflant une grande caisse à poignées d'argent, et des messieurs inconnus, en costume des dimanches.

— Où était monsieur Courty, demandai-je à Anna qui m'avait déniché entre les deux étages et m'avait ramené dans sa cuisine.

— Dans la grande boîte ! me répondit-elle. C'est là qu'on met les morts, avant de les conduire au cimetière... Tu le sais bien !

— Dans la grande boîte ? Enfermé ? Non, non, je ne savais pas qu'on mettait les morts dans cette boîte... Mais, dis, Anna, alors il n'en sortira plus jamais ?

— Non, jamais, avait dit Anna, avec une flamme noire dans les yeux.

D'un seul coup, j'avais été transpercé par l'épouvante. J'avais compris, devant cette caisse à poignées d'argent, ce que ma mère n'avait pas pu me faire comprendre.

— Dis, Anna, un jour, tout le monde sera mort ? Tout le monde ira dans cette boîte ?

Epouvantée à son tour, mon Italienne claquait des dents. Elle avait appelé ma mère et ma mère avait dû la réconforter.

— Allons, Anna, vous voyez bien comme cet enfant est sensible. Vous allez le rendre malade. Tâchez de vous dominer.

— C'est lui qui me fait peur ! répondait Anna. Il dit que nous irons tous dans cette boîte.

— Quelle idée ! Il n'a pas trouvé ça tout seul... Cette nuit, il faut le garder avec vous. Nous devons aller veiller le corps de monsieur Courty, avec le lieutenant Butch... Ne laissez pas cet enfant tout seul.

La nuit était venue... Je ne me souviens plus de la saison mais, précoce ou tardive, cette nuit avait englouti la maison dans son silence. On aurait dit une nuit d'hiver... Autour de moi, la ville, le quartier, la maison, notre étage, tout avait l'air d'une énorme chrysalide au centre de laquelle était ce mort dans sa caisse.

Mes parents étaient partis. Je tremblais de peur. Anna me regardait d'un air égaré. Julienne vint la chercher vers neuf heures. Elle était aussi folle d'épouvante et ne voulait pas rester seule.

L'Italienne et la fille de Langogne m'emmenèrent coucher avec elles dans la chambre à donner de chez les Courty, une grande chambre perdue au bout de l'appartement, au fond d'un couloir rempli d'armoires qui faisaient penser à des cercueils... C'est encore un souvenir que personne n'a jamais pu me rappeler.

Je me revois dans cette énorme pièce pleine d'ombres qu'éclairait une bougie qui ne ressemblait pas à celle de mes rêves... Je sens les mains d'Anna et de Julienne me déshabiller. J'étouffe un instant dans la chemise de nuit qu'elles font glisser sur ma tête. J'ai trop peur pour oser crier et je me trouve couché au milieu du lit, pendant que ces filles se déshabillent aussi, sans rien dire.

Du coin de l'œil, je regarde Anna qui empêche son jupon déjà dégrafé de glisser au sol, en tenant ses jambes écartées. Elle enfile sa chemise de nuit qui se déroule sur elle, pendant que son jupon tombe à terre.

Julienne s'est déjà jetée dans le lit. Anna s'allonge à son tour, à côté de moi. Je suis écrasé entre ces deux filles, tremblant de peur et de froid, mais déjà réchauffé par une chaleur secrète.

Nous avons parlé longtemps, sans éteindre la bougie. Les cheveux d'Anna et de Julienne se rejoignaient sur ma tête et je n'avais qu'à tourner un peu le visage pour leur parler à l'oreille, à l'une ou à l'autre.

— Dis, Anna, qu'est-ce qu'il fait, maintenant, monsieur Courty ?

— Les morts ne font rien, me disait-elle.

— Dis, Julienne, on n'a pas ouvert la caisse, pour le faire voir à Mimi et à Tata ?

— Non... non... Quand la caisse est fermée on ne l'ouvre plus.

— Plus jamais ?

— Non, plus jamais.

— Plus jamais, Anna ?

— Tu ne dormiras donc pas ! me disait mon Italienne en me pinçant sous les côtes.

Vers le milieu de la nuit, la bougie commença de grésiller. Julienne et Anna n'avaient pas pensé à en prendre une autre. Elles ne voulaient pas retourner à la cuisine, à cause des armoires du couloir qui ressemblaient au cercueil de M. Courty. La lumière avait l'air d'être écrasée par les ombres qui s'avançaient maintenant jusqu'au bord de notre lit.

— Eteignons la bougie, finit par murmurer Julienne. En cas de cas, il en resterait un peu.

Anna souffla en se soulevant sur le coude et, tout d'un coup, nous fûmes plongés dans le noir.

La maison craquait. Un volet battait sur la façade. Mes deux compagnes de la nuit se serrèrent l'une contre l'autre. Je me sentis soulevé comme par deux vagues. Je ne touchais plus les draps. J'étais allongé sur le corps de ces deux filles qui se tenaient par la taille, sans rien dire.

— Anna... tu es là ? demandai-je dans un souffle.

— Mais oui, je suis là... Julienne aussi... N'aie pas peur. Tu n'as qu'à dormir, maintenant.

Il n'était pas question de dormir. L'épouvante me serrait la gorge, mais un étrange bien-être montait en moi.

— Anna, Anna... dis que tu es là... Sans ça monsieur Courty va venir... Dis que tu es là, Julienne.

— Tais-toi... mais tais-toi... Tu nous rendras folles !

Nous avions rabattu les draps sur nos yeux pour ne plus voir le gouffre noir de la chambre. Une odeur inconnue montait jusqu'à mes narines et je m'enfonçais dans le lit pour mieux la sentir et pour être plus au chaud.

Tout cela s'est conservé dans cette infaillible mémoire qui ne peut rien apprendre et retient ce qu'elle veut.

Le bras droit de Julienne et le bras gauche d'Anna passent au-dessus de moi. Du bout des pieds, en crispant mes orteils, je sens encore la peau de leurs cuisses nues. Par moments, Anna fait un petit bruit, avec sa bouche, comme pour retenir sa salive entre ses dents. La peur me reprend. Mais ma béatitude devient plus forte. Julienne a poussé un petit cri. Le creux du lit a bougé comme une barque.

— Attention au petit ! murmure Anna dans un sifflement de salive.

Elles ont allumé la bougie. Elles ont l'air folles, avec leurs cheveux dénoués, leurs yeux brillants, leurs lèvres gonflées et humides. Elles se sont laissé glisser sur le pavé froid, les pieds nus, les orteils arqués, grelottantes, échevelées. Elles ont traîné un petit lit-cage contre leur grand lit et m'ont obligé à m'y coucher.

Quelles menaces, quelles promesses, m'ont contraint à leur obéir ? Je ne sais plus... Je suis accroupi dans la nuit, les mains aux genoux, les genoux au menton, hébété d'effroi, l'oreille tendue. Ai-je encore peur de la mort ? Ce n'est plus à elle que je pense... J'écoute autre chose que je viens aussi de découvrir, un bruit lent, comme un chant, une plainte sans souffrance, le gémissement d'une joie encore incompréhensible, d'une allégresse inconnue.

Comme nos yeux sont fragiles.

Chaque lundi, vers la fin du jour, après mon retour du lycée, Anna descendait au jardin pour étendre sa lessive de la semaine. Sa corbeille posée dans l'herbe, elle faisait claquer les chemises, les mouchoirs et les draps de lit, à grands coups de bras. Quand elle avait défroissé son linge, elle l'attachait, avec des épingles de bois, aux fils de fer que mon père avait tendus d'arbre en arbre. Notre petit coin de jardin devenait, en quelques instants, une sorte de labyrinthe aux parois de toile où j'aimais à me promener en criant au rythme de : « Loup y es-tu ? »

— Où je suis ? Dis-le-moi ? Où je suis, Anna ?

— Au paradis ! me répondait-elle, en continuant sa besogne, ou bien, de sa voix la plus caverneuse : Chez les diables de l'enfer !

Je flânais au paradis mais, pour échapper aux diables, je courais me réfugier dans les jupons de mon Italienne. Je voyais ses pieds, chaussés de sandales, à quelques centimètres de moi. Mes mains les touchaient déjà mais les draps de lit étendus m'obligeaient à des détours. Le linge mouillé claquait contre ma figure. Je ne savais plus où j'en étais et je tournais sur moi-même en faisant tomber des chemises et des nappes.

— Monstre d'enfant ! hurlait Anna. Voilà ma lessive perdue.

C'était le grand jeu du lundi. Il m'excitait si fort que j'en perdais la mesure et voulais me mettre à jouer à d'autres jeux interdits. Je faisais

alors des bonds pour tâcher de prendre à pleine main un des fils de fer qui se balançaient sur ma tête. Neuf fois sur dix, mes mains se refermaient sur le vide mais, parfois, j'attrapais un des fils à la volée. Je tirais sur lui de toutes mes forces. Il se tendait comme la corde d'un arc et je le lâchais brusquement pour l'entendre siffler en l'air.

— Tu feras mal à quelqu'un, me criait Anna.

Un jour, je lâchai ma prise au moment où elle émergeait du mur de toile qui nous séparait l'un de l'autre. Le fil la frappa sous le front. Elle fit un cri et tomba sur les genoux.

— Monstre d'enfant ! disait-elle. Monstre de monstre d'enfant.

Je crus qu'elle continuait à jouer et je courus me cacher derrière les draps de lit.

— Où je suis ? demandai-je en changeant ma voix. Où je suis ? Dis-le moi ? Où je suis, Anna ?

Mais Anna restait à genoux, les bras en avant, les mains ouvertes dans l'herbe. Je m'approchai d'elle à petits pas. Je vis ses yeux fermés s'entrouvrir. Une humeur glauque les remplissait, striée de filets de sang. Ils restèrent grands ouverts pendant quelques secondes qui me parurent interminables. Le brasier qui les illuminait d'ordinaire s'était éteint. Ils ressemblaient aux lucarnes du grenier dont les vitres opaques sont couvertes de poussière. Anna laissa retomber ses paupières, très lentement, comme elle aurait refermé une lourde porte, et se mit à pousser des cris terribles.

— Tu m'as crevé les yeux ! hurlait-elle. Je vois tout noir !

Nous étions seuls au jardin. Mes parents étaient sortis. La maison Lautier était déserte... Debout, devant ma victime agenouillée, j'essayais en vain de conjurer le sort, de nier ce que je venais de faire et de le détruire en le niant.

— Ce n'est pas vrai... Tu y vois. Je ne t'ai rien fait... Nón, ce n'est pas vrai, Anna.

C'est en vain que je murmurais ces incantations. Elles ne rendaient pas la vue à mon Italienne. Il me fallut l'aider à se remettre debout, la prendre par la main, la ramener à petits pas jusqu'à la maison.

J'étais terrifié par ce que je venais de faire, mais j'étais aussi gonflé d'importance. Si je n'avais pas été là, Anna n'aurait pas pu retrouver son chemin. Sans mon aide, elle aurait tourné dans le jardin, les bras en avant, se heurtant aux arbres, butant aux marches, se tordant les pieds sur les cailloux.

— Attention ! La petite marche de la cour est devant toi... Encore un pas et nous sommes devant l'escalier.

Quand nous fûmes enfin dans notre cuisine, Anna se laissa tomber sur une chaise. Le corps penché en avant, les bras ballants, elle dodelinait de la tête, d'un air hébété. Ses paupières étaient gonflées comme de petites outres suintantes.

— Fais chauffer de l'eau... Tu me feras des compresses... Sainte Vierge, ce que je peux avoir mal !

Pour la première fois de ma vie, je sus allumer le gaz, trouver du coton, des serviettes propres. Je ne pouvais plus penser qu'à ces besognes et ne me souvenais plus que c'était moi qui avais blessé les yeux d'Anna.

Je m'en souvins au retour de mes parents. Mais ce fut bien pis après la visite du docteur Saix.

— C'est fantastique ! avait-il dit en soulevant les paupières tuméfiées. On dirait que c'est fait exprès ! Quelques millimètres plus haut, quelques millimètres plus bas et ce n'était pas la même chose... Mais là ! Juste en plein... Et sur les deux yeux... Avec un fil de fer... Pas possible, il a dû viser.

Après un rapide examen, il déclara qu'il fallait avoir recours, de toute urgence, à M. Delfau, et mes parents conduisirent aussitôt chez ce spécialiste une Anna aux yeux bandés qui répétait inlassablement :

— Laissez-moi... Ce n'est pas la peine... Je suis aveugle !

Resté seul à la maison, je me sentis criminel. Le docteur Saix avait dit que je l'avais fait exprès ! Je n'étais pas loin de le croire. J'en vins même à me poser des questions sur le salut de mon âme quand j'appris, après le retour de mes parents, qu'Anna devrait rester vingt jours dans une chambre noire. Cette pièce obscure était l'antichambre de l'enfer auquel j'étais condamné.

— Le docteur Delfau ne répond de rien ! répétait mon père. Un décollement de la rétine est possible et toute notre science n'y peut rien.

— Tu vois ce que c'est... Un seul rayon de lumière peut la rendre aveugle pour toute sa vie, ajoutait ma mère en me regardant fixement. Il faudra faire bien attention de laisser ses rideaux fermés.

Si j'avais pu, j'aurais éteint le soleil. C'était lui le vrai coupable. C'était lui qui risquait de rendre aveugle mon Italienne. Il allait la menacer pendant vingt jours, à chaque seconde. Pour ma part, je n'avais été que maladroit le temps d'un éclair. Une seconde avant, une seconde après, le fil de fer n'aurait pas aveuglé ma servante... Du reste, j'aurais pu ne pas attraper le fil, quand j'avais sauté en l'air. J'aurais pu le tendre d'un autre côté. Anna aurait pu ne pas être devant lui. Elle aurait pu détourner la tête ou mettre ses mains devant ses yeux. C'était le hasard qui avait tout fait et je n'étais pas responsable du hasard.

Il me semblait qu'il me suffisait de nier cet acte stupide pour l'empêcher d'avoir été accompli et je répétais avec une sombre fureur :

— Non, je ne l'ai pas fait exprès... Non, je n'ai pas voulu lui faire mal aux yeux... Non, ce n'est pas moi qui ai tiré sur le fil de fer...

A force de nier, au fond de moi-même, ce que j'avais pourtant fait, je finis par croire vraiment que si Anna devenait aveugle, ce serait

de la faute du soleil. Pendant vingt jours, je surveillai l'obscurité de la chambre dans laquelle elle était cloîtrée. Je vérifiais le bandeau noir qu'on avait mis sur ses yeux. Je tirais sans cesse les rideaux. Je faisais la chasse à tous les fils de lumière qui filtraient par leurs interstices.

— Tu ne vois rien ? Vraiment rien ? Tu promets ?

J'étais obsédé, mais sans remords. Dès le lendemain de l'accident, j'avais repris mes jeux et ne témoignais plus d'aucun repentir.

— Cet enfant n'a pas de cœur, disait mon père. Je croyais qu'il était attaché à cette fille... Elle le méritait bien... Eh bien, non ! Il lui crève les yeux et c'est comme s'il avait perdu une bille.

— Tu sais, répondait maman, à cet âge-là, on ne se rend pas bien compte... Il va tout de même la voir pour lui tenir compagnie.

— Il ne manquerait plus que ça, grommelait mon père en me regardant sans indulgence.

Ces propos, entendus en ouvrant les portes, me donnaient le sentiment d'être écrasé par d'horribles injustices. Moi qui avais si peur du soleil ! Moi qui aurais voulu que le monde entier fût plongé dans le noir, pendant vingt jours et vingt nuits, sans soleil, sans lune, sans étoiles ! Comme si c'était moi qui avais créé la lumière !

Pour me consoler, j'allais bavarder avec Anna. Elle ne me reprochait rien. Elle était stupéfiée par la solitude et l'obscurité. Son imagination catastrophique l'empêchait de croire à sa guérison.

— Il faudra que j'apprenne un autre métier, me disait-elle. Les aveugles, ça peut faire de la broderie ou des paniers... J'aimerais mieux broder... Tu viendras me voir de temps en temps, quand tu n'auras pas autre chose à faire.

— Tu n'as pourtant pas vu le soleil ?

— Je risque bien ! J'ai les yeux crevés...

— Alors, tu seras guérie !

Le vingtième jour, le docteur Delfau et le docteur Saix vinrent enlever le bandeau noir de mon Italienne. On avait à peine entr'ouvert les rideaux et la chambre était plongée dans la pénombre. Son bandeau dénoué, Anna releva lentement la tête. Elle ouvrit les yeux, les referma aussitôt, les rouvrit. Le docteur Delfau fit passer les mains devant son visage.

— J'y vois ! dit soudain Anna d'une voix rauque. Je vois des mains...

— Ses yeux sont sauvés ! murmura M. Delfau. Tirez encore un peu les rideaux. Laissez juste un filet de jour. Demain, vous pourrez les entr'ouvrir un peu plus.

— La nature ! ajouta le docteur Saix en se retournant vers mon père. Il secoua la tête et ses longs cheveux se soulevèrent comme le jupon d'une danseuse.

— Madame... Madame... Je ne serai pas aveugle, hoquetait Anna,

accrochée au bras de ma mère. Je pourrai rester chez vous... Je pourrai garder le petit... Je n'aurai pas besoin d'apprendre à broder !

Au fond de la chambre, adossé au mur, je pleurais de joie et de honte... Le soleil n'avait pas rendu Anna aveugle ! La lumière n'avait pas détruit ses yeux ! Le soleil et la lumière n'étaient pas coupables ! C'était donc moi, moi tout seul, qui avais manqué de faire d'Anna une pauvre infirme !

— Pardon, Anna, je ne tirerai plus les fils de fer... Je ne te désobéirai plus jamais.

— Tout de même ! dit mon père en se rapprochant de maman qu'il prit par la taille.

— Tu vois bien ! répondit maman.

Je sanglotais, la langue épaissie par mes larmes, happant l'air par saccades, comme je l'avais fait la nuit où j'avais eu le faux-croup. J'avais compris qu'il suffit d'une seconde, d'un geste, d'un mouvement pour faire des choses irréparables.

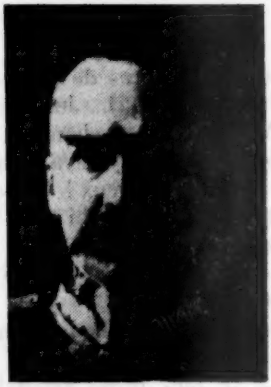
— Veux-tu finir ? grondait Anna. Maintenant que je suis guérie, c'est bien la peine...

— C'est à cause de moi que tu as manqué d'être aveugle... Si je n'avais pas tiré ce fil de fer !

— Vous voyez, dit le docteur Saix à mon père, vous qui demandiez si ce petit n'avait pas de cœur... On ne sait jamais ce qui se passe, dans ces cervelles d'enfant... Ils savent dissimuler leurs sentiments mieux que les grandes personnes... Mais vous pouvez être tranquille ! Pendant vingt jours, il a été dévoré par le remords. Pourquoi voulait-il nous le cacher ? Angoisse ? Pudeur ? Pacte secret avec l'idée que la guérison dépendait de son indifférence apparente ? Qui peut le dire ? Il aurait sans doute continué à dissimuler si nous avions eu une issue catastrophique... Mais alors quels ravages, à l'intérieur ! Le voilà libéré, mais le choc a dû être rude... Faites-lui prendre de l'huile de foie de morue pendant quinze jours... et veillez à ce qu'il ait les intestins libres, ajouta-t-il en se tournant vers ma mère qu'il salua cérémonieusement, sans doute pour compenser ce que ce dernier propos avait de trivial.

ANDRÉ CHAMSON

LE DESTIN DE LA SECONDE POLOGNE



par Jules Laroche

Effacée de la carte de l'Europe par le troisième partage, en 1795, la Pologne n'y devait reparaître qu'en 1919.

La création napoléonienne de l'éphémère Grand-Duché de Varsovie, celle, à peine moins brève, du royaume constitué par le congrès de Vienne au profit d'Alexandre Ier, si elles purent contribuer à entretenir l'espoir au cœur des Polonais, ne pouvaient être considérées comme une véritable résurrection nationale. Ce n'est qu'après la ratification du traité de Versailles que la Pologne reprit vraiment sa place parmi les puissances souveraines.

Cet événement, nul hormis les Polonais ne l'aurait cru possible, à la veille de la guerre européenne. Il est juste de reconnaître que ce fait mémorable n'aurait pu se produire sans l'indomptable patriotisme d'un peuple qui, par la voix de ses grands poètes comme par son attitude unanime, n'avait cessé de clamer sa protestation, ponctuée de conspirations, de révoltes larvées ou d'insurrections sanglantes, interrompant la prescription de l'histoire par l'affirmation irréductible de sa volonté de recouvrer l'indépendance.

Dès que se précisa la perspective d'une guerre qui mettrait aux prises, dans des camps différents, les trois copartageants, ces aspirations se cristallisèrent. Deux courants se manifestèrent aussitôt parmi les Polonais quant aux moyens d'en hâter la réalisation. Les uns jouèrent la carte russe.

Jamais, pensaient-ils, l'Allemagne victorieuse ne consentirait à se dessaisir des provinces où elle pratiquait une germanisation systématique, tandis qu'une victoire du tsar assurerait la réunion de celles-ci à l'ancienne « Pologne du Congrès », ainsi que celle de la Galicie autrichienne ; et ils espéraient que grâce à l'action des alliés de la Russie, tout acquis à leur cause, les territoires ainsi rassemblés seraient dotés d'une autonomie, qui ne serait sans doute qu'un premier pas. Les partisans de cette attitude exercèrent en France et en Angleterre comme aux

Ci-dessus Maréchal Pilsudski (*Photo Violet*).

États-Unis une action persévérante qui aboutit à l'engagement de volontaires dans les armées alliées, à la création d'un Comité National, puis, quand la révolution russe permit d'envisager la constitution d'une Pologne indépendante, à la formation d'une armée nationale et à la transformation du comité en gouvernement.

Telle ne fut pas l'attitude de Joseph Pilsudski. Il s'était jeté dès sa jeunesse dans l'action révolutionnaire contre le tsarisme. Pour lui, l'empire russe, qui détenait la plus grande partie du sol polonais, était à la fois l'ennemi n° 1 et celui que la vétusté de son régime rendait le plus vulnérable. Convaincu qu'il ne résisterait pas à cette épreuve, mais aussi qu'il serait impossible aux empires centraux de vaincre la coalition, il escomptait, en cas de victoire des Alliés, leurs sympathies pour la cause polonaise. D'abord chef d'une organisation militaire secrète, il obtint de l'Autriche, quand la guerre éclata, la formation de légions polonaises où il voyait l'embryon d'une armée nationale.

Les empires centraux, en effet, songaient aussi à utiliser les aspirations polonaises. Lorsqu'ils eurent refoulé les armées russes, ils annoncèrent leur intention de créer un « royaume » dont un archiduc serait le titulaire, et en attendant instituèrent une « régence ». Ce camouflage n'empêcha pas les patriotes polonais de résister de leur mieux à l'emprise germanique. Les Allemands, à court d'effectifs, ayant voulu enrôler les Polonais, Pilsudski licencia ses légions et fut interné à Magdebourg. La défaite des empires centraux mit fin à leur tentative. C'est sous l'égide des Alliés que le sort de la Pologne allait être fixé.

Le règlement de la paix se fit dans un climat favorable aux aspirations nationales. La prolongation des hostilités, les péripéties qui firent parfois douter de leur issue, avaient amené les puissances occidentales à mettre de plus en plus l'accent de leur propagande sur le principe des nationalités. Quand le président Wilson demanda aux belligérants de préciser leurs buts de guerre, les Alliés y inscrivirent l'émancipation des nationalités « opprimées », nommant expressément la Pologne. Après l'entrée en guerre des États-Unis, Wilson reprit ce programme dans ses fameux Quatorze Points. Quand les empires centraux s'écroulèrent, les positions étaient prises. Les clauses territoriales des traités de paix devraient tenir compte du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Or la coexistence, sous une même souveraineté, de populations d'origines différentes tant du point de vue ethnique que du point de vue historique, plaçait la conférence de Paris en présence de problèmes fort compliqués. Les délégations alliées, en particulier les « commissions territoriales » chargées de préparer la détermination des nouvelles frontières, eurent à se défendre contre des revendications excessives, à écarter des tracés de nature à compromettre le développement des régions intéressées, et aussi à s'employer à mettre d'accord entre eux les bénéficiaires des futures décisions, dont les exigences, souvent contradictoires, s'opposaient avec violence.

Les Polonais se leurraient de l'illusion que leur pays allait leur être rendu avec les frontières antérieures aux partages. Mais d'abord la conférence ne pouvait leur assurer que celles qui seraient insérées dans les traités de paix avec l'Allemagne et l'Autriche. Encore les délégations les mieux disposées en faveur de la Pologne (c'était le cas de la nôtre), durent-elles compter avec celles qui prétendaient que l'Allemagne, poussée à bout, refuserait de signer le traité, ou qui craignaient qu'une Pologne trop puissante ne vînt renforcer la position d'une France dont ils redoutaient — bien à tort — l'hégémonie. Et puis, le souci de la justice

ethnique était toujours présent à l'esprit des grands alliés, ainsi que le désir de ne pas créer de dangereux irrédentismes.

Ces considérations rendirent très âpres les débats sur le moyen d'assurer à la Pologne l'accès à la mer qui lui était indispensable et qui lui avait été promis par le président Wilson. Rejetant l'annexion de Dantzig, on crut trouver une solution du problème en refaisant de cette cité, devenue cent pour cent prussienne, la Ville Libre qu'elle avait été en un temps où l'unité allemande n'était qu'une chimère. Le libre accès à

ce port fut assuré par le retour à la Pologne de la Pomérélie, historiquement et ethnographiquement justifié, mais qui, en coupant du Reich la Prusse orientale, allait exaspérer les Allemands et leur fournir un élément de propagande assez impressionnant.

L'attribution de la Haute-Silésie à la Pologne avait d'abord été envisagée ; mais les protestations élevées par la délégation allemande dans ses observations sur les conditions de paix amenèrent un revirement de Lloyd George, et l'on ne put s'accorder que sur un compromis qui subordonna le sort de cette province à un plébiscite dont les résultats laissèrent à la Pologne la majeure partie du bassin industriel, non sans de vives discussions qui mirent aux prises Français et Britanniques.

Le sort de la Galicie occidentale ne souleva pas d'objections, mais la partie orientale de cette région fut âprement disputée. Le soulèvement des Ukrainiens qui y sont en majorité fournit des arguments aux adversaires de son attribution à la Pologne. On finit par la subordonner à l'établissement d'une autonomie qui, à vrai dire, ne fut guère respectée par le gouvernement polonais.

La Silésie de Teschen, ou, comme disent les Polonais, « d'outre-Olza », donna lieu à des discussions interminables à la conférence et à des conflits locaux sanglants. Le problème ne fut résolu qu'à la conférence de Spa où, sur les instances de Bénès et sous la pression de Lloyd George, on profita de la détresse des Polonais, venus solliciter l'aide des Alliés contre l'invasion bolchevique, pour leur imposer un compromis qui les laissa ulcérés.

La frontière polono-roumaine ne présenta aucune difficulté, non plus que la courte frontière polono-lettone. Il n'en fut pas de même en ce qui concerne la frontière polono-russe. Les Alliés étaient habilités à la fixer par l'article 37 du traité de Versailles, mais au moment de la mise en vigueur de cet acte le chaos régnait en Russie. Pilsudski, devenu chef de l'État polonais, voulut alors tenter de donner à son pays ces limites de 1772 qui hantaient les rêves d'une nation écartée depuis si longtemps de l'action internationale, et qui ne se rendait pas suffisamment compte des changements intervenus en Europe dans l'équilibre des forces politiques et sociales. S'alliant avec l'Ukrainien Petlioura, il visait la constitution d'une Ukraine qui serait liée intimement à la Pologne. D'où sa marche sur Kiew, puis la contre-offensive russe qui ne fut brisée qu'aux portes de Varsovie, enfin la riposte victorieuse des Polonais qui aboutit au traité de Riga (12 mars 1921). Celui-ci donna à la Pologne une frontière qui, sans combler ses espoirs, dépassa à l'est la « ligne Curzon » [1], trop rapprochée de Varsovie, et lui apporta une partie des terres jadis polonaises, mais peuplées en majorité d'Ukrainiens et de Blancs-Russiens.

1. En décembre 1919, les Alliés, sur la proposition de Lord Curzon, avaient garanti à la Pologne les territoires situés à l'ouest d'une ligne qui coïncidait à peu près avec la limite ethnique, connue depuis sous le nom de « ligne Curzon. »

Les Polonais auraient voulu aussi faire revivre le passé du côté de la Lituanie ; mais le temps avait fait son œuvre : un nationalisme lituanien, né pendant la domination russe, développé pendant la guerre par les Allemands, s'opposait à la renaissance de l'étroite union qui durant plusieurs siècles avait fait des deux peuples un seul État. Du moins pouvait-on espérer que des liens de nature fédérative s'établiraient entre ces pays également exposés aux ambitions de l'Allemagne et de la Russie. Il n'en fut rien. Malgré les conseils de la France et les efforts de la naissante Société des Nations, les deux gouvernements ne purent s'entendre. Le coup de main du général Zeligowski sur Vilna rendit les Lituaniens irréconciliables : ils rompirent toutes relations — diplomatiques, économiques, ferroviaires et fluviales — avec la Pologne.

Les Alliés hésitèrent beaucoup à sanctionner l'état de choses établi par Pilsudski tant du côté lituanien que du côté russe. Le sort du régime bolchevique paraissant encore incertain, ils répugnaient à user du droit que leur conférait le traité de Versailles. Mais les incidents qui se produisaient entre Polonais et Lituaniens amenèrent ceux-ci à demander à la conférence des Ambassadeurs, chargée de l'exécution des traités de paix, de fixer la frontière entre la Lituanie et la Pologne. Le gouvernement de Varsovie fit une demande analogue, en étendant son objet à toutes les frontières polonaises. On sentait le besoin d'une stabilisation dans cette partie de l'Europe. La conférence fut autorisée à se prononcer. Elle le fit avec prudence. Les Alliés ne voulaient pas, en mentionnant expressément le traité de Riga, paraître même indirectement reconnaître l'Union soviétique, avec laquelle ils n'entretenaient aucune relation. La frontière entre la Pologne et la Russie fut définie par « la ligne tracée et abornée par l'accord entre les deux États et sous leur responsabilité le 28 novembre 1922. » Cette pudique formule sauvait la face.

Du côté lituanien, la conférence se borna à reprendre la description de la « ligne administrative provisoire » établie par le Conseil de la Société des Nations pour séparer les Polonais et les Lituaniens. Malgré cette circonspection, le gouvernement de Kaunas (Kovno) se cantonna dans son intransigeance hostile.

La décision de la conférence des Ambassadeurs (15 mars 1923) consacrait la configuration de la Pologne. Ces frontières si péniblement tracées faisaient de celle-ci un État d'environ trente millions d'habitants (près de trent-cinq millions en 1939). En dehors des marais de Pinsk et, au sud, des Carpathes et des monts Tatra, elles ne comportaient pas de défenses naturelles, mais coupaient des plaines où avaient essaimé, au cours de l'histoire, des populations d'origines diverses. Elles laissaient la Pologne insatisfaite, mais aussi la Lituanie exaspérée, l'Allemagne brûlant d'un désir de revanche, la Russie mal résignée. La présence sur le territoire polonais de groupes importants de minorités ethniques, qui trouveraient un appui dans les États voisins de même race, constituait

une source d'agitations ou d'embarras que ne pouvait qu'accroître l'application du traité dit « de protection des minorités nationales » que le gouvernement polonais avait dû signer, comme tous ceux des États nouveaux ou agrandis par les traités de paix, et qui imposait, sous la garantie de la Société des Nations, le respect de la langue et des libertés locales des populations allogènes. A ces causes de faiblesse s'ajoutait l'épuisement résultant de six années de guerre. Mais l'État polonais pouvait compter sur ses ressources agricoles et minières, sur le développement d'une industrie pleine de promesses, et surtout sur l'énergie d'un population travailleuse, prolifique et d'un courage indomptable. Pour mettre en œuvre ces avantages, il fallait donner au plus vite à la nation la stabilisation intérieure.

Grâce à l'ardent patriotisme des Polonais, l'unité administrative se refit rapidement entre des territoires qui avaient été pendant près d'un siècle et demi soumis à des législations différentes. Plus difficile fut l'organisation politique de l'État. La personnalité puissante de Pilsudski, sa popularité, ses antécédents révolutionnaires, inquiétaient la majorité des parlementaires qui votèrent une constitution réduisant à l'excès le pouvoir exécutif. Le Maréchal se confina dans une retraite menaçante. L'instabilité gouvernementale maintint le pays en état de crise et finit par fournir à Pilsudski le prétexte qu'il attendait. Il s'empara du pouvoir par la force en mai 1926 et installa à son profit une dictature de fait. La stabilité gouvernementale ainsi imposée, en favorisant le développement économique, contribua, autant que le prestige du Maréchal, à faire accepter par le plus grand nombre un régime autoritaire, dépourvu de la rigidité du fascisme mussolinien.

Dès le début, les dirigeants polonais avaient compris que leur pays ne pouvait rester isolé. Quand la guerre contre l'Union soviétique fut terminée, Pilsudski, alors chef de l'État, rechercha l'alliance de la France. Celle-ci, en dépit de sa victoire, estimait nécessaire de se prémunir contre une Allemagne non résignée à sa défaite. L'alliance russe disparue, la Pologne pouvait fournir un contrepoids appréciable à la force d'expansion allemande. Passant outre à certaines objections, Briand, à l'instigation du président Millerand, conclut avec la Pologne un traité d'alliance défensif, accompagné, à la demande de Pilsudski, d'une convention militaire (19 février 1921).

Négociant quatre ans plus tard les accords de Locarno, Briand ne put obtenir du gouvernement britannique qu'il étendît sa garantie au-delà du Rhin. La France ne pouvait laisser ses deux alliées, Pologne et Tchécoslovaquie, en dehors de cette tentative de stabilisation européenne ; elle donna à chacune d'elles sa garantie par un traité rendu solidaire des autres accords. Pilsudski était alors à l'écart des affaires. Il ne cacha pas son mécontentement d'une solution qui, en ne mettant pas la Pologne sur le même plan que la France et la Belgique, lui paraissait affaiblir

la position de son pays et le désigner en quelque sorte aux convoitises de l'Allemagne. Il savait que la faute n'en incombait pas à la diplomatie française, mais cette appréciation devait avoir une influence ultérieure sur sa politique.

Le gouvernement polonais, à cette époque, conformait la sienne aux idées dont s'inspiraient les dirigeants français, qui basaient leur action extérieure sur le jeu du pacte de la Société des Nations. Le comte Zamoyski, puis le comte Alexandre Skrzynski s'étaient, en accord avec nous, prêtés à un rapprochement avec Prague et secondaient nos efforts pour consolider la paix générale. La brutale reprise du pouvoir, et cette fois en maître absolu, par le maréchal Pilsudski allait-elle troubler cette atmosphère d'entente ? Au début, il n'y parut guère. Le maréchal tint à marquer qu'il ne s'écarterait pas de la ligne suivie par le précédent gouvernement, mit l'accent sur l'alliance française (entendant surtout celle de 1921) et sembla même résigné, sinon résolu, à respecter la détente réalisée avec la Tchécoslovaquie. Enfin, il se montra disposé à centrer son action diplomatique sur l'institution de Genève, où son ministre des Affaires étrangères, M. Zaleski, s'acquit l'estime générale.

Certes, pendant les premières années qui suivirent, la politique pilsudskienne ne fut pas sans donner quelques inquiétudes. Une brève mais violente passe d'armes avec le gouvernement lituanien fut apaisée à Genève, grâce aux efforts de Briand, et Pilsudski, après avoir « agité son sabre », facilita la solution par une modération d'ailleurs assez méritoire. Quelques grincements se manifestèrent aussi dans les relations polono-tchèques, et tous les torts n'étaient pas du côté de la Pologne ; mais on sentait que le Maréchal n'avait pas oublié le partage de la Silésie de Teschen, ni les obstacles mis par les Tchèques au ravitaillement en matériel et en munitions de l'armée polonaise, et tout cela au moment de l'invasion bolchevique. Il commençait aussi à être agacé par le président Bénès, qu'il disait exercer à la Société des Nations une influence disproportionnée avec l'importance de son pays et auquel il reprochait d'indisposer Paris à son égard.

L'accord conclu par Moscou avec Berlin peu avant le coup d'État de Pilsudski ne pouvait, en paraissant donner une force nouvelle à l'entente germano-soviétique, née à Rapallo en 1922, que réveiller la défiance du Maréchal envers son voisin de l'Est. Celui-ci ne voyait naturellement pas sans suspicion le retour au pouvoir de son ancien adversaire. Mais quand l'Union soviétique, préparant sa rentrée en Europe, proposa à la Pologne la conclusion d'un Protocole mettant immédiatement en vigueur le pacte Briand-Kellog [1], sans attendre sa ratification par la majorité des signataires, Pilsudski accepta, puis se prêta à la reprise de la négociation

1. Ce pacte, signé à Paris le 27 août 1928, comportait l'engagement solennel, pris par soixante nations, de renoncer à la guerre comme instrument de politique internationale.

naguère suspendue d'un pacte de non-agression, qui finit par aboutir. C'était donner un démenti à ceux qui craignaient de le voir reprendre « la marche sur Kiew ». Qu'il recherchât une détente avec l'Allemagne devait moins surprendre ces mêmes milieux où on le suspectait d'être germanophile. Il ne l'était pas plus qu'il n'était francophile. Il était réaliste et orgueilleusement patriote. En tout cas, le rapprochement qu'il esquissa en 1929 avec Berlin fut tenté par lui en plein accord avec la France et cadrait avec la politique de Briand. L'opposition des agrariens prussiens fit échouer cette tentative, et bientôt la violence croissante de la campagne revisionniste provoquait une tension des rapports germano-polonais.

C'est alors que le Maréchal, qui vient de réduire à l'impuissance l'opposition parlementaire et est libéré de toute préoccupation à l'intérieur, imprime à sa politique extérieure un durcissement que lui paraît justifier la situation internationale. Briand, signataire de l'alliance franco-polonaise, vieux compagnon des congrès socialistes, va disparaître. Et voici que s'ouvre la conférence pour la limitation des armements dont Pilsudski craint qu'elle aboutisse à la réduction de la puissance militaire française. Les pourparlers qui s'engagent à cette occasion entre les grandes puissances et le Reich l'agacent d'autant plus qu'il appréhende un rapprochement franco-allemand dont la Pologne ferait les frais. Connaissant mal l'Occident, il attache une importance excessive à certaines campagnes de presse et aux propos d'hommes politiques français qui voient dans la rétrocession du « corridor » le moyen d'apaiser l'Allemagne. Pour mieux faire entendre sa voix, et aussi pour des raisons de prestige, il change ses méthodes, sinon ses tendances, et le marque en appelant au sous-secrétariat des Affaires étrangères, puis à la succession de M. Zaleski, son homme-lige, le colonel Beck. Ce sera l'exécutant convaincu d'une politique « d'indépendance » qui s'accentue quand Mussolini produit un projet de pacte à quatre dont le premier texte ouvre la voie à une revision territoriale des traités de paix. Même quand le gouvernement français obtient des amendements qui donnent tous apaisements à ses alliés, Pilsudski continue de redouter, moins peut-être le spectre du revisionnisme, que celui d'un « directoire européen » dont la Pologne ne ferait pas partie. Sa riposte est une attitude agressive envers l'Allemagne, à laquelle il met le marché en main. Hitler, qui vient d'accéder au pouvoir, a besoin d'être tranquille à l'est pour affermir sa puissance ; il se prête à la manœuvre et, cette fois, l'accord polono-allemand se fait. En soi il comporte une détente depuis longtemps souhaitée, mais les circonstances le rendent particulièrement inopportun. Le Reich vient de sortir de la conférence du Désarmement et d'abandonner la Société des Nations. Le gouvernement polonais fait son jeu en paraissant se désolidariser des autres puissances et donne d'autant plus de prise aux suspicions que la négociation aboutit brusquement à la « déclaration » de non-agression du 26 janvier 1934 sans que le Quai d'Orsay en ait été préa-

lablement informé. Pilsudski avait voulu montrer qu'il n'avait pas besoin de nous pour s'entendre avec Hitler, oubliant que l'alliance franco-polonaise était pour quelque chose dans la considération que lui témoignait celui-ci. C'était pour lui comme une revanche de Locarno. Il était d'ailleurs trop avisé pour risquer une rupture, et la visite de Barthou à Varsovie amena une détente.

Mais la montée du péril allemand avait incité l'U.R.S.S. à se rapprocher de la France, qui ne crut pas opportun d'écarter une occasion de renforcer les garanties de paix. Bien que, pour ménager les susceptibilités polonaises, le Quai d'Orsay eût substitué, à un projet russe d'accord à deux, un projet de pacte oriental d'assistance mutuelle englobant la Russie, la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne elle-même, auquel la France donnerait sa garantie, Pilsudski, excipant du refus de Berlin, repoussant l'idée de se lier avec Prague et avec la Russie, fit échouer cette tentative. De guerre lasse, le gouvernement français conclut avec Moscou un pacte d'assistance mutuelle dont il fit exclure toute clause pouvant soulever les objections légitimes du gouvernement polonais. Celui-ci n'en prit pas moins très mal la chose. Il voyait avec méfiance un rapprochement franco-russe qui pourrait diminuer aux yeux de la France l'importance de l'alliance polonaise, soupçonnait l'Union soviétique de nous pousser vers un conflit avec l'Allemagne dans lequel son pays se trouverait entraîné, craignait que, sous prétexte d'assistance, les troupes russes n'occupassent alors la Pologne comme au temps de Catherine II.

La signature du pacte franco-soviétique se trouva coïncider avec la mort du Maréchal [1]. Celui-ci, on n'en peut douter, avait entendu donner à sa patrie la sécurité. Revenu au pouvoir à un âge où l'on a moins le goût des aventures, instruit par le passé, il voulait mourir en paix. Il avait cru amorcer avec Berlin une détente durable, s'imaginant que Hitler n'épouserait pas les griefs prussiens et concentrerait son action vers l'Autriche et la Tchécosclovaquie. Une telle entreprise, dont le succès lui paraissait probable, car il ne croyait pas à l'énergie des puissances occidentales, prendrait toutefois, pensait-il, assez de temps pour que la Pologne eût celui d'accroître sa force. Un reste de prudence lui faisait d'ailleurs repousser toute idée de désarmement. Rassuré à l'ouest, il avait non seulement conclu un pacte de non-agression avec Moscou, mais s'était employé à resserrer ses liens avec les États Baltes, ce que gênait sa brouille avec la Lituanie. Désireux de voir son allié roumain concentrer sa vigilance du côté russe, il avait essayé, sans succès, de le rapprocher de la Hongrie. Tout cela avec un souci de prestige qui lui faisait considérer les avis de la France, et les efforts de celle-ci pour organiser la

1. Ce pacte, paraphé à Paris, le 2 mai 1935, fut signé à Moscou pendant la visite qu'y fit Laval après s'être arrêté à Varsovie du 8 au 10 mai. Il était conclu pour cinq ans. Laval fit traîner sa ratification, ce qui indisposa l'U.R.S.S. Une nouvelle négociation devait essayer, en 1939, de lui substituer un accord plus efficace.

sécurité en Europe orientale, comme une ingérence injustifiée. Songeait-il à reprendre ses visées en Ukraine ? Faisant allusion aux suspicions dont il était l'objet à cet égard, il avait dit à l'ambassadeur de France : « Je suis le vainqueur, pourquoi risquerais-je de compromettre ma victoire ? » Il avait coupé court aux insinuations tentatrices de Goering. Par contre, il n'avait certainement pas renoncé à amener de gré ou de force la Lituanie à une réconciliation. Il est peu douteux qu'il escomptait le démembrement de la Tchécoslovaquie avec l'espoir de lui reprendre sa part de Silésie. Mais cela supposait des troubles européens, et il était trop réaliste pour ne pas en mesurer le danger. Son attachement à l'alliance française, son souci de maintenir l'équilibre entre ses deux grands voisins donnent à croire qu'il aurait préféré à un risque de conflagration le maintien du statu quo. En somme, ce qu'on peut inférer de son caractère et de ses actes, c'est que, malgré ses illusions sur les dispositions de Hitler, il eût probablement montré plus de circonspection que son ministre, qui n'avait ni son prestige, ni son expérience [1].

Quand il avait confié à Joseph Beck le ministère des Affaires étrangères, il lui avait dit : « Il ne faut faire aucun projet, ne tirer aucun plan qui dépasse les possibilités et l'instrument dont on dispose ; car, après tout, le monde est fait par des hommes. » Le colonel Beck, qui a rapporté ce propos, ne parut guère s'en inspirer lorsque, grâce au jeu d'une constitution autoritaire votée à la veille de la mort du Maréchal, il fut à même de diriger pratiquement sans contrôle la diplomatie polonaise. Du vivant de son maître, il avait été assurément l'exécuteur fidèle de ses ordres. Mais la confiance dont il était l'objet lui permettait de marquer son action par ses méthodes personnelles. Là où M. Zaleski aurait formulé des réserves, il indiquait le moyen de tourner les obstacles. Pilsudski avait voulu montrer qu'il fallait « compter avec la Pologne ». Joseph Beck, à qui une mission d'attaché militaire à Paris avait laissé de mauvais souvenirs, donna à cette politique une pointe antifrançaise qui, par l'irritation qu'elle causa en France, produisit des effets contraires à ceux qu'il escomptait. De plus en plus, des divergences de vues séparaient les deux alliés [2]. A l'organisation collective de la sécurité recherchée par la France, la Pologne préférait les accords bilatéraux — également préconisés par Hitler. Ses représentants, en particulier à Genève, semblaient affecter de prendre une attitude opposée à la nôtre. Cette tendance était soulignée par le comportement personnel des diplomates polonais, qui paraissaient témoigner plus de confiance aux Allemands qu'à leurs collègues français. Ne devait-on pas apprendre plus tard que, peu de jours

1. Cf. J. Laroche, *La Pologne de Pilsudski* (Flammarion, 1953).

2. Sur la période qui suit la mort de Pilsudski, voir notamment : Léon Noël, *L'Agression allemande contre la Pologne* (Flammarion, 1946), Joseph Beck, *Dernier Rapport* (La Baconnière, 1950), le *Journal* du comte Szembek (Plon, 1952) et la publication des archives secrètes de la Wilhelmstrasse, dont le tome V vient de paraître dans l'édition américaine intitulée : *Documents on German foreign policy.*

après l'Anschluss, le conseiller de l'ambassade de Pologne à Paris allait non seulement mettre l'ambassade d'Allemagne au courant de ses démarches de protestation relatives aux commentaires qu'inspirait à la presse française la mise en demeure brutale adressée par Beck à la Lituanie, mais lui communiquer des renseignements sur l'attitude éventuelle de la Russie recueillis par lui au Quai d'Orsay ? [1] Alors que l'opinion polonaise, contraire dans son ensemble à la politique étrangère du gouvernement, restait favorable à la France et hostile à l'Allemagne, il était indéniable que le colonel Beck se laissait prendre aux assurances de Hitler et de son mandataire Goering, et que dans son esprit l'alliance française, vidée peu à peu de sa substance, se réduisait au jeu éventuel du *casus foederis*, susceptible d'ailleurs d'interprétation. L'occasion se présenta d'en faire l'épreuve.

Le 7 mars 1936, les troupes allemandes entraient dans la zone rhénane démilitarisée. L'événement n'était pas imprévu, et depuis quelque temps Beck s'était demandé si l'alliance jouerait en pareil cas. Dès qu'il apprit la nouvelle, cependant, il déclara spontanément à l'ambassadeur de France, M. Léon Noël, que son gouvernement était prêt à remplir ses devoirs d'allié et à se concerter avec le gouvernement français. On sait aujourd'hui qu'il confiait en même temps à son entourage qu'il était douteux qu'il y eût vraiment *casus foederis*. Sans doute aussi escomptait-il que la France ne réagirait pas militairement. Néanmoins comme il n'avait certainement pas fait cette déclaration sans s'être assuré de l'assentiment des hautes autorités de l'État, et que d'autre part il ne pouvait douter qu'en cas de conflit l'opinion polonaise entraînerait irrésistiblement le gouvernement aux côtés de la France, son geste avait une portée qu'on n'apprécia peut-être pas suffisamment à Paris, par suite des suspicions dont il était l'objet. Ce fait, et plus encore la carence des puissances occidentales, ne pouvaient que l'inciter à jouer de plus en plus la carte allemande. Il y était encouragé par le rapprochement qui se dessinait entre le troisième Reich et l'Italie fasciste, pour laquelle il manifestait une sympathie que Pilsudski lui avait refusée. Les embarras intérieurs de la France le faisaient douter de la valeur de son alliance. Pourtant, comme le gouvernement français avait senti le besoin de renforcer celle-ci, un accord destiné à faciliter le développement matériel de l'armée polonaise amena une certaine détente que parut confirmer la visite du ministre des Affaires étrangères français, M. Yvon Delbos, à Varsovie, en décembre 1937, ainsi que Beck lui-même le déclarait à l'ambassadeur d'Allemagne, qu'il avait tenu à mettre au courant des conversations.

L'Anschluss apporta une nouvelle preuve de l'inertie lamentable des grandes puissances. Le colonel Beck, qui l'avait prévue, mais qui fut surpris par la marche rapide des événements, voulut du moins profiter

1. *Documents on German foreign policy*, tome II, n° 108, 28 mars 1938.

du désarroi général pour régler ses comptes avec la Lituanie en lui imposant la reprise de relations normales avec la Pologne, exigence dont la modération relative répondait aux vues de Pilsudski, mais qui provoqua une émotion indignée par la forme brutale qu'elle revêtit autant que par le choix de la circonstance.

Que la Tchécoslovaquie dût être la prochaine victime de Hitler, nul n'en pouvait douter, et le gouvernement polonais, moins que tout autre, qui depuis longtemps se préparait à cette éventualité. Les efforts tentés à diverses reprises par le gouvernement français pour réconcilier ses deux alliés s'étaient heurtés à la hargne de Beck. Celui-ci, pourtant, évita d'abord de lier expressément son action à celle du Reich, de peur sans doute de se voir demander une contre partie ; mais il cachait si peu ses sentiments et ses intentions qu'au début de juillet 1938 le gouvernement français lui demanda de préciser son attitude en cas d'agression allemande contre Prague. Il éluda une question qu'il qualifia devant son entourage de « stupide et inconvenante ». Sa thèse, suivant laquelle le *casus foederis* ne devait jouer qu'en cas d'attaque directe de la France par l'Allemagne, n'était pas ignorée de celle-ci, qui fut assurée par lui qu'aucune opposition n'était à craindre pour elle de la part de la Pologne. Quand la phase finale approcha, de peur d'être pris de court, il multiplia les démarches à Berlin pour s'assurer que les revendications territoriales polonaises seraient traitées sur le même pied que celles de l'Allemagne, déclarant qu'il n'hésiterait pas à employer la force pour les réaliser, et obtenant l'assurance qu'en cas de conflit entre la Pologne et la Tchécoslovaquie, le Reich prendrait parti pour la première. Par cette attitude, il plaçait son pays dans le camp allemand.

Néanmoins, « Munich » le prit au dépourvu. On y avait décidé qu'un règlement favorable aux demandes polonaises interviendrait sur la base ethnique. Mais l'Allemagne était immédiatement nantie. Ne voulant pas attendre, ni tenir de ce nouveau « directoire européen » les satisfactions promises, le colonel Beck envoya un ultimatum à la malheureuse Tchécoslovaquie et s'empara du territoire convoité. Ne comprenant pas que ce serait bientôt le tour de son pays, il continuait de croire d'autant plus au maintien de l'entente avec Berlin que Hitler lui prodiguait les déclarations rassurantes et passait même outre aux objections de son entourage militaire en abandonnant à la Pologne un centre stratégique important de la Silésie d'outre-Olza. C'est que le Führer entendait porter ailleurs ses exigences. Déjà il s'était refusé à un remaniement territorial en Slovaquie qui aurait donné à la Pologne la frontière commune qu'elle souhaitait avoir avec la Hongrie. D'autre part la question des minorités allemandes s'envenimait à nouveau. Et surtout Dantzig restait un point névralgique.

Au début de la détente polono-allemande, Hitler avait affirmé à Pilsudski qu'il respecterait les droits que le traité de Versailles avait conférés à la Pologne. Le gouvernement de Varsovie, de son côté, avait

laissé sans protester les Nazis devenir les maîtres dans la Ville Libre, où l'autorité de la Société des Nations s'effritait. La Pologne se trouvait ainsi ne pouvoir compter, pour la sauvegarde de ses intérêts à Dantzig, que sur une entente directe avec le Reich.

Or, à peine le colonel Beck avait-il célébré comme un triomphe l'annexion de la Silésie tchèque, que brusquement, comme des Pilsudskiens plus avisés le lui avaient prédit, il se trouvait en présence de revendications allemandes. Le 24 octobre 1938 Ribbentrop les formulait ainsi à l'ambassadeur de Pologne, M. Lipki : rattachement de Dantzig au Reich (les intérêts économiques polonais étant sauvegardés) ; création d'une autostrade et d'une voie ferrée dotées d'exterritorialité à travers le corridor ; adhésion de la Pologne au pacte antikomintern (conclu entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon) ; en échange, prolongation de dix à vingt-cinq ans de l'accord polono-allemand de 1934, avec une clause de consultation qui en ferait une véritable alliance, et garantie des frontières de la Pologne par le Reich.

Ce que fut la réaction du gouvernement polonais, on le devine par le peu de hâte qu'il mit à répondre. Quand Ribbentrop revint à la charge, le 19 novembre, Lipski, après avoir remarqué que naguère la Pologne avait, au profit du Reich, « ignoré le chant des sirènes venant de certains côtés », finit par dire que l'annexion de Dantzig conduirait à un grave conflit, et resta vague sur le reste. Quelques jours après, Beck, qui avait rejeté l'adhésion au pacte antikomintern pour ne pas indisposer la Russie, signait avec celle-ci une déclaration confirmant le pacte de non-agression que Moscou avait menacé de dénoncer pendant la crise tchèque, et cela sans en avertir Ribbentrop, qui s'en plaignit. Fort préoccupé de demandes auxquelles « il ne voyait pas d'issue », le ministre polonais espéra qu'un contact personnel avec son collègue allemand faciliterait la recherche d'une solution.

C'est par Hitler qu'il fut d'abord reçu, le 4 janvier 1939. Le Führer se répandit en paroles rassurantes : si ses offres étaient acceptées, on ne parlerait plus du corridor. Joseph Beck allégua l'opposition certaine de l'opinion polonaise, affirma sa fidélité à la ligne suivie depuis 1934, et demanda à réfléchir. A Ribbentrop, il rappela ce mot de Pilsudski : « Dantzig est la pierre de touche des relations polono-allemandes ». Son interlocuteur ayant parlé des aspirations polonaises en Ukraine, Beck, sans les nier, éluda l'appât et finit par inviter Ribbentrop à Varsovie. A son retour, son entourage le trouva « furieux », et « enclin à resserrer les relations avec l'Angleterre et la France ». La visite de Ribbentrop n'apporta aucun élément nouveau. Le 30 janvier, Hitler célébrait encore l'amitié germano-polonaise. Mais les incidents continuaient à Dantzig, les minorités allemandes s'agitaient en Pologne, tandis que des manifestations hostiles avaient lieu à Varsovie devant l'ambassade d'Allemagne.

Quel que soit son désir d'éviter une rupture, le colonel Beck est con-

vaincu de l'impossibilité de faire admettre par la nation les exigences du Reich. « Les Polonais ne sont pas des Tchèques », dira le 6 février à l'ambassadeur d'Allemagne le comte Szembek, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Si l'exterritorialité réclamée pour les voies de transit à travers le corridor leur apparaît comme une condition humiliante, Dantzig, dont tous se souvenaient, comme Lipski l'avait dit à Ribbentrop, que c'était par là que les partages avaient commencé, n'avait pas seulement la valeur d'un symbole. La mainmise par le Reich sur ce débouché maritime lui permettrait d'exercer un chantage permanent sur la Pologne et de la réduire politiquement à la servitude. Quant à l'offre de garantie des frontières, que valait-elle ? L'entrée de l'armée allemande à Prague le 15 mars, en violation des accords de Munich, montra une fois de plus le cas qu'il fallait faire des promesses de Hitler. Le 19, l'occupation de la Slovaquie menace d'encerclement la Pologne. Celle-ci, il est vrai, obtient du côté de la Russie Carpathique une frontière commune avec la Hongrie, mais bien courte... et pour combien de temps !

Si l'impression est profonde en Pologne, elle ne l'est pas moins dans le reste de l'Europe, et surtout à Londres, où Neville Chamberlain, les yeux enfin dessillés, envisage un pacte avec la France, la Pologne, et l'U.R.S.S. Le colonel Beck craint une réaction immédiate de l'Allemagne, et marque sa préférence pour un accord bilatéral. Chamberlain en accepte le principe, et sans plus attendre, annonce le 31 mars aux Communes que la Grande-Bretagne accorde à la Pologne sa garantie — qu'elle lui avait refusée à Locarno. Un resserrement de l'alliance franco-polonaise est aussi prévu, tandis que Paris et Londres engagent avec Moscou une négociation pour un accord renforcé par des clauses militaires.

La volte-face britannique a naturellement exaspéré Hitler, qui prend dès lors ses dispositions pour être en mesure d'attaquer la Pologne à partir du 1er septembre. Le 8 avril, il dénonce publiquement l'accord polono-allemand de 1934. Le colonel Beck, fort de l'appui anglais auquel il attache une grande importance [1], et sentant pour la première fois derrière lui l'unanimité du pays, répudie le 5 mai devant la Diète tout amoindrissement de la souveraineté nationale et affirme qu'en Pologne on ne connaît pas l'idée d'une paix à tout prix.

Le dialogue entre Berlin et Varsovie est désormais sans objet. Pourtant Beck se rattache à l'espoir que Hitler hésitera devant la coalition qui s'annonce, et songe, en cas de reprise des conversations, à remplacer Lipski par le comte Szembek. Mais c'est à Moscou que se joue le sort de la paix. Les Français et les Britanniques s'y heurtent aux exigences des Russes qui veulent obtenir le droit éventuel de passage pour leurs troupes sur le territoire polonais et vont jusqu'à réclamer des bases à Vilna et à Lwow. Le gouvernement polonais s'y refuse. Au moment où

1. Il se rappelait que Hitler lui avait dit que sur le continent il avait besoin de la Pologne, et, à l'échelle mondiale, de l'Angleterre (*Dernier Rapport*, p. 191.)

Paris et Londres tentent un dernier effort pour aboutir, Ribbentrop arrive à Moscou pour y signer un pacte de non-agression dont la négociation a été conduite en secret. Plus tard on apprendra qu'un protocole annexe prévoit un nouveau partage de la Pologne. Chamberlain lance alors un solennel avertissement, confirmant la garantie britannique et adjurant Hitler de négocier avec la Pologne. Il est repoussé avec colère par le Führer qui fait réclamer par sa presse tous les territoires polonais anciennement allemands, organise des incidents de frontière, et donne le 24 août l'ordre d'ouvrir le lendemain les hostilités. Mais le 25, il apprend la signature du pacte d'assistance anglo-polonais, tandis que Mussolini lui fait savoir qu'il n'est pas prêt « pour le moment », à combattre à ses côtés. Il tente alors un suprême effort pour isoler la Pologne et propose à l'ambassadeur d'Angleterre de conclure une entente avec son pays si celui-ci amène les Polonais à « ne pas se montrer déraisonnables ». En même temps il affirme à l'ambassadeur de France qu'il a renoncé à l'Alsace-Lorraine et ne veut pas être entraîné dans une guerre avec nous à cause de la Pologne, qui « massacre les Allemands ! » Chamberlain a répondu en lui conseillant de négocier directement avec Varsovie. Dans la soirée du 29, Hitler se déclare prêt à remettre des propositions « loyales et justes » à un plénipotentiaire polonais s'il s'en présente un le 30 août avant minuit. Henderson avertit aussitôt Lipski, mais le gouvernement polonais trouve que cette procédure qui a des allures d'ultimatum rappelle celle dont l'Autrichien Schuschnigg et le Tchèque Hacha ont été victimes. D'autre part, inquiet des concentrations allemandes il décrète la mobilisation générale. Le 30 août à minuit, Henderson va dire à Ribbentrop que son gouvernement s'offre à transmettre à Varsovie les propositions allemandes et à user de son influence pour arriver à une solution. Ribbentrop lit d'un ton rogue et précipitamment une note dont il se refuse à donner copie, ajoutant qu'au surplus son contenu est périmé, aucun diplomate polonais ne s'étant présenté. Henderson va résumer aussitôt à Lipski la note allemande : retour de Dantzig au Reich, plébiscite pour le couloir (mais avec la participation des Allemands ayant quitté le pays depuis 1918, de leurs femmes et de leurs enfants), le port de Gdynia laissé à la Pologne, échange des populations minoritaires. Sur les instances de la France et de l'Angleterre, Beck charge Lipski d'entrer en contact avec la Wilhelmstrasse. Il y est reçu seulement le 31 au soir, déclare que Beck étudie « dans un sens favorable » les propositions britanniques en vue d'une conversation, mais que lui-même n'est autorisé à accepter aucune condition et n'a aucun pouvoir pour traiter. Hitler saisit ce prétexte et, à l'aube, il déclenche les hostilités, tandis que la radio allemande publie « les propositions qui devaient être présentées à un diplomate polonais qui n'est pas venu » et dont le caractère de propagande s'affirme ainsi. Malgré leur modération apparente (les modalités prévues pour le plébiscite, par exemple, en faussaient le jeu), leur acceptation n'en aurait pas moins réduit la Polo-

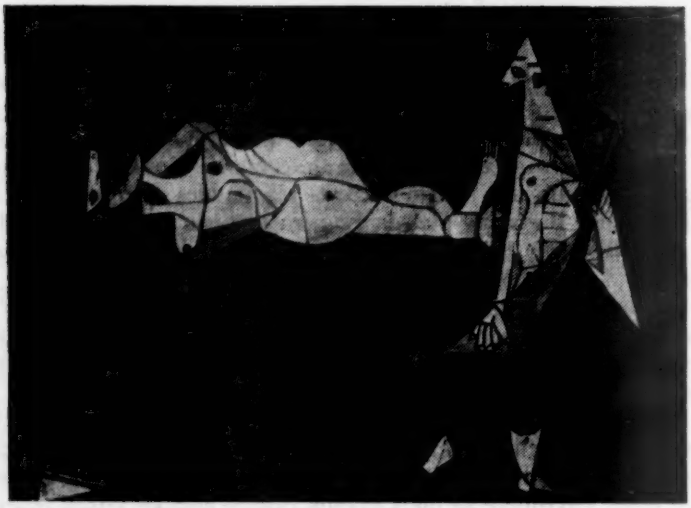
gne à la servitude, et le caractère humiliant de la procédure ne pouvait permettre d'en douter.

Désormais, les dés sont jetés. Tandis que la France et l'Angleterre mobilisent, une proposition italienne de conférence essaie de provoquer un nouveau « Munich ». Mais les armées allemandes ont pénétré en Pologne. La Grande-Bretagne, puis la France, après la remise d'un ultimatum, entrent à leur tour dans la lutte. La seconde guerre mondiale a commencé, dont la Pologne va être la première victime [1].

Ce dénouement était-il inéluctable ? La seconde Pologne était-elle condamnée dès sa naissance ? Assurément, on l'a vu, sa structure l'exposait aux revendications des États au détriment desquels elle avait été constituée. Malgré les perspectives d'avenir qu'offraient les qualités de courage et de labeur d'une population prolifique, elle avait besoin d'une période de paix suffisamment longue pour que le développement et l'affermissement de sa puissance fissent hésiter les convoitises. Même s'il en était ainsi, l'existence de deux grands voisins hostiles faisait peser sur elle une menace permanente, sans qu'elle pût être certaine de se prémunir contre l'un d'eux en s'appuyant sur l'autre. La géographie et l'histoire lui interdisaient de rester isolée. Pilsudski l'avait compris, qui rechercha l'appui de la France. Encore n'aurait-il pas fallu oublier qu'une alliance comporte une collaboration, et que mettre l'accent sur les divergences de vues et provoquer la défiance, c'est en compromettre l'efficacité. En réalité, le tragique destin de la seconde Pologne n'a pas tant pour origine la configuration de son territoire que les fautes politiques qui laissèrent le champ libre à l'action destructrice de Hitler. Ces fautes, la diplomatie polonaise ne fut pas seule à les commettre. Mais si l'on peut reprocher à la Grande-Bretagne sa trop longue incompréhension, à la France ses hésitations et son manque de fermeté, le gouvernement de Varsovie a assumé une lourde part de responsabilité dans la marche des événements en contribuant, par son attitude réticente, équivoque ou même hostile, à rendre vains les efforts que déployait son allié français pour consolider une paix dont dépendait l'existence de la Pologne ; et sa grande erreur fut non seulement d'avoir cru à la sincérité de Hitler, mais de n'avoir pas compris que les rancunes, les rivalités, les revendications devaient faire place à la solidarité qui s'imposait à tous les États bénéficiaires du statut territorial établi par les traités de paix de 1919.

JULES LAROCHE

1. Pour cette dernière phase de la crise, voir particulièrement *La Faillite de la Paix*, tome II (Paris 1952), par Maurice Baumont, qui fait état notamment du procès de Nuremberg et des archives secrètes allemandes.



A LA RECHERCHE DE PICASSO

par Claude Roger-Marx

Tout chez Picasso, l'homme, l'œuvre, offre de telles contradictions, de telles volte-face, que, malgré la curiosité qu'il aura provoquée sa vie durant, en dépit des commentaires innombrables dont sa production frénétique a été l'objet, il se pourrait qu'on mît un jour son existence en doute, comme celle de Shakespeare, et que tout ce que nous avons vu naître au cours d'un demi-siècle fût attribué à des mains différentes.

Né fortuitement à Malaga, en 1881, d'une mère descendant d'orfèvres majorquins et qui aurait eu du sang génois ; mais plus Catalan qu'Andalou, Pablo, Diego, José, Francisco de Paule, Juan, Nepomuceno, Crispin, Crispiniano de la Santissima Trinitad fut très vite plus riche en manières de peindre qu'en prénoms. Et comme sa vitalité, sa capacité de travail n'ont pas diminué, nous pouvons nous attendre encore à de nouvelles métamorphoses de ce Protée qui, vivant, aura connu plus de gloire que Raphaël ou que Velasquez.

Picasso n'est pas le premier artiste qui ait réagi violemment contre lui-même. Les historiens nous ont habitués à distinguer des périodes dans l'œuvre d'un Greco, d'un Rembrandt, d'un Goya, d'un Renoir, d'un Van Gogh. Mais en général, le temps de mue ne dure guère au-delà de la

trentième année, et parfois de la quarantaine chez des génies à accomplissement lent, comme Cézanne. Un artiste progresse dans sa technique, étend le champ de ses expériences : il est rare qu'il remette tout en question, même si son caractère ou le goût des temps ont changé. Des écrivains aussi féconds que Corneille, Balzac ou Hugo ne sont point passés d'une conception de la tragédie, du roman, de la poésie, à une conception opposée, et jamais, en tout cas, ils n'ont produit simultanément, comme il arriva sans cesse à Pablo, des œuvres d'apparence incompatibles. Aux médiocres — mais ce n'est nullement le cas ici — qui ne sont que reflets, qu'assimilation, toutes les infidélités sont permises. Capable de tout — du meilleur, du pire — c'est par une exigence de sa nature que Picasso renaîtra sans cesse de ses cendres. Rien dans ses recherches fébriles ne ressemble au travail paysan de l'artiste qui cultive avec amour et patience un petit domaine dont il attend sagement, chaque année, les mêmes récoltes ! Ne rêvant que de continents inexplorés, se prouver, d'abord, son génie le passionne davantage que d'éblouir autrui. Laissant, non sans quelque perversité, les théories à des confrères incapables de prouver les pinceaux en main, et les gloses aux hommes de lettres, c'est très exceptionnellement qu'il a consenti à donner à ses biographes — Jaime Sabartès, Tériade ou Christian Zervos — des éclaircissements sur lui-même : « *On doit prendre son bien où on le trouve*, a-t-il déclaré à ce dernier, *sauf dans ses propres œuvres. J'ai horreur de me copier, mais je n'hésite pas lorsqu'on me montre, par exemple, des dessins anciens à y prendre ce que je veux.* »

Longtemps nous avons pu le considérer comme un être essentiellement mobile et perméable qui, faute de trouver sa vérité en lui, adopte au gré de ses rencontres tous les styles qu'on a vu se succéder depuis l'âge des cavernes. Mais cette explication nous paraît par trop élémentaire. S'il a du gitan, Picasso n'est point cependant cet « homme du voyage » auquel certains ont voulu le réduire, ce caravanier à qui l'on ne peut jamais se fier, tant il y a en lui de sangs mêlés, de diabolisme, de duplicité et d'inconstance. Son cas est beaucoup plus compliqué et plus passionnant. Il vaut qu'on l'étudie en partant de sa vie, de ses toiles, de ses sculptures, de ses céramiques, sans ajouter, comme on n'a cessé de le faire, de nouvelles contradictions aux siennes et sans compliquer encore une aventure dont on comprend qu'elle ait fait couler tant d'encre.

***

Ses dons se révèlent dès son plus jeune âge : à six ans. S'il couvre des feuilles par centaines, ce n'est point seulement pour imiter son père, José Ruiz Blasco, professeur de dessin qui conserve le petit musée de Malaga, restaurateur de tableaux à ses heures et spécialisé très vite dans des décorations pour salle à manger : lilas, perdrix, lièvres et pigeons. Passer les concours d'admission à l'Ecole des Beaux-Arts de Barcelone,

puis à celle de Madrid, n'est pour Pablo qu'un jeu : en un jour, il traite le sujet qui réclame tout un mois aux autres. S'il hérite de Don José, (qui lui laisse le soin de terminer les pattes de colombes qui n'ont point encore de mission allégorique) sa virtuosité et certain penchant à l'amertume, d'où tient-il le don merveilleux d'enregistrer tout ce que captent ses yeux inquisiteurs et de pouvoir, loin du modèle, en reconstituer, en reproduire l'essentiel ? Qui lui a transmis ce besoin insatiable de travail — travail non point scolaire et facile (élève peu assidu, il refuse en Espagne de concourir pour le Prix de Rome), travail auquel on sacrifie tout parce qu'on y inclut sa vie entière et ses seules joies.

En général l'adolescent, même comblé de dons, songe d'abord au bonheur. Celui de Pablo, c'est de tracer sans arrêt des lignes. Si la France l'attire, c'est qu'il s'est senti très tôt à l'étroit, je ne dis pas dans son pays — il n'est vraiment chez lui que de l'autre côté des Pyrénées — mais dans les milieux artistiques, si ardents soient-ils, de Castille ou de Catalogne. Il lui faut d'autres stimulants que des discussions anarchiques et les « gatades » de la taverne *Els Quatre Gats* (les Quatre Chats), les vadrouilles dans les mauvais lieux. Il a besoin de Paris.

Comment sa famille s'opposerait-elle à son départ ? Il fait en tout à sa tête, soutenu par une mère « qui le trouve beau comme un ange et comme un démon qu'on ne peut se lasser de regarder », et lui dit : « *De toi, je crois tout possible* », envoûtée la première par les charmes qu'il verse, si brusque, si changeant, si cruel aussi, non seulement sur ses proches, sur ses amis, mais même sur les inconnus qui affrontent pour la première fois son ironie, ses violences ou son silence.

De nombreux témoignages subsistent sur les années d'apprentissage à la Corogne, à Barcelone, à Madrid. Un ouvrage intitulé *Picasso avant Picasso* — les méchants diront qu'on ne sait jamais quand Picasso est vraiment lui — un numéro de *Cahiers d'Art* reproduisent ses études d'académies, yeux, mains, têtes de vieillards ou d'enfants, ses dessins au crayon Conté, au fusain, à la mine de plomb, à l'encre de Chine, au pastel qu'il signe Pablo Ruiz Picasso avant d'adopter définitivement, à partir de 1901, moins répandu, le seul nom maternel.

Avoir peint à l'huile à moins de quinze ans telle *Course de Taureaux* (« *les gens se figurent que j'ai dessiné sur le vif les corridas de mes tableaux. Je les peignais la veille pour avoir de quoi payer l'entrée* »), tel portrait de ministre, et surtout celui de *La Fillette aux Pieds nus*, assise les yeux fixes, la bouche maussade, une main sur l'autre posée, témoignent d'une précocité inquiétante. Avant qu'il ait reconnu ses maîtres en Greco, en Goya, Picasso les rappelle par sa tension, par sa fierté. Même quand il se contente de donner à *Artê Joven*, la précaire revue qu'il fonde à Madrid, des dessins de tendance sarcastique ou caricaturale, c'est au grand style qu'il vise par la décision de la mise en page, l'art de camper chacun de ses modèles dans son comportement et sa solitude particulière.

Parti en coup de tête à Paris avec Casagemas, l'année de l'Exposition Universelle, à la grande admiration de ses camarades, qui déjà parlent de lui, nous dit Sabartès, comme d'un héros de légende, hébergé, rue Gabriel, dans l'atelier de son ami Nonell, il revient en France l'année suivante (1901) et obtient d'Ambroise Vollard, en un temps où les jeunes ont bien de mal encore à trouver une galerie, d'exposer rue Laffitte en compagnie du Basque Itturino. Le pittoresque de ses champs de courses, de ses jardins parisiens, de ses restaurants de nuit, de ses filles dansant ou soupant, les similitudes qu'ils présentent avec les milieux et les types dont s'étaient inspirés Lautrec, Forain, Steinlen, Bottini, voilà ce qui, sans doute, a conquis immédiatement Vollard. Et aussi le magnétisme qu'exerce à vingt ans ce garçon trapu, aux petites mains racées, dont les traits, dira bientôt Apollinaire, rappellent à la fois ceux de Raphaël et de Forain, dont le regard sombre, méfiant, et d'une étrange fixité, fait baisser tout regard, contrastant avec l'ambiguïté du sourire et la férocité d'un rire guttural. L'exposition a peu de succès. Mais désormais le peintre sent qu'il est adopté par Paris.

On sait les difficultés matérielles qu'il y connut, comme en Espagne, dans des chambres sordides et sans feu, où, pour avoir l'illusion du luxe, il peignait aux murs des meubles de style. Il est si démuni que sans cesse, pour économiser la toile, il doit recouvrir des œuvres antérieures. Max Jacob raconte que les jours de sortie il faudra qu'il emprunte les souliers d'un voisin. Se levant tard, il travaille la nuit surtout, tenant d'une main sa bougie, un pinceau de l'autre. Quand le froid est trop vif, il brûle ses dessins par paquets (par millions, dira-t-il). Très sobre, fait aux privations, ayant cette ressource, si rare chez un peintre, de pouvoir se passer de tout modèle, son calvaire, comparé au calvaire matériel ou moral d'un Monet, d'un Sisley, d'un Van Gogh, d'un Gauguin, d'un Cézanne, sera relativement court. Sa ligne de chance, on dirait qu'il l'a gravée lui-même au creux de sa main, d'un trait dur. C'est une bien petite aubaine que de céder au père Soulier, le brocanteur qui vend pêle-mêle vieux matelas et toiles au coin de la rue des Martyrs et du boulevard extérieur, vingt dessins pour un louis. Mais toute la bohème de 1900, Utrillo, le Douanier, Dufy, Modigliani, est passée par là. Patience ! Toutes sortes de bons hasards vont jouer très vite. Si profondément inquiet qu'il soit, et de tout, de la maladie, de la mort, autant que de la misère, jamais sa foi en son destin ne chancelle. Avoir touché, si tôt, le fond de la détresse humaine rapproche des déshérités, des « affligés », l'homme qui croira toujours « *l'Art fils de la Tristesse et de la Douleur* ».

⁂

On a baptisé *époque bleue*, à cause des tonalités monochromes auxquelles se limite alors sa palette, une période qui s'étend de 1901 à 1904. Sans la compassion et les inégalités d'un Steinlen, plus près de Naudin

par ce grand style qu'ils ont tous deux emprunté à Goya, la virtuosité extraordinaire de son dessin, l'intuition qu'il a des ressources de la peinture, et sans doute aussi des raisons d'économie lui font n'user que de peu de couleurs et trouver dans le bleu un frère infernal et désespéré du noir. En trois ans il multiplie des façons de chefs-d'œuvre peints à l'huile ou à l'aquarelle : le portrait de Sabartès assis en compagnie d'un bock et plongé dans sa rêverie, *La Mise au Tombeau, la Buveuse d'Absinthe, Célestine* (ou *la Femme borgne*), *la Femme à la Corneille, l'Homme en bleu, les Pauvres au Bord de la Mer, Soto, le Marchand de Gui, Maternité, La Vie, Arlequin et sa Compagne, le Vieux Juif* (plusieurs de ces toiles ont été exposées, en juin dernier, à la Maison de la Pensée française). L'époque bleue, dont Vollard acheta plus tard un lot pour le mettre en cave, selon son habitude, devait rester longtemps assez secrète, Picasso refusant par principe d'exposer à aucun salon. Convaincus par la poignante tristesse qui émane de ces œuvres, et davantage encore par ce qu'avait de fier et d'indomptable cet étranger en perpétuel dialogue avec lui-même, bientôt quelques marchands, quelques collectionneurs, Berthe Weil, chez laquelle il fait sa deuxième exposition, Clovis Sagot, l'ancien clown, Gertrude Stein et son frère, le peintre Gœtz, Olivier Saincère, allaient les premiers croire en lui.

Picasso, depuis 1904, habitait une chambre dans ce château branlant de quatre étages accroché au flanc de la Butte, dans cette arche de bois ouverte à tous les vents, précairement construite entre deux rues, baptisée *le Bateau-lavoir*, où devait bientôt se jouer son destin — et celui de la peinture. Ses voisins, Max Jacob, son premier grand ami français, qui l'a suivi là, Van Dongen, André Salmon, l'actuaire Princet, Jacques Vaillant, sa chienne Frika et la petite souris blanche qu'il élève dans un tiroir de buffet, Fernande Olivier, sa belle voisine, qu'il a rencontrée en venant puiser de l'eau à la fontaine commune de la place Ravignan, purent, au cours de plusieurs années, le voir vêtu d'une cote bleue de mécano, qu'il appelait son singe parce que la ceinture en pendait comme une queue, ou bien, l'été, tout nu, un foulard noué aux reins, travailler en proie à son idée-fixe, seul à seul avec tout ce que ses yeux immenses et sollicités sans cesse avaient capté durant le jour. Sans chevalet ni palette, il est assis par terre, sa toile appuyée au mur ou posée sur une chaise. Il ne peut vivre que dans l'encombrement, un désordre auquel il ne renoncera jamais, même au temps de sa splendeur rue La Boétie ou rue des Grands-Augustins. Parfois, las de peindre, il descend sur le terre-plein de la place Ravignan où jouent les enfants, et se souvenant des leçons paternelles, leur apprend à dessiner sur le sable, d'un trait continu, un bœuf, un lièvre, un pigeon. Belle affaire quand Stein achète pour 150 francs la *Petite Fille nue au Panier de Fleurs*, ou Gumpel, une admirable gouache pour *l'Aveugle et sa Compagne*. « *J'en ai pour trois mois, ou pour trois jours* », dira-t-il. Fernande Olivier, qui partagea courageusement ces dures années, conte dans ses Souvenirs que Picasso, à ce

moment, conservait dans une poche intérieure de son veston, fermée par une grosse épingle anglaise, les rares billets qu'il avait gagnés.

Comment, par une première réaction, passa-t-il si rapidement, vers 1905 du bleu au rose (conservons ces adjectifs consacrés, bien qu'appliqués à lui, qui ne verra jamais la vie ni en bleu ni en rose, ils changent aussitôt de sens et de couleur) ? Il n'y a pas, d'ailleurs, ni dans le sentiment ni dans l'exécution, de différence foncière entre ces deux « manières » : les sujets seuls varient. Dans ces Saltimbanques, ces Arlequins, ces Bateleurs, on retrouve la même tension, la même force de solitude que dans les compositions ou les portraits de l'époque bleue, que dans ces adolescents ou ces vieillards (assez voisins de ceux qu'avaient peints déjà en Espagne Nonell et Junyent), minés par un autre mal que le jeûne, dont l'ossature saille, dont les mains étirées, squelettiques — *c'est aux mains qu'on voit la main*, aimait dire Don José à son fils — ont une grâce macabre.

Le rose adopté maintenant comme dominante, un rose adorable, fatigué et triste comme la fleur du cyclamen, n'arrive pas à dissimuler ce qu'ont d'anguleux les corps, de crispé les gestes, de muré les visages : éphèbes nus conduisant ou montant des chevaux fabuleux, ballerines en équilibre sur une boule, hercules gras portant à bras tendu leur frêle partenaire, arlequins faits à l'image du peintre, avec des cheveux embroussaillés et le front barré d'une mèche sombre, attablés sans la voir près d'une habituée tandis que Frédé joue de la guitare (toile qui orna longtemps la grande salle du *Lapin agile*) où rêvant, en proie à quels doutes, au chevet de leur compagne endormie ; frêles créatures nues qui n'ont oublié ni Greco, ni Goya, ni Ingres, ni Puvis, debout, assises à leur toilette, ou environnées de leur progéniture (*la Famille au Singe*). Exécutées en un temps où les peintres français d'avant-garde n'ont d'yeux que pour le paysage et la nature morte, ces compositions sont traitées tantôt à l'huile et de vastes dimensions, tantôt petites et peintes à la gouache. Est-ce de soirées à Médrano ou de ses rêves que le peintre a tiré ces scènes qui ne marquent qu'un faux abandon à des grâces de ballet ou de comédie italienne et qui, profondément différentes des thèmes analogues traités par Daumier, Degas, Seurat ou Renoir, expriment, et pour la première fois peut-être, sans aucune sentimentalité, avec une sorte de volupté froide, la nostalgie qui nous étreint à la foire ou au cirque, face aux acrobates nomades, aux pitres immatériels, qui jouent comme en songe ?

Ici Picasso, à vingt-cinq ans, atteint sans avoir eu de maître (et sans presque être passé par l'école de la vie) à une maturité, à une perfection qui auraient suffi à assurer sa gloire dans l'hypothèse, cruellement envisagée par Vlaminck, où, comme à tant d'artistes précoces, il lui eût été épargné de vieillir.

⁂

Que se passa-t-il dans la vie de Pablo vers la fin de 1906 ? Pourquoi cette rupture, si brusque celle-ci, entre les œuvres de la période dite rose et la suivante, baptisée tantôt *noire*, tantôt *précubiste* ? Est-ce sous l'influence de Cézanne dont il a pu analyser à loisir les méthodes constructives dans l'antre de Vollard ? Sous l'action des bois nègres, dont on ne sait encore si c'est chez Matisse (auquel Gertrude Stein l'a présenté), par l'entremise de Vlaminck ou chez Derain qu'il en eut la révélation [1] ? Après avoir vu des peintures romanes dans cette Espagne où il a besoin de revenir régulièrement pour fuir « l'odeur de champignon » qu'il dit monter des campagnes françaises et retrouver à Horta de Ebro, près de Saragosse, ces paysages anguleux où seuls les verts tristes de quelques palmiers, surgissant d'une accumulation de roches abruptes, offrent comme une préfiguration du Cubisme ? Se serait-il méfié soudain de certaines suavités ingresques qui, comparées aux audaces colorées de Matisse et aux coups de gueule des Fauves, lui font paraître trop *mezzo voce* sa couleur ? Dans quelle mesure a-t-il senti se réveiller en lui un vieux fond de contrition et de cruauté, et aussi un besoin d'abstraction surgi de quelque hérédité arabe ? Toutes ces hypothèses sont permises. Mais la plus valable, c'est surtout cette peur constante qu'il a qu'on l'oblige à exploiter un filon jusqu'à complet épuisement et à mentir à son orgueilleuse devise : *Je ne cherche pas, je trouve.*

Le Cubisme est considéré en général comme une réaction contre la dissolution de la forme par les émules de Claude Monet, livrés à la sensation, et fascinés par la lumière et la couleur. Valable pour Braque, pour Derain, pour Dufy, pour Friesz, cette explication ne l'est guère pour Picasso qui ne fut ni impressionniste, ni fauve. Et pourtant il est à l'origine de cette aberration collective, de ce long schisme dont l'art abstrait ou l'art non figuratif répandent aujourd'hui les séquelles [2].

Georges Braque, devenu comme Derain, comme Apollinaire, comme

1. Max Jacob, nous dit Roland Dorgelès, l'aurait surpris au Bateau-lavoir crayonnant des femmes qui n'avaient qu'un œil au milieu du front, mais quatre oreilles autour, plus un nez pentagonal. « Qu'est-ce ? », aurait demandé Max. « Le portrait de ma maîtresse », répond le Malaguène, qui devait intituler : *Portrait de mon Père* une toile représentant des caisses accumulées sur un quai de la Seine.

2. Voir dans la *Revue de Paris* de mars 1953 notre étude : *Le Cubisme ou Lendemain de Fêtes.*

André Salmon, l'inséparable de Pablo — de sorte qu'accompagné de ces costauds, ce dernier, au dire de Gertrude Stein, ressemblait au petit toréador suivi de son escorte — se serait écrié : « *Mais ta peinture, c'est comme si tu voulais nous faire manger de l'étoupe et boire du pétrole.* » C'est pourtant Braque, Derain, Juan Gris, qui, réunis à partir de 1908 dans les salles de choc de l'Automne ou des Indépendants, où Picasso refusa toujours d'exposer, allaient passer pour les pionniers du Cubisme.

Le Bateau-lavoir, les petits bistrots de Montmartre retentissent alors des discussions interminables, des exégèses chères à des abstracteurs de quintessence à la poursuite de la « section d'or » et de la « quatrième dimension ». En attendant que le mathématicien Princet établisse les bases scientifiques de la nouvelle école, le subtil Apollinaire, que stimulent toutes les excentricités, tous les paradoxes, chargé de répandre la bonne parole, d'introduire les néophytes dans ce qu'on appelle drôlement « le bordel philosophique » et d'initier les profanes au « cubisme hermétique », écrira bientôt : « On s'achemine vers un art entièrement nouveau, qui sera à la peinture telle qu'on l'avait envisagée jusqu'ici ce que la musique est à la poésie. Ce sera de la *peinture pure* ». Picasso éclipse maintenant le docte Matisse. Clovis Sagot, l'ex-clown, n'admet plus que « la peinture de mentalité ». Au Malaguène, le gentil Douanier déclare : « *Nous sommes les plus grands peintres de l'époque, toi dans le genre égyptien* (sic), *moi dans le genre moderne.* » Du coup c'en est fini du conformisme fauve, de ses incandescences, de ses paroxysmes. Au règne des vermillons purs et des bleus de Prusse va succéder le morne empire des gris et des « terres ».

Dès 1906, avec ses nus sulfureux, faits d'ocres jaunes et d'ocres rouges sertis par un cruel contour, avec ses natures mortes, ternes, anguleuses, hérissées, Picasso avait instauré ce régime de sévices et de privations qu'allaient suivre avec allégresse les novateurs de la Butte et de Montparnasse. Cette austérité de palette répondait au goût du dénuement qu'il conservera toujours, comme le choix des thèmes à la fascination exercée sur lui par la vieille ferraille, les cailloux ou les ossements ramassés dans la campagne, les épaves abandonnées sur le sable, les fragments déchirés d'un papier de tenture ou d'une frange, par tout ce qu'ont de sordide et de mystérieux les objets arrachés à leur destination.

Il n'est pas que les natures-mortes, et cette fois mortes pour de bon, qui se décomposeront dans un jour d'éclipse : les corps, fragmentés à l'infini, privés de toute unité, les visages épannelés comme des pierres de taille ou des bouchons de carafe, les matières les plus fluides, l'eau des fleuves, l'eau des regards, l'air où tout baigne, pétrifiés, ne seront plus qu'imbrications et que facettes. Peintre doublé d'un sculpteur, l'ami de Manolo et de Gargallo s'ingéniera à façonner parallèlement à ses tableaux d'étranges objets, moins avec de la glaise qu'avec des morceaux de ficelle, des bouts de bois, du fil de fer, de la tôle ondulée, les restes d'un fourneau à gaz, des moules à gâteaux, un guidon de bicyclette. Et

même quand il sera las de mener sur une toile, avec la gravité des enfants, ces *jeux de construction* où tant de ses amis ont cru trouver un aboutissement, ce Protée, qui n'a vu dans le Cubisme qu'un passage, continuera à obéir au démon de l'analogie, encensé, déifié par les poètes. La poésie est faite en partie de quiproquos, d'ambiguïtés, d'associations insolites entre les sons, les formes, les matières. Comment s'étonner qu'Apollinaire, Max Jacob, Jean Cocteau, André Salmon, Eluard, Aragon, André Breton, Jean Cassou, Blaise Cendrars, Jacques Perret aient contribué si puissamment au culte d'un artiste qui use de procédés pareils aux leurs, et qui, surtout à partir de 1935, poète à son tour, substituant les signes à l'image, écrivant sans ponctuation ni orthographe, rêvant même de supprimer tout intervalle entre les mots, surpassera en amphigouri les plus fervents adeptes de l'écriture automatique ?

***

Sollicité par de nouveaux appels, Picasso, après la guerre de 1914, décide d'échapper au purgatoire surpeuplé qu'il a fondé. Pour Gide, pour Maurice Denis, le pèlerinage d'Italie avait marqué, vingt ans auparavant, un retour aux disciplines classiques. Du voyage que Picasso fit avec Cocteau à Rome en 1916, de ses rencontres avec Raphaël, avec Michel-Ange, il ne retiendra que des façons baroques. Si le sage portrait qu'il peint en 1918 de *Madame Picasso à l'Eventail et au Châle espagnol* est de facture nettement ingresque, bientôt il demandera aux Antiques et au maître du Bain turc le droit de procéder à de nouvelles outrances. Ici le mot outrances sonne comme outres : les visages se gonflent, les mains autrefois décharnées se boudinent de toute la graisse qui arrondissait déjà celle du Chinois égaré dans Athènes. Pris, après Cézanne, comme alibi et comme tremplin, Ingres, effaré, voit le Catalan (dont l'ingéniosité manuelle, l'esprit bricoleur ne sont pas sans lui rappeler un autre de ses disciples, Degas le Napolitain) prendre, en s'autorisant de lui, des libertés auprès desquelles celles de son *Angélique* apparaissent singulièrement timides.

Le fils du conservateur de musée semble revenir, presque malgré lui, à ce type raphaëlesque qui le hantait déjà quand, à vingt-quatre ans, il peignait la *Femme de l'Ile Majorgue*, ou certains nus « roses », mais paré aujourd'hui de quelles bizarreries, martyrisé par quels caprices (les *Figures au Bord de la Mer*, la *Géante*) ! Fort de la curiosité croissante dont il est l'objet, d'un succès qui s'affirme avec l'exposition récapitulative de la Galerie Georges Petit, avec celles de Rosenberg (1921, 1936, 1939), succès qui devient mondial avec la présentation du Musée d'Art Moderne de Chicago (1939), Picasso sent que désormais tout lui est permis. On attend de lui qu'il surenchérisse sur ses audaces. On accepte sans broncher ses boutades : « *Il n'y a pas de pieds dans la nature* », « *Je mets dans mes tableaux tout ce que j'aime. Tant pis pour les choses, elles n'ont*

qu'à s'arranger entre elles ! », « *Ce qui me sauve, c'est que chaque jour je fais pire !* » Personne n'a plus de cruauté envers ses confrères ; il est jaloux du pauvre Juan Gris ; « *Braque,* dit-il, *c'est le pou que j'ai sur la tête.* » Déroulant un cheveu trouvé dans sa soupe : « *Tiens, un Matisse !* » On accepte les machinations effrayantes des années 1934, 1935, 1938, 1939, les sinistres métamorphoses de *la Femme dans un Fauteuil,* des *Natures-mortes au Bougeoir,* l'horreur de *l'Homme à la Sucette.* On l'admire de s'exprimer simultanément par des moyens contradictoires. Déjà dans le temps même où il peignait — vers 1920 — sa femme et le petit Paolo, on s'attachait, dans ses crayons ingresques, à une ressemblance littérale, on le voyait, exploitant la veine de *Parade,* dont Diaghilew lui avait demandé les costumes et le rideau, multiplier les toiles-rébus, découper des mannequins cocasses, mi-hommes, mi-objets (*les Trois Masques, les Trois Musiciens*), dérivés de ses grands *papiers-collés* cubistes, et peints par à plats, souvent au ripolin : les visages, troués tantôt d'un œil clair, tantôt d'un œil noir, sont carrés comme des serrures ; les extrémités se terminent en cubes, en peignes ou en palmes.

De plus en plus l'obsession poursuit ce peintre-sculpteur de traduire la dualité d'un même être, d'insérer le profil dans la face. Ses meilleurs amis sont victimes de ses cruautés : Sabartès, vu de face, vêtu en bouffon, est affligé d'un groin latéral et d'une paire de lunettes posées à l'envers sur un nez absent. Les tout jeunes enfants du peintre, à leur tour, n'échapperont pas à la torture (voyez, en ce moment même, à la Maison de la Pensée française, les récents portraits de Claude et de Paloma !) Ici des ronds de bras, des ronds de jambe, une profusion de globes et de courbes, rappelant le pire style 1900, semblent la contrepartie des arêtes et des cristallisations cubistes. Là nous le voyons revenir à des tons rabattus et à la plus subtile monochromie ; ici, comme envieux des sonorités de Matisse[1], et laissant libre cours à ce qu'il peut trouver d'aigreur dans le mauvais goût catalan, il charge certains verts, certains mauves, certains jaunes crus d'ajouter des hurlements à ceux des formes martyrisées.

Loin que la cinquantaine ou la soixantaine apportent à cet esprit en perpétuel devenir des apaisements, la gloire une détente, le dictateur ira de coup de force en coup de force, encensé pour ce que l'on eût jadis considéré comme des blasphèmes, comme des attentats à la peinture, comme des injures à la tradition et à la beauté, poursuivi par les marchands qui l'hébergent, les banquiers qui gèrent sa fortune, les gens du monde, les écrivains, les politiciens qui font queue dans son antichambre et par une meute d'amateurs et d'intermédiaires sur lesquels il serait tenté de tirer,

1. On étudiera plus tard les sourdes rivalités de Matisse et de Picasso, les cauchemars que furent l'un pour l'autre ces deux chefs d'école. Faisant un échange, chacun, dit-on, choisissait exprès chez l'autre ce qui lui paraissait le moins bon. Matisse déclare : « A *l'origine de sa manière gigantesque* on peut trouver *le Bébé Cadum* ». Et Picasso : « *Matisse, un vieux monsieur qui a mal tourné.* »

comme autrefois, des coups de revolver, et qu'il fuit en s'enfermant dans les water, aussi traqué dans la bonne fortune qu'il l'était du temps du Bateau-lavoir.

Les femmes se sont succédé dans sa vie : après Fernande Olivier, Olga Picasso, dont il a deux enfants ; après Dora Mare, Françoise Gillot, mère de Claude et de Paloma. Mais quelque renouveau que lui apportent la douceur d'un foyer, le miracle enfantin, peu fait pour les rythmes familiaux, il n'y a pour lui de vie commune qu'avec ses pinceaux (je ne dis pas avec sa palette, ses palettes préférées sont celles qu'il dessine, trouées d'un œil humain). N'acceptant aucune détente, il ne se repose de rien ni sur rien. S'il produit sans arrêt — le catalogue de ses œuvres, dressé par Zervos, et qui s'arrête en 1925, comprend déjà six forts volumes plus un supplément — ce n'est pas pour répondre aux offres qui l'accablent : au temps où il n'avait pas d'amateurs il travaillait au même rythme. C'est que, semblable au Frenhofer du *Chef-d'œvre inconnu*, qu'il illustra pour Vollard, « *ayant profondément médité sur les couleurs, sur la vérité absolue de la ligne, il est arrivé à douter de l'objet même de ses recherches, et dans ses minutes de désespoir il prétend que le dessin n'existe pas et qu'on ne peut rendre avec des traits que des figures géométriques* ».

On traiterait Picasso, juif errant de la peinture, de paranoïaque si, d'autre part, ne voulant briller que par son art, sa vie n'offrait tant de simplicité et de modestie. Ce n'est point seulement l'ambition d'exprimer autre chose que les autres et que ce qu'il a dit lui-même qui l'emporte à toutes les extravagances, mais la hantise des combinaisons graphiques que lui suggèrent son intelligence, sa virtuosité manuelle, les moisissures du mur, les taches d'encre du papier, les mille questions dont l'assiège tout objet-sphinx.

L'horreur d'un temps dont l'auteur de *Guernica* semble la personnification, les calamités dans lesquelles il a vu l'Espagne et la France déchirées, la guerre sans armistice qui, depuis son jeune âge se livre en lui, le mépris qu'il a toujours eu des autres et de lui-même, la méfiance dans laquelle il a toujours tenu sa facilité, tout le pousse à fuir le sain, le normal, ce qui est du domaine comme disait Péguy, de la plus douce habitude, le petit merveilleux dont les humains doivent se contenter, un visage aimé, les fleurs, l'innocence de l'enfant ou de l'animal, tout ce dont les peintres avaient fait jusqu'ici leurs délices, et qui l'indiffère. Ses méthodes de travail tendent invinciblement à la destruction. Les métamorphoses chez lui sont à rebours des métamorphoses naturelles : le papillon redevient larve, la grenouille têtard, l'homme fœtus.

Du normal, sa pente s'incline à l'insolite. Suivons — rien n'est plus révélateur — les étapes, je veux dire les *états* de ses gravures (il y en a jusqu'à dix-huit). D'élimination en élimination, de déformation en déformation, ce qui offrait une apparence vraisemblable, ce que d'autres eussent considéré comme un aboutissement n'est pour lui qu'un point

de départ : les formes s'accusent, se vident, se démembrent. « *Le sommeil de la raison enfante des monstres* », avait inscrit Goya au bas d'un *Caprice*. Ici le monstre n'est plus l'accident du rêve et du hasard, mais l'enfant de la réflexion, le fruit de la haute culture. *Les deux Femmes nues*, comme ses *Treize versions d'un portrait* sont soumises à des tortures systématiques et c'est lorsqu'il a tué toute vie que cet homme, dont on pourrait dire « *qu'il a du crime* », s'estime satisfait.

*
**

Partout où il y a Picasso, il y a casse. Que les verres, les compotiers, les pipes, les guitares soient voués à la destruction, combien de peintres ibériques nous l'on dit dans leurs « Vanités ». Les humains, eux aussi, sont voués à la destruction, mais nous tâchons de l'oublier. Alors même que les Flamands et les Espagnols représentent les scènes les plus atroces, les cadavres mangés aux vers ou la dérision des squelettes, c'est pour nous parler d'une autre vie. Le désespoir de Picasso est total. Il fait abstraction des symétries qui nous étaient chères, des proportions qui nous semblaient indispensables, des hiérarchies que les siècles avaient établies entre les choses, d'exigences qui — osons l'écrire — sont mieux que des canons scolaires. On vante cet iconoclaste pour avoir renversé des idoles : par quoi les a-t-il remplacées ? D'avoir, comme il l'a dit souvent, exprimé le drame de l'homme : mais dans quelle mesure ces tamponnements, ces hypertrophies, ces fractures, ces tumeurs, toutes ces maladies, toutes ces catastrophes graphiques, ont-ils enrichi la notion de l'homme et renouvelé notre vision ?

Et pourtant les faits sont là. Même si l'avenir proteste contre l'énormité des louanges qu'on lui décerna, le nombre d'écrits qui lui furent consacrés, les prix auxquels ont été vendues ses œuvres, il devra reconnaître que ni l'imposture, ni la spéculation, ni les coalitions d'intérêts ne parviennent à fonder réputation pareille. Le nom dont les trois syllabes chantantes rappellent le nom d'un autre grand mime, Fregoli, a pénétré jusque dans les plus petits villages. Sur la Côte d'Azur, une boulangère exposait à sa devanture de petits bonshommes en pâte qu'elle appelait des Picassos. Comme on lui en demandait la raison : « Hé ! mais, vous voyez bien, ils n'ont que quatre doigts ! »

Quand un des éditeurs qui fut un de ses premiers et de ses plus ardents supporters, Christian Zervos, au lendemain d'un entretien qu'il obtint de Picasso en 1934, lui proposa de revoir les notes qu'il venait de prendre : « *Inutile de me les montrer*, répondit l'artiste (et l'on reconnaît bien là son humour et sa superbe), *l'essentiel en ces temps de misère morale, c'est de créer de l'enthousiasme. Combien de personnes ont lu* Homère *? On a créé la superstition homérique. Une superstition dans ce sens provoque une excitation précieuse. C'est d'enthousiasme que nous avons le plus besoin, nous et les jeunes.* » Or, face aux toiles reproduites

dans le même fascicule de *Cahiers d'Art*, on cherche par quelle force d'envoûtement des œuvres dont on finit par se demander si elles sont le produit de la raison ou de la déraison, et dans quelle mesure l'une a collaboré avec l'autre, ont provoqué des enthousiasmes qui ne sont pas toujours en fonction de la mode et dont la sincérité ne peut être mise en doute. Quand Aragon dans la préface d'une des récentes expositions de Picasso, à propos de dessins admirables d'ailleurs et qui se rattachent à ceux de l'époque rose (une femme regardant son compagnon dormir), exalte « l'homme qui a tant tourmenté le monde des apparences et vraiment, au fond du creuset, trouvé la pierre philosophale, le sentiment de l'homme, la croyance impérissable dans le bonheur », ces affirmations paradoxales ne peuvent avoir été dictées par le seul esprit partisan. Mais le bonheur, n'est-ce pas précisément, et d'un bout à l'autre de l'œuvre, la seule chose qu'il ait été interdit à Picasso d'exprimer ? Quand, il y a deux ans, il couvrit à Vallauris les immenses panneaux de *La Paix* et de *La Guerre*, ce fut un jeu pour lui de découper comme aux ciseaux des jeux de massacre, une mascarade funèbre, de mettre en scène la folie destructrice, l'absurde, le démoniaque, le pestilentiel. Mais, dès qu'il fallut rendre tangible le charme de vivre, ébaucher un sourire, mal à l'aise dans l'insouciance, sa seule trouvaille fut de faire nager des oiseaux dans un bocal et de lâcher les poissons en plein ciel.

« Picasso, écrit Vlaminck, a étouffé pour plusieurs générations d'artistes l'esprit de la création, la foi, la sincérité dans le Travail et dans la Vie, car s'il est entendu qu'une œuvre d'art n'a rien à prouver socialement, il n'est pas moins vrai qu'elle doit être humaine... Qui est assuré que dans dix ou vingt ans, quand on jettera un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de l'art contemporain, l'époque de Pablo Picasso, n'apparaisse, sur le plan de la création artistique aussi fantaisiste que le sont dans l'histoire de nos mœurs de bourse et de finances les équipées de Marthe Hanau et d'Yvan Kreuger ? »

Ces propos de Vlaminck, après ceux d'Aragon, montrent tout ce qu'un art aussi hétéroclite a pu provoquer de malentendus et de réactions ennemies. « Quelle chimère, quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! » Quand l'auteur des *Pensées* définit ainsi l'homme, on croirait qu'il décrit Picasso. Aussi, partagés entre l'horreur et l'admiration, nous dirons dans une langue pascalienne : « Si on l'abaisse je le vante, si on le vante je l'abaisse. »

CLAUDE ROGER - MARX

AU MONOMATOPA

par Philippe Soupault

C'est de Johannesburg, cette ville américaine d'Afrique, capitale de l'or, qu'on s'embarque pour la colonie portugaise de Mozambique, où l'Europe semble retrouver son prestige. Dès l'arrivée sur le champ d'aviation de Lourenço-Marquès on est frappé par la différence de l'accueil réservé par les fonctionnaires de la colonie portugaise au voyageur qui se souvient de la froideur et du flegme des employés sud-africains. Les « Mozambiquais », blancs ou noirs, s'agitent, gesticulent, mais surtout sourient. L'étranger n'est pas un passager numéroté, mais un hôte.

Le Mozambique est la plus florissante des colonies du Portugal. Elle est encore mal connue et j'avais eu avant mon départ beaucoup de mal à réunir une documentation qui me paraissait, à juste titre d'ailleurs, très peu satisfaisante. Je savais que ce territoire, grand comme une fois et demie la France, était peuplé d'environ 6 millions d'habitants, dont 50 000 blancs et 10 000 Indiens. Je me souvenais aussi d'avoir appris au lycée le nom du grand fleuve qui y a son embouchure, le Zambèze, dont le nom me faisait rêver. C'était peu.

Dès mon arrivée, une de mes premières démarches, fut de me rendre au musée historique.

Lourenço-Marquès.

Après m'avoir fait visiter les salles d'histoire naturelle de son musée, salles où l'on peut admirer une des plus célèbres collections d'animaux empaillés et des reconstitutions de scènes de la jungle : lions dévorant des zèbres, tigres combattant un buffle, famille nombreuse d'éléphants gigantesques ainsi que les plus petits poissons de l'océan Indien, sans oublier les différentes espèces de papillons, le conservateur me conduisit au premier étage où sont réunis les souvenirs historiques de Lourenço-Marquès, capitale de l'Afrique orientale portugaise. Mon guide, érudit et disert, aimable comme savent l'être les Portugais, me présenta avec enthousiasme les trésors de ses collections, jusqu'au moment où nous arrivâmes dans la salle principale. A mon grand étonnement, il fit mine de s'agenouiller devant une gravure accrochée à la place d'honneur

et luxueusement encadrée représentant le buste d'un homme dont on remarquait surtout le petit bouc dit « impériale » qui ornait son menton. « C'est notre idole... », murmura le conservateur. Je m'approchai et je dus lire, car je ne l'aurais certes pas reconnu, le nom du maréchal de Mac-Mahon. Ce maréchal-président n'est pas particulièrement populaire en France, où l'on a coutume de se moquer des mots « historiques » qu'on lui attribue peut-être un peu trop généreusement. Mon étonnement devant un pareil enthousiasme ne fit que grandir quand, toujours aussi aimable, le conservateur ajouta : « C'est le « père » de Lourenço-Marquès... »

Je fus obligé d'avouer mon ignorance. J'appris qu'en 1873 la Grande-Bretagne, qui à cette époque cherchait à étendre son influence en Afrique et dans l'océan Indien, revendiquait, prenant prétexte de traités conclus avec des chefs de tribus noires, la souveraineté sur les trois îles qui commandent l'entrée de la baie au fond de laquelle est construit le port de Lourenço-Marquès. Les Portugais, qui avaient découvert cette baie en l'an 1500 et n'avaient jamais cessé depuis d'y envoyer des navires, protestèrent énergiquement, sachant fort bien que si l'Angleterre s'installait sur ces îles, elle dominerait et contrôlerait toute l'activité du port et finirait bien par l'annexer. Un arbitre fut choisi : le président de la République française qui, avec beaucoup de netteté, affirma que ces îles devaient appartenir au Portugal.

Depuis cette décision historique, Mac-Mahon est considéré comme le bienfaiteur de la ville où l'on se propose de lui élever une statue, et le port de Lourenço-Marquès est devenu l'un des plus actifs de l'océan Indien.

Il semble que les navigateurs portugais, il est vrai qu'ils furent les premiers à découvrir l'Afrique et le sud de l'Amérique, aient toujours eu le génie d'installer leurs comptoirs autour des plus belles baies du monde. La baie de Rio de Janeiro est illustre ; celle de Saint-Paul-de-Loanda, capitale de l'Angola, à peu près inconnue, n'en est pas moins la plus belle de tout le continent africain. La seule peut-être qui puisse lui disputer cette primauté est celle du Saint-Esprit, où s'épanouit Lourenço-Marquès. Il y a un peu plus d'un demi-siècle que Lourenço-Marquès est devenue capitale, prenant la place de Mozambique, la plus ancienne cité « européenne » de toute l'Afrique.

L'île où fut construite la ville de Mozambique, aujourd'hui déchue, fut découverte en 1498 par Vasco de Gama, après qu'il eut franchi le cap de Bonne-Espérance. Ce n'est plus qu'une relique, mais elle possède la beauté des gloires disparues. On voit encore la forteresse encadrée de deux petits forts où l'on admire des portes monumentales. Peut-être la rareté en Afrique des vestiges de cette qualité confère-t-elle à ces constructions plus de charme qu'elles n'en possèdent réellement. J'imaginais, en les admirant, un roman évoquant la destinée des seigneurs portugais qui craignaient les attaques des navires hollandais ou anglais, les incursions

des pirates français et se réfugiaient dans des rêves somptueux. « Ce ne sont après tout que des prisons », dit une dame américaine à qui l'on faisait visiter en même temps que moi les beautés de l'ancienne capitale.

La nouvelle capitale, Lourenço-Marquès, est une ville moderne dont la vitalité se manifeste à tous les carrefours. De longues et larges avenues débouchent sur des places immenses. Les constructions « flambant neuf » n'ont pas l'agressivité des gratte-ciel. La majesté de la cathédrale, blanche comme le dôme de Milan, et celle de l'hôtel de la municipalité n'écrasent pas le passant. Lourenço-Marquès est construite à l'échelle humaine. Les constructeurs de la ville, dont l'ambition est quelquefois dépassée par la rapidité de la croissance de la capitale, ont su cependant imposer le style portugais.

Cette ville, dont la population atteindra prochainement cent mille habitants, est une des cités les plus cosmopolites du monde. Les habitants ont coutume, pour désigner les différents quartiers de la ville, de parler du quartier du lait, du quartier du thé, du quartier du café au lait, du chocolat et de l'ébène, selon la couleur de la peau de la majorité des habitants d'un secteur. Portugais de la métropole, Européens, Hindous, Chinois, mulâtres et noirs vivent dans le respect mutuel de leur culture et de leur tempérament. Aucun préjugé racial n'envenime les rapports des habitants. Je crois bien que la ville de Lourenço-Marquès possède le record enviable de la police municipale la plus réduite. On ne voit que rarement dans les rues des agents de police, et l'on m'a affirmé que la ville n'est « surveillée » que par une centaine de policiers.

Cette paix est d'autant plus frappante que Lourenço-Marquès n'est séparée que par une cinquantaine de kilomètres de l'Union Sud-Africaine, où l'on sait que l'antagonisme des races est un véritable fléau et pose des problèmes irritants et menaçants.

La capitale semble toujours sourire. La présence des arbres qui bordent toutes les avenues, le vermillon des toits de tuiles, l'architecture des maisons, l'activité du port, la pureté du ciel et même, ce qui est très sensible pour un voyageur venant de l'Afrique, le climat tempéré par la brise de la baie, ne suffisent pas à expliquer l'atmosphère de joie qui semble donner naissance à des arcs-en-ciel virtuels. Les noirs ou les Chinois que j'ai croisés dans les rues, les Hindous qui me servaient dans le restaurant de mon hôtel, les fonctionnaires portugais qui ont su conserver la tradition de la politesse la plus raffinée et de la courtoisie la plus délicate se plaisent dans cette ville. Aucun homme ne paraît y être exilé ni même inquiet de l'avenir.

Beaucoup d'Européens vivant en Afrique se détachent plus ou moins rapidement de la métropole et s'en désintéressent. Souvent même, parce qu'ils veulent échapper à l'angoisse et aux dangers dont ils croient l'Europe menacée, ils sont venus chercher un refuge sous les tropiques.

Les Portugais, de plus en plus nombreux, viennent en Mozambique avec l'intention, non pas d'y acquérir rapidement une fortune, mais d'y faire souche. Ils ne sont pas suspects de vouloir créer un dominion. La colonie doit devenir, affirment-ils, une nouvelle province du Portugal.

A Lourenço-Marquès, comme dans toutes les autres villes du Mozambique, l'amour du Portugal est demeuré très fervent. Toutes les occasions sont bonnes pour l'exprimer. Ainsi, pendant mon séjour on annonça l'arrivée d'une célèbre chanteuse de « fado », Amalia Rodriguez, plus populaire encore dans les pays de langue portugaise qu'Edith Piaf ou Maurice Chevalier en France. On peut dire que dans ces pays tous les habitants sont des amateurs de ces chansons mélancoliques, passionnées et sentimentales qu'on nomme « fado ». Mais cette dilection ne peut seule expliquer la véritable folie collective qui s'empara de la ville quand la charmante chanteuse fit une entrée triomphale dans la ville. Une foule énorme, plus dense encore que celles qui sont commandées pour écouter les discours des dictateurs, acclama l'idole. Les hommes et les femmes se précipitaient, les enfants couraient, les chiens aboyaient. Toute circulation fut interdite pendant trois heures. Des vagues d'assaut se lançaient à l'attaque de l'hôtel où voulait dormir une jeune femme belle et fatiguée, mais souriante. Habituée aux applaudissements enthousiastes des habitants de Lisbonne ou de Rio de Janeiro, elle paraissait pourtant un peu étonnée par cette fureur. Le soir où elle chanta « pour le peuple » ce fut un délire qui s'empara de vingt mille auditeurs. Je ne manquais pas de m'étonner de cette « furia portuguesa ».

— C'est une façon de manifester leur attachement au Portugal, me répondit un spectateur qui connaissait mieux que moi les habitants de Lourenço-Marquès.

— Mais il y avait beaucoup de noirs parmi la foule ?

— Eux aussi manifestent leur attachement au Portugal.

Et quelques jours plus tard, en visitant un village des environs de Lourenço-Marquès, j'entendis les enfants du pays, groupés autour d'une petite chapelle, chanter avec une conviction indiscutable : « Le Mozambique est notre pays, le Portugal notre patrie... » Et les vieux parents, aussi bien que les jeunes gens, approuvaient le chant des écoliers.

Le Mozambique, que Vasco de Gama découvrit le premier au cours de son voyage autour de l'Afrique, fut systématiquement exploré il y a moins d'un siècle. Les navigateurs portugais s'étaient contentés, après la découverte, d'installer des comptoirs sur les côtes. Les marchands y achetaient surtout de l'ivoire et des épices que leur vendaient les indigènes venus de l'intérieur.

Ce vaste pays (sa superficie est une fois et demie celle de la France),

baigné par l'océan Indien, s'allonge le long de la côte sud-est de l'Afrique. Il est adossé au Transvaal et à la Rhodésie du Sud, pays avec lesquels il entretient des relations économiques extrêmement actives. Le chemin de fer transafricain aboutit à Lourenço-Marquès, devenu le débouché des régions les plus prospères du centre de l'Afrique méridionale, notamment du Katanga où sont exploitées les plus riches mines de cuivre du monde. Cette capitale excentrique draine une grande partie des exportations et son commerce représente la source la plus importante des revenus de la colonie. En face du Mozambique, à six heures d'avion, Madagascar, avec laquelle, on regrette de le constater, la colonie portugaise n'a que de trop rares relations.

Au nord de Lourenço-Marquès s'étend un vaste territoire qui n'est exploité que par îlots. De grandes taches demeurent encore assez mal connues : ce sont des grandes réserves où vivent des fauves. Les îlots cultivés autour des villes sont fertiles. Le Mozambique est actuellement un pays surtout agricole. Il produit du coton, du riz, des oléagineux, du sucre, du tabac et du thé. Les industries qui se sont créées dépendent des produits du sol : sucreries, huileries, savonneries. On a construit récemment des filatures de coton et une cimenterie.

Au cours des dix dernières années, on a fondé de grands espoirs sur les richesses du sous-sol. On espère trouver du pétrole et un vaste projet a été établi pour l'exploitation des mines de charbon de la vallée du Zambèze. Actuellement on extrait un peu de charbon dans le nord, de l'or, de l'argent, du graphite, du mica, du bauxite et des minerais précieux. Pendant mon séjour, on annonça qu'une mission de géologues français avait découvert des gisements importants de minerais d'uranium, découverte qui risque à notre époque de bouleverser brusquement l'économie d'un pays.

Il semble cependant que le gouvernement s'efforce encore en 1954 de développer d'abord l'agriculture et d'associer les indigènes à ce développement.

Une coopérative agricole.

J'ai pu visiter à Chibouto, à une centaine de kilomètres de la capitale, une grande coopérative agricole qui doit servir d'expérience-témoin pour tout le pays. C'était un jour de fête. Les chefs indigènes avaient revêtu leur plus beau costume. L'un d'eux, couvert de peaux de bêtes à longs poils, portait un masque à faire peur, une tête d'animal cruel et mélancolique à la fois, croisement de tigre et d'oiseau de proie. L'autre chef ne portait pas de masque et avait tenu à conserver son gilet soigneusement boutonné au-dessus d'une petite jupe de fourrure. Tous deux s'avancèrent sur la grande place suivis de leurs guerriers de service qui portaient avec leur lance de grands boucliers ornés de dessins géométriques violemment colorés, à la rencontre de l'administrateur portugais qui, lui, arborait une casquette d'officier américain. Chefs et

guerriers, dont l'aspect seul est inquiétant, sont aujourd'hui des membres fort actifs de la coopérative qui exploite plusieurs milliers d'hectares, terrains autrefois abandonnés et qui, actuellement, sont en pleine production.

L'expérience a réussi et il ne se passe pas de jour sans qu'un groupe d'indigènes ne vienne trouver le conseiller de la coopérative pour demander d'en faire partie à leur tour et de cultiver, comme leurs voisins, les parcelles de terrain encore incultes qui sont à la lisière de l'exploitation. Suivi par les chefs, très fiers, m'a-t-il semblé, de la visite d'un étranger, j'ai parcouru en auto des kilomètres à travers champs : plantations de maïs ou de lentilles qui me parurent très florissantes. Comme on craignait sans doute que cette promenade parmi les céréales et les légumineuses ne m'ait paru trop monotone, on me fit la surprise de m'emmener voir les hippopotames. Je ne sais pourquoi ces mammifères, artéodactyles, qui sont aussi pachydermes, jouissent auprès des blancs et des noirs d'une si glorieuse réputation. « Nous allons voir des hippopotames », me répétait-on avec le même enthousiasme que si l'on se proposait de me montrer l'attraction la plus sensationnelle du siècle. Je m'embarquai donc sur une petite vedette pour remonter le fleuve et, ô merveille ! je vis des « hippos », car on leur donne affectueusement ce diminutif.

Ce sont des animaux obèses, qui ressemblent plus à des porcs géants et engraissés pour un concours agricole qu'à des « chevaux de fleuve ». Ils aiment ce que les enfants appellent « barboter ». Ils vivent en famille, leurs grosses pattes dans l'eau, clignant leur petit œil comme s'ils avaient du mal à digérer un bon repas. Nous nous approchâmes assez près d'un ménage entouré de ses petits (ce qui est une façon de parler) pour voir bâiller le père de famille, attraction particulièrement goûtée des amateurs. Poliment, je manifestai ma satisfaction d'avoir vu ces sympathiques animaux. On me vanta alors les richesses du Mozambique, paradis des chasseurs de fauves. On m'assura que des troupeaux d'éléphants s'aventuraient parfois à quelques kilomètres des villes. Ils sont, paraît-il, particulièrement agressifs.

Le Mozambique et la Nouvelle Afrique.

Après la visite aux hippopotames, nous reprîmes notre randonnée à travers les champs de lentilles. Nous nous arrêtions fréquemment pour parler aux paysans noirs qui travaillaient avec ardeur et sans être « surveillés » par des blancs. A juste titre, les Portugais sont très fiers de leurs méthodes colonisatrices. Avec une grande patience, ils s'efforcent de développer chez le noir l'esprit de coopération. Ils ne traitent pas les indigènes comme une quelconque main-d'œuvre. Ils veulent sincèrement en faire des citoyens portugais en leur apprenant à cultiver leur terre à leur profit. Il est quelquefois difficile de faire comprendre à un

indigène qui vivait comme ses ancêtres de la chasse, de la pêche ou de la cueillette des fruits sauvages, qu'il est préférable de labourer et de semer pour récolter dans un avenir plus ou moins lointain que de poursuivre un gibier ou de cueillir des fruits. Il s'agit de le persuader et surtout de lui donner l'exemple. Cette méthode exige évidemment beaucoup de temps. Mais à la longue, m'a-t-il semblé, elle donne des résultats.

Les Mozambiquais de couleur n'ont pas cet air traqué, sournois ou inquiet qu'on remarque trop souvent dans certaines communautés d'Afrique. Les chefs et les administrateurs du Mozambique ne semblent pas affligés, comme les « colonisateurs » d'autres pays, du complexe de supériorité des blancs. Les résultats obtenus par la patience et la connaissance de la psychologie indigène des Portugais devraient permettre d'envisager les données du problème africain sous un aspect très différent de celui d'Afrique du Sud, par exemple.

D'autre part, alors que le reste de l'Afrique est dominé et influencé par l'Europe, on a l'impression, au Mozambique, que c'est l'Asie qui est sans doute appelée à jouer ici le premier rôle. On songe surtout, en contemplant l'horizon, aux Indes, à l'Extrême-Orient et à l'Océanie. Pour les Européens, qui ne se sentent cependant pas dépaysés en Mozambique, la proximité d'un monde immense, surpeuplé, est inquiétante. On ne peut s'empêcher de penser qu'au-delà de l'océan Indien des centaines et des centaines de milliers d'êtres qui se multiplient, aux Indes et en Chine, devront trouver, à une vitesse uniformément accélérée, ce qu'on nommait il n'y a pas si longtemps un nouvel espace vital. L'océan Indien n'isole pas l'Asie surpeuplée de l'Afrique à peine peuplée, mais est au contraire la voie naturelle d'une future émigration, répétition d'un mouvement de peuples d'Asie qui, à l'aube de notre civilisation, revêtit une ampleur que les rares historiens de ces régions n'ont pas pu encore mesurer.

D'un point de vue général, le climat « moral » est favorable. Pendant mon séjour en Mozambique, j'ai fréquenté des blancs, des jaunes et des noirs, et j'ai retrouvé chez tous ces hommes de couleur et d'origine différentes la même confiance dans l'avenir et la même satisfaction de se savoir les citoyens et les constructeurs d'un pays neuf.

Un de ces émigrés d'un style si nouveau, qui gérait, il y a sept ans, un petit hôtel dans une ville de la province portugaise a eu l'idée singulière de construire à Lourenço-Marquès ce qu'on nomme un « palace », le Girasol, dont l'architecture rappelle celle de la tour penchée de Pise. Au dernier étage, un dancing-jardin d'hiver a été aménagé. On y danse sur des airs de sambas brésiliens (ce qui d'ailleurs n'est pas si extraordinaire, puisque ce sont des noirs venus des colonies portugaises qui ont inventé cette danse) et des fados portugais, en buvant de la bière en guise de champagne. Oubliant danseurs et musiciens, à travers les grandes fenêtres je pouvais admirer les lumières qui, ainsi qu'un collier de

perles, comme on le dit là-bas, ornaient la baie du Saint-Esprit, en laissant deviner toute l'activité intense du port et, au-delà, éclairées par les rayons de la lune, le mystère de la forêt et de la savane où vivent les troupeaux d'éléphants.

On me présenta avec emphase les « monuments à souvenirs » du Portugal. Le groupe « A Patria », élevé à la mémoire des morts de la grande guerre (1914-1918), la statue équestre de Moushino de Albuquerque, qui fut gouverneur du Mozambique à la fin du siècle dernier, le buste de Antonio Enes, un autre gouverneur, le portique commémorant le voyage datant de quatre siècles de Vasco de Gama.

Plus encore que de leurs statues, les habitants de Lourenço-Marquès sont fiers des écoles dont le confort, j'écrirais même le luxe, ferait envie aux écoliers européens. Avec une fierté bien légitime, le directeur de l'Instruction publique me persuada que je devais visiter pendant mon séjour à Lourenço-Marquès toutes les écoles. Et je visitai en effet dix-huit écoles. Cet effort du gouvernement du Mozambique dans le domaine scolaire n'est pas limité à la capitale. Les autorités responsables estiment que des écoles doivent être construites non seulement dans toutes les villes importantes, mais dans les campagnes. « Après le pain, me rappelait le directeur de l'Instruction publique en citant Danton, « votre grand Danton », l'éducation est le premier besoin du peuple... »

J'ai vu partout dans la brousse, très loin des villes, des petits bâtiments scolaires au milieu des cases que l'on me désignait comme si l'on m'avait présenté un monument d'une insigne beauté.

Chaque directeur de groupe scolaire insistait pour me faire admirer la salle des douches. Rien ne ressemble plus à une salle de douches qu'une autre salle de douches. J'étais infiniment plus intéressé par les écoliers et les écolières multicolores à qui je demandais toujours, pour mon grand plaisir, de chanter, ce qu'ils font à la perfection.

Je devais les interroger aussi, pour justifier ma présence. Que peut-on demander à un écolier ? J'essayais de m'en tirer en posant cette question d'une banalité qui me désespérait : « Quelle profession choisirez-vous ? » La majorité des écoliers était modeste : beaucoup voulaient être chauffeurs de camions, menuisiers, apprentis dactylographes ou écrivains (c'est-à-dire secrétaires ou fonctionnaires). Un jour cependant, un petit noir, le premier de sa classe, après avoir récité des vers des Lusiades de Camoens, me répondit : « Je voudrais être Président de la République du Portugal ! » Je fus le seul à être interloqué. « En vérité, me fit remarquer le directeur de l'Instruction publique, qui remarqua mon ahurissement, aucune loi, aucun règlement, aucun préjugé ne peut l'empêcher de réaliser son ambition. Il peut espérer. »

Pourquoi pas ? C'est la même question que je me posais quand un citoyen de la nouvelle ville de Beira me décrivit, non pas le plan, mais le rêve de la future cité qui doit, paraît-il, devenir un des plus grands ports africains. Ces projets qui font briller d'orgueil les yeux des habi-

tants de Beira sont en train de se réaliser. Le port qui est le point d'aboutissement du chemin de fer de Rhodésie et du Transzambézien ne peut que grandir irrésistiblement, comme un champignon. Les hommes et les faits économiques sont d'accord, et l'on peut s'étonner seulement qu'il ait fallu attendre quatre siècles pour que soit précisée la fortune de ce lieu. On pourrait en dire autant de la ville de Quelimane, qui fut fondée au XVIe siècle et de Nampula, capitale du coton. Ce retard qui n'est explicable que par la méconnaissance pendant le XIXe siècle et la première moitié du XXe siècle, du phénomène africain et de l'importance de l'océan Indien, provoquera sans doute une explosion, une éruption volcanique dans le domaine économique et politique.

Cette aurore d'un pays est, surtout pour un Européen, émouvante. Premières manifestations d'un monde dont nous ne soupçonnions pas la puissance et la beauté. Les charmes de l'exotisme ne sont plus les mêmes. Le Mozambique n'est pas un pays où l'on peut aller pour oublier les problèmes de notre époque. Les chasseurs, nombreux, qui y viennent chasser la grosse bête, font figure de tartarins. Ce sont les ingénieurs, les techniciens que l'on attend après les explorateurs.

PHILIPPE SOUPAULT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE PRIX DE LA RÉVOLUTION

par D. W. Brogan
Traduit de l'anglais par René Guyennet
(Calmann-Lévy)

D. W. Brogan n'est pas que professeur de sciences politiques à Cambridge, né à Glasgow, et déjà bien connu en France. C'est véritablement un sage. J'emploie ce terme sans aucune ironie, avec toute l'estime qu'inspire un écrivain qui domine aussi visiblement son sujet. Est-ce froideur ou détachement de sa part ? Aucunement. Il montre une chaude sympathie pour les efforts des hommes dans leur lutte contre la misère, l'injustice, les oppressions de toutes sortes. La vie est révolution. Tout ce que l'auteur entreprend de démontrer est qu' « une révolution ne remplit jamais le programme qui la fait vendre au public. Elle peut faire plus, elle peut faire moins ; elle fait certainement beaucoup de choses que ses promoteurs ne voulaient pas ». On s'en doutait. On l'a écrit souvent. Mais il y a la manière. Et celle de Brogan est souveraine. La promenade qu'il nous convie à faire, depuis le temps de la déclaration d'Indépendance des Etats-Unis, jusqu'aux jours de la guerre froide, de l'anti-américanisme, de l'anti-colonialisme est fascinante pour l'esprit. C'est une merveilleuse leçon d'histoire comparée. Et aussi une admirable leçon de simplicité dans l'expression : elle devrait inspirer quelque modestie à nos politico-métafouillistes sartriens, si par miracle ils devenaient accessibles à un sentiment si vulgaire.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 115.)

DES ACCOMMODEMENTS AVEC LE CIEL

par **Béatrix Beck**

— Cela va peut-être te paraître drôle, mais je t'assure qu'il est amoureux de moi, me dit Francine du marchand de tissus qui aurait pu être son fils. Il me regarde avec des yeux comme des escarboucles, un vrai démon. Sa jeune femme est agréable, mais trop grosse, comme presque toutes les femmes d'ici.

Le marchand de tissus avait deux enfants, Ajax et Colette, âgés respectivement de six ans et dix mois. Colette était très malade, le médecin parlait de tumeur au cerveau. Pour la sauver, on entreprit une procession, à laquelle participèrent presque toutes les femmes valides du

Résumé des précédents chapitres. — Barny (l'héroïne de Léon Morin, prêtre) s'installe en Belgique après la libération chez sa demi-sœur Anna. Sa fille, France, l'accompagne. L'argent manque à tout le monde, surtout à Barny. Elle trouve du travail dans une fabrique de poudres alimentaires, puis dans un bureau où elle tient des fiches. Cela lui permet de louer une chambre meublée où elle retrouve le soir sa fille. Elle ne cesse pas, d'ailleurs, de voir Anna, mais les rapports avec elle sont difficiles. Surgit à ce moment Francine, une tante de Barny. Cette vieille fille qui vit à la campagne prend France en pension chez elle. Barny ayant réussi à se procurer quelque argent peut, à quelque temps de là, rejoindre sa fille. Commence alors, dans le cadre resserré d'un petit bourg, une existence à trois où Francine joue un rôle en apparence dominant. C'est une femme d'une vanité et d'une étroitesse d'esprit tout à fait remarquables, méchante même sous son apparence bénisseuse. Dès lors, le roman fixe l'évolution, presque inconsciente, de Barny, chaque jour plus exaspérée par le pharisaïsme et la sottise de sa tante.

village et les grands enfants. On marcha des heures en plein bois pour atteindre la chapelle de sainte Rita, patronne des causes désespérées. Le long du chemin, on récita des dizaines de chapelet, interrompues de temps à autre par les invocations de la jeune madame Solage, lancées d'une voix haute et claire :

— Mon Dieu, nous vous en supplions, ayez pitié d'une petite fille ! Mon Dieu, nous vous implorons, laissez à ses parents la petite Colette Sénéchal. Grâce, mon Dieu, pitié pour une pauvre mère ! Sainte Vierge Marie notre auxiliatrice, Notre-Dame du Perpétuel Secours, plaidez la cause de cette enfant, Sainte Vierge, notre avocate et notre mère. C'est une toute petite fille qui n'a pas encore eu le temps de vous connaître et de vous servir, épargnez-la, Seigneur. Christ de miséricorde, ne brisez pas le cœur de ses parents. Doux Jésus, Votre Père vous a laissé grandir auprès de votre Mère, souvenez-vous. Cœur Sacré de Jésus, nous nous confions à Vous, rendez la santé à la petite Colette Sénéchal. Saint Joseph, patron de la Belgique, soyez secourable à cette petite fille de chez nous. Très auguste Trinité, Vous pouvez tout. Saint ange gardien, veillez sur cette petite fille qui vous a été confiée, écartez d'elle la souffrance et la mort.

— Un peu déclamatoire, chuchota Francine.

— Elle a décidé, comme ça, tout d'un coup, de prier à haute voix ?

— Penses-tu ! C'est réglé d'avance, c'est sa spécialité parce qu'on sait qu'elle a la langue bien pendue. Elle est le porte-parole du village auprès du Bon Dieu. Ce n'est qu'une paysanne, mais elle a été en pension et le roi n'est pas son cousin.

Le mal de Colette empira.

— Evidemment, dit Francine. On a fait la procession trop tard, c'est ridicule ; elle ne pouvait pas guérir au point où elle en était.

Bien que les Sénéchal fussent socialistes, le curé vint chez eux prendre des photos de Colette. Vainement il parla, rit et chantonna pour animer l'enfant : son regard restait vague.

Quelques heures plus tard, Ajax sortit de chez lui en pleurant. Secoué de sanglots, le bras replié sur le visage, il s'appuya au mur de sa maison. On lui demanda ce qu'il avait, tout en s'en doutant. Il refusa de répondre, puis finit par avouer d'une voix à peine perceptible :

— Ma petite sœur est morte, et se sauva en courant vers les champs.

Tout le village se mit à défiler devant le berceau de la dormeuse à la minuscule bouche en cœur, aux longs cils brun doré recourbés sur ses joues d'albâtre.

C'était la première fois que France voyait la mort. Elle regarda Colette avec un respect émerveillé, dit d'un ton d'envie :

— Elle a de la chance, en ce moment elle voit Dieu, et elle avança la main pour toucher l'enfant.

La mère l'en empêcha en sanglotant et en répétant :

— Elle mettait son petit doigt dans son oreille pour faire voir qu'elle avait mal et on ne le comprenait pas. On ne le comprenait pas !

France l'exhorta :

— Soyez pas triste, madame. Il vaut mieux être un ange qu'une petite fille. Elle n'a eu le temps de commettre aucun péché et vous allez bientôt la retrouver au ciel. Et puis, à la fin du monde, elle ressuscitera, elle aura un corps glorieux.

Le père, au visage ravagé de douleur, éclata de rire. La mère s'arrêta de pleurer, caressa la tête de France et dit :

— Ces petits enfants français, ça sait bien se faire aimer.

Dans la pièce voisine, Ajax, le visage tuméfié et sale, buvait un bol de café au lait en mangeant une tartine de pain beurré.

— Tu aurais mieux aimé me voir mort, moi ? demanda-t-il à sa mère.

Elle protesta :

— Non m'fi, non m'fi, faut pas dire ça.

— Si, ç'aurait été mieux, reprit le petit garçon. Pour la première communion, elle aurait eu une robe blanche. Elle t'aurait aidé dans la maison.

Selon la coutume, la mère n'assista pas à l'enterrement. Sénéchal tenait son fils par la main et lui parlait à voix basse.

— Le pauvre papa, fit Francine avec compassion, on voit qu'il souffre tellement. Tu as remarqué comme son pardessus est bien coupé ?

***

Armand avait le droit d'écrire et de recevoir chaque mois une lettre d'une page recto-verso. Francine employait la plume la plus fine qu'on pût trouver et, d'une écriture microscopique, suppliait son frère de se bien conduire, lui parlait de son salut et de notre vie quotidienne. Armand, du ton le plus enjoué, exprimait ses craintes de voir sa sœur devenir une bigote. Dès son élargissement, qui ne saurait plus tarder, il intenterait un procès au directeur. (Celui-ci avait souligné la menace à l'encre rouge.) On entendra du bruit dans Landerneau et le fils de mon père saura se faire rendre justice. Le directeur me subtilise des timbres, il n'y a pas de petits profits. (Phrase également soulignée de rouge et accompagnée du mot : incorrigible.) Francine ne pourrait-elle envoyer à son pauvre frérot un peu d'argent pour lui éviter de tomber d'inanition ? Le prix des pommes, à la cantine, avait encore augmenté. Ces gens étaient des filous.

Armand allait écrire son autobiographie qu'il intitulerait *Mémoires d'un eustache*. Ce titre m'intrigua, l'arme du crime ayant été, non un cou-

teau, mais un chandelier. Le condamné terminait en annonçant qu'il allait se réenfoncer dans son moelleux duvet. (C'était ainsi que, par ironie, il appelait son lit.) Il envoyait toutes ses amitiés à ses deux charmantes nièces qu'il avait hâte de connaître et d'embrasser et il assurait Francine qu'il était et restait, du fond du cœur, son frère très affectionné.

— Il n'a jamais l'air de comprendre que c'est mal, ce qu'il a fait, dit Francine. Le lendemain du procès, il demandait à l'avocat : « Est-ce que vous croyez que je pourrai encore faire un mariage convenable après cette histoire ? »

Francine avait dû montrer ses oreilles au tribunal pour prouver qu'Armand appartenait à une famille d'anormaux. La jeune fille, dont son autre frère, Gaétan mon père, disait qu'elle ressemblait à une fée du Rhin, releva timidement ses cheveux d'or et découvrit deux énormes oreilles semblables à des rats blancs, l'une plus grande que l'autre. Les juges ne se rendirent pas à l'évidence et condamnèrent Armand à mort. Verdict de pure forme, la peine capitale n'existant pas dans ce bon petit pays. Armand était donc entretenu par l'Etat depuis l'âge de dix-neuf ans. Il en avait maintenant cinquante-sept.

Francine en voulait à un camarade d'enfance d'Armand, Roger, qu'elle accusait d'avoir poussé son frère sur la mauvaise pente.

— Mais c'est le contraire, protestai-je. Roger n'a jamais commis aucun délit et c'est son père qui a été obligé de lui interdire de continuer à voir Armand. Armand disait à Roger que ce serait amusant de faire sauter les trains.

— Oui, oui, tu es toujours contre nous. Moi, en tout cas, je sais bien que je ne l'aime pas, Roger.

— Tu es bien obligée de l'aimer, puisque tu es catholique.

— Je l'aime en Jésus-Christ mais je ne peux pas le sentir, répondit Francine avec un petit rire.

— Emma n'est pas gentille, se plaignait ma tante, elle n'écrit jamais au pauvre Armand ; c'est toujours moi qui suis de corvée. Elle a peur que ça se sache parmi ses relations, si elle lui écrit. Il ne faut pas être timoré à ce point-là, elle a peur de tout, Emma : si on frappe à sa porte, elle téléphone au commissariat. Elle dit toujours qu'elle va envoyer des douceurs extraordinaires à Armand et elle ne lui a envoyé qu'une couque il y a dix ans. Moi, je me suis privée pour Armand pendant la guerre, je n'avais rien du tout et j'ai toujours trouvé moyen de lui apporter des colis. C'était même bien lourd, avec ces trains qui n'avançaient pas. Il n'y avait plus de trains du tout, on était debout pendant tout le trajet. Enfin goffin, comme disait mon pauvre petit papa.

— Alors, tu le voyais, Armand ?

— Oh non, toi ! Je ne l'ai plus vu depuis que pauvre mère est morte,

elle voulait absolument que je le voie, mais ça ne servait qu'à l'agiter, à lui donner envie de sortir. L'avocat nous a expliqué, si on les laisse tranquilles, ces gens-là ne souffrent pas, ils n'ont même plus l'idée de vivre comme nous, ils sont un peu dans le coma, tu comprends.

— Tu n'aimais pas le voir ?

— Non. Il n'était pas convenable du tout, il ne me considérait pas comme sa sœur, mais, tu me comprends, comme une femme. C'est bien laid.

Francine confectionnait pour Armand des colis auxquels Anna, pourtant sévère, trouvait du génie : pas un atome de place n'était perdu, tout s'emboîtait, s'imbriquait, s'insérait dans tout ; le savon dentifrice calait la margarine tout en supportant la boîte de corned beef et en maintenant les dattes. Même une larme n'eût pu trouver place dans ce parfait assemblage.

Francine m'envoyait expédier le colis dans un bourg lointain, de l'autre côté de la forêt, afin que personne au village n'apprît notre honte. Ces missions m'apportaient un orgueilleux plaisir, à peine ombré par une complaisante nostalgie d'honorabilité. J'accomplissais une bonne action, j'avais une double vie, mystère et vertu, sacrifices et étrangeté. Le paquet sous le bras, je courais en récitant mentalement mes prières. Parfois, l'espace d'un éclair, un écureuil se montrait sur une haute branche. Je souhaitais sauter, m'élancer jusqu'à lui. Je devenais écureuil, arbre bruissant, vent et terre. La fatigue me couchait sur l'herbe. Les ronces étaient chargées de mûres dont je me régalais avec reconnaissance. Une pépinière d'enfants sapins de toutes les tailles précédait un vaste domaine clos. A travers la haie, je voyais luire un étang. Longtemps, un grand bruit sourd et régulier, comme d'un bûcheron géant, m'intrigua. C'était l'élévateur d'eau des châtelains. L'allée qui conduisait chez eux était plantée de tilleuls à l'odeur paisible et pénétrante. Je traversais sur une planche un ruisseau où six canetons de couleur crème, pas plus gros que des œufs, descendaient le courant en file indienne derrière leur mère. Leurs becs ressemblaient à des ongles d'enfants. Le port de tête altier de la cane trahissait sa fierté d'une telle progéniture. Des garçons se baignaient. L'un d'eux, complètement nu, portait au cou une médaille. Enfin j'arrivais au bourg, ennobli par les ruines d'un monastère cistercien. Je remettais le colis à l'employé de la petite gare déserte, je buvais une gorgée à la fontaine et je faisais un détour pour entrer à l'église, beaucoup plus belle que celle de notre village. Face au Saint-Sacrement, je demandais le repentir pour Armand, la joie et la vérité pour Francine, l'humilité pour moi, la sagesse pour France, l'amour pour Anna, la lumière pour Antoine, le bonheur pour les morts, l'unité des églises chrétiennes, la conversion des infidèles, le salut général. Je sentais que ma prière manquait de charité, j'aimais aimer Armand et les autres plutôt que je ne les aimais eux-mêmes, je

voulais vouloir le salut de chacun plutôt que je ne le voulais réellement. Mais j'avais l'espoir que Dieu et le temps finiraient par combler cet abîme entre la grâce et ma nature.

Le jardin de la maison de Dieu était un joli cimetière un peu abandonné, tressaillant de lézards, herbeux, arboré de croix petites et grandes, barbelé de ferronneries brisées, fleuri, et couronné de perles. Ci-gît, attendant la résurrection, dame Fortunée Fauconnier. Je m'émerveillais, tout en me disant sardoniquement, malgré moi et malgré ma foi, que dame Fortunée Fauconnier risquait d'être déçue dans son attente. Le charnier s'ouvrirait-il pour livrer passage à un corps glorieux ? Ci-gît, attendant la résurrection, Barny Heulls Aronovitch. Mon nom jurerait parmi les autres, purs de toute tache et de toute consonance étrangère. Mais bientôt l'herbe miséricordieuse l'aurait caché.

L'église et sa pépinière de ressuscités dominaient de haut, comme il se devait, le village des vivants. Je redescendais, et, dès l'orée de la forêt, je me remettais à courir.

Armand m'attendait à la maison : j'avais une photo de lui dans ma chambre. C'était un joli enfant brun au visage avenant et régulier. Il se tenait très droit dans son élégant costume blanc bordé de galon noir, une main passée dans sa large ceinture, l'autre appuyée sur un cerceau. Ses cheveux un peu longs étaient coiffés d'un béret garni d'une petite plume. Il portait des guêtres blanches. Le décor derrière lui figurait un parc aux massifs nébuleux et un grand escalier.

Je me demandais quels livres envoyer à Armand. Il nous informa qu'il n'avait pas le droit d'en recevoir. Il y avait une petite bibliothèque à la prison, mais il en avait lu tous les livres, depuis trente-huit ans qu'il était incarcéré. Comme il se plaignait de grelotter, nous lui achetâmes une couverture qui réchauffa mon propre lit, car l'autorisation de l'envoyer ne nous fut pas accordée.

⁂

Un matin, nous reçûmes la visite d'une dame sans âge vêtue avec une correction et une sobriété trop parfaites pour n'être pas inquiétantes. Ses mains étaient très blanches, petites et énergiques, ses ongles ras, pâles et brillants. Elle demanda à France de s'en aller et nous annonça d'un ton feutré qu'elle était l'assistante sociale d'Armand. Il pourrait faire l'objet d'une mesure de grâce et être libéré immédiatement si nous nous engagions à le prendre chez nous.

Francine blêmit, son visage passa instantanément de la joliesse à la laideur ; elle me fit penser à un champignon vénéneux.

— Nous ne pouvons faire autrement que de le prendre, dis-je avec une joie où il entrait autant de malignité à son égard que de soumission à ce qui m'apparaissait l'évidente volonté de Dieu.

L'assistante et Francine protestèrent.

— Dites-vous bien, fit l'assistante avec chaleur, que vous n'êtes absolument pas tenues d'accepter.

— Puisque nous sommes catholiques...

— Permettez, chère madame. Je suis moi-même une catholique fervente, tous mes frères et sœurs sont prêtres et religieuses et je vous dis franchement qu'à votre place, je ne prendrais certainement pas Armand Heulls chez moi.

— Pourquoi ?

— Vous avez une fille, qui est encore bien jeune.

— Et alors ?

— Vous aurez une bouche de plus à nourrir.

— Mais ne pourra-t-il pas travailler ? demanda Francine d'une voix suppliante.

— Il ne travaillera jamais, il ne faut pas vous faire d'illusions.

— Je croyais qu'on leur apprenait un métier ?

— Oui, ils apprennent tous un métier, relieur, cordonnier, cartonnier. Mais lui n'a jamais rien voulu faire, malheureusement. Nous n'avons pas réussi à le persuader.

— Et on ne le force pas ? demandai-je avec colère.

— Non. C'est contraire aux principes de la rééducation et ce ne serait d'ailleurs pas possible.

Il y eut un silence pendant lequel on entendit le calme tic-tac de la pendule. Je regardai Obéron, le chat roux et blanc qui dormait dans son panier. L'assistante reprit :

— Il reste couché toute la journée, sauf sa demi-heure de promenade quotidienne dans la cour.

— Il ne doit pas avoir beaucoup de forces ?

— Il est très pâle, mais il ne se porte pas mal.

— Il se plaint toujours tellement de la faim, dit Francine d'un ton plaintif.

— La nourriture laisse quelquefois un peu à désirer, évidemment ce n'est pas comme chez soi et ça ne doit pas l'être, autrement ce ne serait pas la peine. La soupe est quelquefois un peu trop claire, mais dans l'ensemble c'est suffisant. Les rations sont calculées de manière que les prisonniers n'aient pas à souffrir dans leur santé.

— Je crois que nous allons être raisonnables et suivre votre conseil, dit Francine. Mais c'est bien douloureux de penser que le pauvre Armand devra rester enfermé toute sa vie.

— Rassurez-vous, chère mademoiselle, dit l'assistante avec une sourde ironie. Votre frère sortira de toute façon en 1953 — s'il est toujours vivant à ce moment-là, bien entendu, mais comme il n'a aucune maladie et que son organisme est absolument intact, vous avez toutes les raisons de garder confiance et d'espérer.

— Moi, je croyais que quand on avait été condamné à une peine per-

pétuelle, on devait rester en prison toute sa vie. Voilà, dit Francine d'un ton à la fois âpre et volontairement puéril qui contredisait son attitude précédente de sensitive blessée.

— En 1953, votre frère aura fait quarante-cinq ans de prison, ce qui représente le temps maximum pendant lequel nous gardons les condamnés. Quand ils ont quarante-cinq ans de détention (ce qui ne se produit qu'exceptionnellement, vous pensez bien), nous les faisons grâcier d'office.

— Et où ira-t-il ? demanda Francine avec effroi.

Obéron ouvrit un œil glauque et s'étira. De la chambre de France parvint un bruit de boules entrechoquées.

— Si vous ne le prenez pas chez vous, il sera recueilli dans un hospice. Maintenant, en ce qui concerne sa libération immédiate, je vous ai dit mon point de vue en toute objectivité, comme c'était mon devoir. Mais il faut naturellement que vous décidiez en toute indépendance, c'est une question personnelle.

— Nous allons un peu réfléchir, dit Francine, employant la formule en usage au moment de quitter sans rien avoir acheté un magasin où l'on a décidé de ne plus remettre les pieds.

L'assistante partie, je suppliai ma tante de prendre Armand. J'allai même jusqu'à la serrer dans mes bras et à la couvrir de baisers. Je me jetai à ses pieds en riant, éloquente comme si j'avais bu, unissant dans ma péroraison enflammée les noms d'Armand et de Jésus. Mon enthousiasme ne tarda pas à gagner Francine et, comme par enchantement, la voici écrivant à son frère une lettre débordante de tendresse. Nous lui ouvrions les bras, Dieu était bon, une vie nouvelle allait commencer. Je volai à la poste et jetai la lettre à la boîte avec un délicieux sentiment d'irréparable.

France s'étonnerait en voyant arriver cet oncle livide dont elle n'avait jamais entendu parler. Nous lui dirions qu'il sortait d'une maison de santé où on l'avait soigné pour les nerfs pendant des années, que nous lui avions caché jusqu'à présent l'existence de ce parent malade pour ne pas l'attrister, mais que maintenant il était complètement guéri.

Armand dormirait dans le « living-room ». Nous irions le chercher à sa sortie de la maison centrale, il ne devait plus savoir marcher dans la rue. Francine achèterait de la laine kaki très bon marché aux Surplus américains et lui tricoterait pull-over et chaussettes. Quand nous recevrions des visites, il faudrait reléguer Armand quelque part, ce serait plus convenable ; lui-même, d'ailleurs, préférerait sûrement ne faire la connaissance de personne : depuis neuf lustres qu'il vivait dans la solitude, il devait sans nul doute ne plus pouvoir s'en passer.

Nous nous acharnerions à faire rentrer Armand dans le bercail catholique. A la rescousse de nos prières, nous userions de pieuses ruses : ainsi, quand nous irions à l'église du bourg, nous prétendrions avoir

peur de traverser seules les bois. Pour nous rassurer, l'assassin nous escorterait, il ne pouvait nous refuser sa protection, il n'était pas méchant et, une fois arrivés, il serait bien obligé d'entrer avec nous chez Dieu. De fil en aiguille, il finirait par être converti.

La loi punissait quiconque divulguait le crime ou le délit d'un condamné libéré ayant régulièrement purgé sa peine ; mais il serait tout de même plus prudent pour nous de quitter la région. Nous irions au bord de la mer. Armand ramasserait des moules, France ferait des châteaux de sable, les flots laveraient le passé.

Ce ne fut pas son frère qui répondit à Francine, mais le directeur de la prison : « Mademoiselle, à mon grand regret, je n'ai pas cru devoir communiquer votre lettre du 7 courant à votre malheureux frère. Il ne saurait, en effet, être question que ce détenu soit libéré avant 1953 et madame l'assistante sociale n'a certainement pu vous faire espérer le contraire. »

Ce fut une déception inespérée. Nous gardions le mérite de notre bon mouvement sans en supporter les conséquences.

— Ça vaut tout de même mieux pour la petite souris de ne pas vivre avec le pauvre Armand, conclut Francine.

Mais Dieu ne traitait-il pas notre zèle comme celui de Caïn ? Je me sentais délivrée d'un enfant mort.

***

Le canard délaissait la cane et poursuivait les poules qui le fuyaient en caquetant d'effroi. La cane claudicait derrière son volage époux sans réussir à le rattraper. De temps en temps, le canard atteignait une de ses désirées, sautait sur elle et l'écrasait de tout son poids. La poule violée se secouait et protestait véhémentement. Les gens s'arrêtaient en passant devant la grille pour regarder notre basse-cour pervertie. On plaignait la cane qui maigrissait de jour en jour. A peine audible d'abord, la *vox populi* devint impérieuse :

— Faut le tuer.

Francine me chargea de l'exécution. Dans la grange blonde, mon genou nu sur le dos de neige chaude, d'une main serrant la douceur du cou, de l'autre levant la hache, en un éclair je décapitai l'innocent. Ma blouse bleue se tacha de rouge. Le corps sans tête battit des ailes, la tête coupée ouvrit le bec. Je pensai à Armand.

Lorsqu'il s'agissait d'égorger un coq, Francine reprochait à la victime son manque de complaisance :

— Comme il est méchant ! disait-elle en le regardant se débattre.

Elle fuyait pour ne pas assister au coup fatal, puis revenait plaindre le cadavre :

— Pauvre petite bête ! Moi je ne pourrais jamais tuer, et puis je ne voudrais pas. Ce n'est pas dans mon caractère.

Devant la volaille délicieusement rôtie par ses soins, Francine adoptait une troisième attitude, qui n'était plus le blâme, ni la commisération :

— Il est succulent, vraiment bien tendre. C'est un plaisir de manger une jeune bête comme ça. Les gens d'ici ne savent pas les accommoder, ils leur enlèvent la peau, c'est le meilleur. Barny, tu n'as pas pris de sauce. Encore un petit blanc pour la petite souris ?

Tous les poussins mouraient de la diphtérie. Nous allâmes en ville en acheter d'autres. « Il me plaît de réussir », répétait Francine.

Sur le chemin du retour, nous fûmes prises par un violent orage. Avec les pans de nos manteaux, nous essayâmes tant bien que mal de protéger contre l'averse les pépiantes boîtes de carton perforé. A la maison, en voyant la piteuse mine des poussins mouillés, Francine dit :

— Il ne sont pas plus gros que des prunes, et elle se mit à pleurer.

Ces larmes sur ce visage ridé faisaient une impression étrange, comme d'une petite fille affublée d'un masque de vieille femme et pleurant par ses yeux d'emprunt.

— Il faut prier, dit France.

Francine haussa les épaules et, dans un cri du cœur, répéta railleusement :

— Prier ! Prier !

Les poussins de la ville moururent comme les autres. Francine tourna face au mur la statuette de saint Joseph qui ornait un coin de la cheminée : puisque le patron de la Belgique se désintéressait de nous, il était juste que nous ne continuions plus à l'honorer d'un culte spécial.

Une seule couvée vécut. L'un des douze frères était difforme et chétif : sa mère l'observait de son œil pareil à une coccinelle, le prenait par le bec et le lançait en l'air. Il retombait sur le pavé de la cour. Cette poule spartiate m'inspirait du respect, jusqu'au jour où je la vis traiter ses enfants sains exactement comme le petit tordu. Peut-être ressentait-elle sa progéniture comme un tout et la disgrâce d'un de ses fils handicapait les autres. Francine exigea que je tue l'estropié :

— Ça ne te fait rien du tout, à toi, tu es comme une machine. Gabriel aurait fait ça en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, contre son sabot.

— Je ne veux pas, il ne te gêne pas et c'est curieux de voir ce qu'il deviendra.

— Je tiens absolument à ce que tu tues ce pauvre petit malheureux.

— Tue-le toi-même !

— Ça n'est pas mon affaire de tuer, Barny. Je ne l'ai jamais fait et ce n'est pas à mon âge que je vais commencer. Ç'a toujours été toi et ça te va comme un gant, sauf le respect que je vous dois, mams'elle.

L'avorton devint un beau coq.

— Heureusement que nous avons eu pitié de lui et que nous ne l'avons pas tué, dit Francine. Le bon Dieu nous a récompensées.

⁂

J'écrivais mes souvenirs d'enfance. Francine se demandait pourquoi :

— Ça ne sert à rien, disait-elle.

— Mais si, ça me rapproche de Dieu. Je suis ce peintre sans le sou, incapable de payer son aubergiste, mais qui le remercie à sa manière en lui offrant des toiles où il a représenté l'auberge et ses pensionnaires.

— Écrire n'a jamais été de la charité, sauf quand j'écris au pauvre Armand ou bien quand on fait une lettre de condoléances. Tu ne fais rien pour personne. Tu écris pour qui ?

— Pour Dieu, pour n'importe qui et pour moi.

— Personne ne te lira jamais.

— Si, si je suis éditée.

— Tu n'auras jamais assez d'argent pour te faire éditer.

L'être le meilleur eût pu m'opposer les objections les plus solides, elles étaient pour moi d'avance irrecevables. Je savais qu'en écrivant je faisais ce que j'avais à faire. J'étais prosateur de droit divin, de devoir divin. Le stylo était mon sceptre et mon sexe.

Chaque matin, je descendais à la cuisine mes brouillons. Francine s'en servait pour allumer le feu, mais elle confia à Anna que, malgré sa discrétion, elle ne pouvait empêcher ma grosse écriture de venir se planter devant ses yeux. Mes prétendus souvenirs n'étaient qu'un tissu de mensonges contre grand-père et toute la famille. Jamais Francine n'aurait soupçonné chez sa nièce tant de sentiments si laids, tant d'indélicatesse et d'inconvenance. Heureusement que pauvre petit papa ne pouvait plus lire ça, il en aurait eu une attaque. Barny est une brute et une folle, voilà mon humble avis. Elle fait semblant de nous aimer, mais elle n'aime personne. Elle raconte tant de vilaines choses que j'en suis restée maquée. Toi non plus, elle ne t'épargne pas, ta petite sœur.

— Mais c'est bien écrit, n'est-ce pas ? s'informa Anna avec une affectueuse sérénité.

Francine disait :

— Je crois avoir lu tout ce qu'il faut lire en fait de romans.

Elle parlait avec admiration du *Blé qui lève*, d'André Gide et de *Clochemerle* qui amusait tant pauvre petit papa.

Anna nous apporta une reproduction de *La Dame à la Licorne*. Cette image me ravit : elle était merveilleuse de toutes les manières. L'œil s'enchantait de la robe féerique de la dame, du décor paradisiaque, de l'irrésistible naturel de la licorne. Mais aussi le cœur tressaillait en face du visage attentif et mélancolique de la dame présentant à son animal familier un miroir où celui-ci se contemplait avec sérieux. C'était le

fidèle portrait de chacun de nous, mettant par l'examen de conscience ou par l'introspection son âme, créature prodigieuse, en face d'elle-même.

Francine opina en connaisseur :

— Ce sont de si bonnes petites bêtes, les licornes.

Anna éclata d'un rire sarcastique. Voyant qu'elle avait commis une bévue, Francine se troubla, prit un air absorbé et dit :

— Excuse-moi, je suivais ma pensée.

France récitait avec enthousiasme :

Toi sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont.

Francine s'énerva :

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça ne veut rien dire.

⁂

J'employais pour mes brouillons de vieux registres de grand-père où il restait des pages blanches. Sur l'un d'eux, je trouvai, de la même écriture épaisse et rapide qui me demandait des nouvelles de « la petite mésange huppée », copie d'une lettre :

Monsieur le Ministre,

Approchant par l'âge et les peines du terme de ma carrière, je vous prie et vous supplie, pour la paix et la sécurité de ma fille, de ne jamais libérer mon fils Armand Heulls, condamné à la détention perpétuelle pour un crime abominable. Ce misérable, qui a fait mourir sa mère de chagrin, n'a jamais donné le moindre signe de repentir. Je suis convaincu qu'aussitôt relaxé, ce monstre perpétrerait un nouveau forfait. C'est pourquoi, Monsieur le Ministre, confiant en votre haute justice et en votre profonde sagesse, d'avance je vous remercie du fond de mon cœur meurtri pour l'attention que vous voudrez bien apporter à ma requête.

⁂

Francine parlait constamment des Van Ackelaert, chez qui elle avait été gouvernante. Elle éprouvait pour eux, à cause de leur grande fortune, une admiration mitigée de malveillance ; elle leur gardait une gratitude attendrie et une aigre rancune pour les égards et les humiliations qu'ils lui prodiguaient. Sa chambre était ravissante, mais tous les mercredis soir, elle devait dîner seule avec les enfants d'un porridge visqueux, tandis que les parents soupaient au champagne. Madame avait une fois servi son mari avant Francine. Monsieur, très homme du monde, avait tout de suite passé son assiette à la gouvernante, mais Madame, grande bique flamande, s'était écriée :

— Non, non, reste servi.

Francine, qui n'était pas bête, vit bien que l'assiette de Monsieur contenait un beau morceau, tandis que dans la sienne, il n'y avait que de la graisse et des tendons. C'était pourtant émouvant, le dimanche, de voir toute la famille s'approcher de la Sainte Table, Monsieur, bel homme, dans son complet impeccable, Madame, coiffée d'un petit feutre qui n'avait l'air de rien et venait de chez la modiste de la reine-mère et les cinq enfants en gris très clair, avec des calots écossais et beaucoup de ferveur. Comme on allait à la messe de neuf heures, la dernière où l'on pût communier, il était tard quand on sortait de l'église. Aussi, de retour à la maison, on faisait un breakfast copieux avec des guirlandes de petites saucisses qui ressemblaient à des chapelets et une grosse tourte. Francine avait une fois surpris enlacés Monsieur et sa secrétaire. Pauvre madame Ackelaert ! Mais que veux-tu, c'est normal, les hommes sont tous comme ça. Je lavais la nuit les draps de Viviane pour qu'elle ne soit pas fouettée. Beaudouin me disait tout : « Vous savez, mademoiselle, mes parents se sont disputés. Maman a pleuré. » Charlotte et Joséphine étaient toujours à la queue de la classe, mais il y a assez d'argent pour qu'elles ne soient pas obligées de continuer leurs études. Elles ne sont pas belles ni l'une ni l'autre, mais avec la dot qu'elles auront, elles trouveront facilement à se marier. Astrid est une superbe fille, mais elle se croit sortie de la cuisse de Jupiter.

Francine réalisa un rêve audacieux, longtemps mûri : elle invita à déjeuner les Van Ackelaert. Ce serait une joie d'embrasser les enfants et de montrer aux parents ce qui restait de son luxueux mobilier. Pour recevoir ses anciens maîtres, Francine emprunta mes souliers et fit une robe neuve à France. La longue voiture déversa sa cargaison d'enfants, tous vêtus de jolis ensembles blancs, car leur grand'mère venait de mourir. Madame Van Ackelaert parla de sa religion avec l'indulgence entendue et l'amusement de bon aloi qui permettent de miser à la fois sur Dieu et le monde. Elle dit d'un ton badin :

— Nous irons à Lisieux et à Lourdes demander à la petite Thérèse et à la petite Bernadette de nous continuer leur protection. Jusqu'à présent, ça ne nous a pas trop mal réussi.

Monsieur se plaignit que pendant les vacances, à la mer, les sermons fussent toujours de charité.

— Oui, ils exagèrent, approuva sa femme. Ils sont tout le temps en train de quémander.

Francine souffrit lorsque Madame, voyant les livres de classe de France, s'écria :

— Comment, ils ne sont pas neufs ! On vous les donne ?

La souffrance de ma tante devint aiguë quand Madame, soulevant une toile cirée dans la cuisine, découvrit deux petites tables de café accolées et dit avec une ironique admiration :

— Nécessité l'ingénieuse.

La peine et la joie se partagèrent le cœur de Francine quand Madame déclara :

— Votre bourgogne est vraiment remarquable, Mademoiselle. Mais on sentirait mieux son bouquet dans des verres plus larges, c'est dommage.

Le plaisir fut sans mélange lorsque Madame admira la photo de grand-père, rayonnant de satisfaction de soi devant sa grosse maison aux trois rangées de fenêtres.

— C'est votre papa, Mademoiselle ?

— Oui, Madame, c'est mon pauvre cher papa, répondit Francine, la mine confite, funèbre et complaisante.

L'auto disparue, France dit avec tristesse :

— J'ai plus d'argent. Elles sont toutes allées sur les chevaux de bois à mes frais.

Francine me fit des reproches :

— Tu n'étais pas à ton avantage. Ton corsage sortait de ta jupe, on aurait dit une chemise d'homme. Pourquoi mets-tu cette ceinture de voyou ? On dirait une courroie de valise.

⁂

Le curé organisa le placement pour quelques mois de petits Hollandais sinistrés dans des familles du village. Seuls devaient venir des garçons, aussi maintes paroissiennes se plaignirent-elles d'un ton satisfait :

— Il aurait dû demander aussi des filles. S'il y avait eu des filles, j'en aurais bien pris une.

— Acceptez leur fausse monnaie pour leur faire sortir la vraie, conseilla madame Chevrier au curé, qui annonça en chaire :

— J'ai tenu compte du désir de plusieurs personnes de recevoir des fillettes et j'ai aujourd'hui la joie de vous informer que ces fillettes vont bientôt arriver.

Après quelques hésitations, Francine consentit de bonne grâce à héberger un petit Hollandais. Le curé amena les enfants dans un camion. Notre garçon, qui paraissait une dizaine d'années, hâlé et râblé, aux yeux clairs comme de l'eau de roche, avait une cicatrice au-dessus de la lèvre. Il sortit de son baluchon une chemise sans col blanche à raies mauves, une paire de chaussettes noires, un immense mouchoir bleu d'outremer et un tube d'aspirine qu'il ouvrit et d'où glissa un chapelet de verre. Il se mit à pleurer. Francine lui tendit une tartine. Avant de la manger, il dit à voix très haute :

— *Benedic, Domine, nos et haec tua dona quae de tua largitate sumus sumpturi.*

Nous l'appelions d'une voix tendre Binjs, croyant que c'était là son prénom. Nous n'apprîmes que bien plus tard que c'était son nom de

famille et qu'il se prénommait Dirk. Profitant de ce qu'il ne comprenait pas notre langue, ma tante dit devant lui que lorsqu'elle aurait une friandise à donner à France, elle prendrait la petite fille à part pour qu'il ne s'en aperçoive pas. Je protestai. Francine répliqua :

— Binjs n'est tout de même pas ton fils ! Du moment qu'il ne le saura pas... On est gentils avec lui, il n'a rien à dire.

Dirk Binjs apprit rapidement un peu de français et nous informa que son père attendrait son retour pour tuer le cochon :

— Moi, voir, dit-il avec un radieux sourire.

— Que feras-tu plus tard ?

— Moi, boucher.

Sa cicatrice venait d'un éclat de bombe « qui ne lui avait pas fait mal ». Ils étaient dix frères et sœurs qui ne disaient jamais non, « immer, ya, ya, ya ». Les punis récitaient des prières, bras en croix. On faisait de jolies arabesques avec de la sciure de bois dans la cabane du cochon. Le cochon avait une fenêtre avec un petit rideau de dentelle et s'appelait Rodolf. Le dimanche, la famille jouait aux cartes tout l'après-midi.

Dirk appelait le temple « la mauvaise maison », les non-catholiques « les mauvais monsieur » et « les mauvaises madame ». Il était scandalisé que les Belges attendissent plusieurs jours avant de baptiser les nouveau-nés :

— Si morts, kapout, répétait-il d'un air inquiet.

Devant Dirk et France, Francine me singea cirant les souliers du petit garçon : je mettais trop de cirage, ce qui n'arrangeait pas nos affaires et brûlait le cuir. Je frottais à petits coups faibles, alors qu'il fallait donner de longs coups très vigoureux. Pour que des souliers si abîmés puissent aller à la messe, il fallait passer une heure sur chaque, et pas les bâcler comme moi en cinq minutes. Je disais « chiffon de velours », alors qu'il faut prononcer « v'lours ». Je ne faisais rien comme personne, on ne savait jamais par quel bout me prendre, je faisais toujours tout à l'envers.

***

Dirk tomba malade. Verdâtre, il se tordait sur son lit en se tenant le ventre à deux mains.

— Vite, dis-je à Francine, déshabille-le pendant que je cours chercher le médecin.

— Je ne peux pas déshabiller un garçon de douze ans, protesta ma tante. Ça ne se fait pas.

Folle de colère, je criai en arrachant ses vêtements à Dirk qui s'y cramponnait :

— Ton amant, ton amant marié, tu le voyais bien nu et cet enfant, tu ne peux pas !

Francine devint aussi livide que Dirk, s'accrocha à la rampe de l'escalier et dit d'une voix altérée :

— Je ne te permets pas. Ça fait partie du passé lointain, c'est mort et enterré. Du moment que je m'en suis confessée... Si tu te voyais ! Tu ressembles à un chien enragé. Les choses ne se sont jamais passées comme tu as l'air de le croire, tu as tellement mauvais esprit. On n'a pas été méchants, on n'a pas fait de peine à sa femme, elle ne s'est jamais doutée de rien, on prenait tellement de précautions. Ce monsieur n'était pas n'importe qui, c'était même quelqu'un de très haut placé, toujours convenable, toujours tiré à quatre épingles dans toutes les circonstances, Dieu merci.

— Bon. Alors, va chercher le médecin.

— Je ne peux pas, j'ai un saupiquet sur le feu. Si on lui donnait quelques gouttes d'eau de mélisse sur un morceau de sucre ?

***

Tante Emma vint séjourner chez nous. Elle voulut cirer les tablettes de marbre des fenêtres.

— Mais non, laisse, lui dit Francine, tu vas tout salir.

— Il faut un peu me laisser faire ce qui m'amuse, protesta Emma. Tu es comme une institutrice.

Elle se mit à travailler pour Dirk, lui tricotant une seule chaussette, puis la moitié d'un pull-over, perdant des mailles, semant tous ses ouvrages de fautes qu'elle appelait en riant sa marque de fabrique. L'odeur fétide des pieds de Dirk l'amusait, elle en faisait un constant sujet de plaisanteries.

Un jour, je surpris Emma accroupie dans la cour, urinant. Je feignis de ne pas l'avoir vue, mais elle trottina derrière moi, s'esclaffant de ce qu'elle appelait ma discrétion, assurant qu'à ma place elle aurait fait exprès de jeter les hauts cris et accusant nos cabinets d'être impraticables pour une dame de son âge.

Flavienne nous invita. Emma, croyant palper le tissu de son fauteuil, dont elle voulait évaluer le prix, pinça la cuisse du grand-père de Flavienne. L'octogénaire se montra flatté ; c'était la première fois qu'une douairière lui accordait de telles attentions.

Flavienne fit usage d'un ramasse-miettes, ce qui plongea Francine dans une admiration à la fois contrite et dépitée.

— Nous la prenions pour une paysanne et, tu vois, elle en sait bientôt autant que nous. Je me demande bien où elle a pu apprendre à se servir de la ramassette. On croit aller chez des gens très simples et, pour un peu, on serait gênés.

Nous invitâmes Flavienne. Francine ne lui offrit qu'un seul verre de pequey. Emma la rappela à l'ordre avec bonhomie :

— On ne va nen sur une jambe.

Sachant que Francine n'avait plus d'argent, Emma souhaitait qu'elle se fît religieuse :

— Ce serait une bonne solution, me disait-elle.

Je sondai Francine qui protesta :

— Mais je n'ai pas de dot !

— Tu vendrais tes meubles.

— Ce n'est pas possible, Barny, on ne me prendrait pas, je ne suis plus assez jeune. Et puis, je serais bien trop triste sans ma petite souris et sans toi. Ou alors, il faudrait que la petite souris prenne le voile en même temps que sa vieille tante. Quelqu'un qui devrait bien entrer dans une maison de retraite, à mon humble avis, c'est Emma. Elle ne sait plus se conduire, elle gaspille les quatre sous qu'elle a en chatteries pour sa chienne. Elle n'a jamais eu beaucoup de jugeotte, mais maintenant, zéro.

Profitant de ce que nous étions seules, Emma me raconta que lorsqu'elle était jeune, un garçon lui écrivait. Grand-père découvrit les lettres et rugit :

— Ma cravache ! Où est ma cravache ?

Francine, d'une petit voix mignonne :

— Elle est là, papa.

— Mais c'était une si jolie enfant, ajouta Emma.

Ces instants d'attendrissement faisait paraître plus sombre encore la trame des rancunes :

— Sais-tu bien qu'à Cleppeval, ta tante Francine a essayé de m'empoisonner ? Elle a voulu m'obliger à manger du lièvre avarié, c'est mortel. Elle se gardait bien d'y toucher, elle avait soi-disant mal à l'estomac, elle savait ce qu'elle faisait. Elle m'a tarabustée toute la journée pour que je prenne cette infection, mais j'ai tenu bon. Je n'ai pas envie d'aller chez le bon Dieu pour lui faire plaisir. C'est comme le coup du grenier : sous prétexte de me donner un châle de mère, elle m'avait entraînée au grenier, là où il y avait un trou, bien caché par des sacs. Elle espérait me voir disparaître par le trou. Je me serais fracassée dans la cour. Elle en a été pour ses frais : je suis vieille, mais je tiens à ma peau.

Moins tragiques, les révélations de Francine ne manquaient cependant pas d'intérêt :

— Quand pauvre papa est mort, il y avait des couverts en argent de ta grand'mère, ils devaient être partagés entre Emma et toi. Ma chère sœur les a tous pris en disant au notaire qu'elle s'arrangerait avec toi. Et puis, bernique ! Elle les cache bien dans ses tiroirs.

J'essayai de recouvrer la sérénité à la pensée que, dès qu'Emma serait morte, les couverts me reviendraient. Fragile consolation : l'idiote était capable, pour subsister, de vendre cet héritage de ma grand'mère adolescente.

En mon absence, les deux Atrides passaient ensemble d'agréables moments :

Emma : Barny doit éprouver des remords d'avoir causé la mort de sa mère.

Francine : Et de son mari. Elle n'a même pas voulu dépenser un sou pour les faire enterrer. On a jeté sa mère à la fosse commune comme un chien.

— Est-ce qu'elle aime sa fille ?

— Couçi-couça. Elle veut toujours m'empêcher de la dorloter. Pas étonnant que la petite souris me préfère à sa mère.

— Elle ne ressemble pas à sa mère.

— Non, Dieu merci, elle est tout de notre côté.

— Ces Irlandais ne sont tout de même pas comme tout le monde.

— Ils sont tous fous, dans la famille de Barny, avec leurs grands airs et leurs châteaux en ruines. Ils nous prennent pour leurs domestiques. Aldeveen a fait mourir le pauvre Gaétan en le traînant au bord de la mer. On ne peut pas vivre avec ces gens-là. Barny est tellement pénible.

— Oui, mais tu ne dois pas oublier que tu n'as plus qu'elle, maintenant. Qu'est-ce que tu deviendras si ça craque ? Tu devrais mettre un peau d'eau dans ton vin.

Les deux sœurs se demandèrent un instant si, en s'associant, elles ne pourraient pas vivre de la charité publique. Emma songea à rester avec nous. Elle s'enquit de partenaires pour le reversi et le trente-et-quarante. Francine projeta d'installer pour sa sœur une petite chambre charmante sur le palier. On ne pouvait laisser Emma dans le living-room, car nous risquions de recevoir une visite matinale avant qu'elle n'eût refermé le divan.

— Merci ! protesta Emma. Je n'ai pas envie de finir mes jours sur un perchoir comme une poule.

Elle se prépara au départ, repassant le devant de son corsage. Le dos serait caché par la veste du tailleur. D'une chiquenaude par ci, d'un tiraillement par là, Francine rectifia la toilette de sa sœur. Quand le car eut emporté la vieille femme aux yeux humides, Francine soupira :

— Pauvre Emma, elle est bien caduque. Je ne sais pas si le bon Dieu nous la laissera encore longtemps.

***

Dans le village d'où j'expédiais des colis à Armand, un missionnaire vint prêcher une retraite. Francine et moi, nous y allâmes chaque soir :

— Le chemin qui mène au ciel est un chemin de terre, disait à son assistance paysanne le vieux moine à la robe brune, en frappant de sa main repliée le bord de la chaire, comme s'il voulait en éprouver la solidité. Être chrétien, c'est réaliser le rêve que Dieu a fait pour vous. Être chrétien, c'est ne pas décevoir l'espérance divine.

Deux enfants de chœur s'agitaient devant l'autel comme des feux follets. Francine arrangea discrètement la veste posée sur mes genoux, et on ne vit plus qu'elle avait une pièce.

— Jeûner, mes frères, c'est faire la grève de la faim contre Dieu. Hé oui ! C'est l'obliger à en passer par où vous voulez. Chrétiens, vous êtes puissants sur le cœur de Dieu et vous ne vous servez pas de votre puissance. Hommes et femmes baptisés, vous gaspillez votre baptême.

Que lisez-vous, mes frères ? Rien du tout, ou bien vous lisez votre journal, ou bien vous, mes sœurs, vous lisez la Petite Mode Illustrée, ou bien vous lisez des romans plus ou moins immoraux et plus ou moins stupides, plutôt plus que moins. Eh bien, si vous voulez lire un roman où il y ait de la sensation, du sang, de l'amour, et pas à l'eau de rose, je vous le garantis, un roman où vous trouverez des crimes, des trahisons, des aventures, et aussi des belles actions ; si vous voulez un livre où il y ait de tout, lisez la Sainte Bible, mes frères, Ancien et Nouveau Testament, je la tiens à votre disposition à la cure pour un prix très modique. La Bible, c'est le roman-feuilleton du bon Dieu.

Nous sommes bien petits, mes frères, entre le ciel et la terre, entre les morts et les morts, quoi ! Écoutez la leçon des morts, qui sont l'Église triomphante. Ils chantent, les morts, ces morts que vous aimez bien, ils vous disent : prends dès ici-bas l'habitude de la joie, autrement là-haut, tu ne sauras pas. Ta joie te gênera comme un vêtement trop grand pour toi. Tu seras tout gauche, tout emprunté. Fais bien attention, mon fils. Le chemin est étroit et la porte est si petite et si basse que tu ne la verras pas, si tu ne te méfies pas. Regarde bien, et tu verras que la serrure de la porte, c'est une oreille d'enfant.

Le pommier donne ses pommes, la vache donne son lait, et nous, nous donnons nos actes. Et nos actes, parce que nous sommes des créatures à l'image de Dieu, nos actes, ils ont des échos d'éternité, d'éternité heureuse ou bien d'éternité malheureuse. Qu'est-ce que l'enfer, mes pauvres enfants ? Ce n'est pas ce que vous croyez, mais c'est encore pis. L'enfer, c'est le suicide de l'âme, c'est l'âme qui ne veut pas vivre et qui ne peut pas mourir parce que son Créateur l'a tellement aimée qu'Il la voulait avec Lui pour toujours et Il l'a faite immortelle. L'agonie de l'âme damnée ne peut jamais cesser. Il n'y a pas moyen d'en sortir ; c'est comme qui dirait un cercle vicieux. Il faut prier beaucoup et davantage et encore, ce n'est pas difficile de prier, ça ne gêne personne, on peut prier en faisant sa besogne, elle n'en avancera que mieux. Dites en vous couchant : Mon Dieu, si cette nuit-ci n'est pas ma dernière, faites que je m'éveille demain matin plus chrétien que je ne me suis endormi ce soir.

Offrez vos actions au bon Dieu. Seulement, attention, mes frères, pour qu'une action soit digne d'être offerte à Notre-Seigneur et à Sa très Sainte Mère, il faut trois choses : il faut que l'action soit bonne, il faut

que l'intention soit bonne, il faut que la personne soit bonne. Si vous commettez une mauvaise action, un vol, par exemple, vous ne pouvez pas l'offrir à Dieu, ça se comprend. Les bergers n'ont pas apporté à la Sainte Famille du beurre rance ou du lait tourné. Mais même si vous accomplissez une action bonne, et que vous l'accomplissez dans une intention mauvaise, vous ne pouvez pas l'offrir au bon Dieu, qui est tout bon. Il n'en voudra pas : par exemple, si vous faites un cadeau à un voisin pour l'épater, pour lui faire voir que vous avez du foin dans vos bottes, ça n'est pas une action présentable. C'est de l'orgueil et l'orgueil, voyez-vous, c'est un ver solitaire. Il se nourrit à vos dépens du pain qui vous était destiné. Et votre âme, elle meurt de faim, tandis que le ver solitaire, lui, s'engraisse. Il n'y en a plus que pour lui.

Enfin, troisième et dernière condition, il faut que la personne soit bonne : si vous n'êtes pas en état de grâce, vous aurez beau faire une bonne action, vous ne pourrez pas l'offrir à Dieu, Il n'en voudra pas. Il la refusera comme Il a refusé l'offrande de Caïn.

Venez donc vous confesser, mes frères. Vous n'avez pas de craintes à avoir, je ne suis pas méchant. Si vous me dites :

— J'ai tué père et mère.

Je vous demanderai bien tranquillement :

— Combien de fois ?

Je suis vieux et rien ne peut plus me scandaliser. Si vous avez enfreint le sixième commandement avec des êtres privés de raison, il ne faut pas avoir peur de le dire au tribunal de la pénitence, qui est aussi le tribunal de la réconciliation. Et s'il y en a qui n'ont pas compris ce que je viens de dire, eh bien, tant mieux pour eux, ce sont eux les meilleurs. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Nous ressortions dans la nuit, au son des cloches. En passant devant un sureau, nous arrachions quelques-unes de ses baies, au goût un peu inquiétant. Leur jus pourpre nous tachait les lèvres.

Une fois, un homme nous emboîta le pas. Il nous suivit sans dire mot dans la forêt, de si près que je sentais sur ma nuque son souffle épais. Mon cœur battait de frayeur. Francine passa rapidement devant moi. Soudain, l'homme quitta notre sentier et s'enfonça dans les fourrés. Nous respirâmes. Francine dit :

— Je t'ai laissée entre lui et moi, tu es tellement plus forte. S'il nous avait attaquées, tu te serais défendue pendant que j'aurais couru chercher du secours.

***

J'emmenai France dans un camp au bord de la mer. Un quartier à part était occupé par une colonie de sourds-muets, qui sans cesse gesticulaient entre eux. Quand le boucher venait prendre les commandes, leur exubérance atteignait son comble. Ils faisaient l'effet de fourmis.

La tente de ma sœur était à côté de la nôtre. Nos demeures s'enrichirent d'accessoires prélevés aux ruines environnantes : dalles, boiseries, briques. Une porte devint table. France eut une marelle en mosaïque.

Des filles de pêcheurs passaient chaque jour, portant des mannes pleines de plies frites.

J'essayais d'écrire. Anna courait avec moi derrière les pages qu'emportait le vent. Elle me rappelait des souvenirs que je semblais oublier :

— Tu n'as pas dit comme tu étais contente de pouvoir allonger tes jambes dans le lit quand Vim a été mobilisé.

Le soir, pour continuer à travailler, je m'asseyais au pied d'un pylône, seule source de lumière.

Le dimanche, avant de commencer la messe, le prêtre vint droit sur moi et me harangua en flamand. Je l'écoutai avec respect, me réjouissant toutefois de ce gaspillage de paroles barbares. Quand il se tut, à bout d'arguments, et qu'il n'y eut plus aucun espoir que mon silence expressif lui soutire encore quelques sons, souriant aux anges je lui avouai :

— Monsieur le curé, c'est que je ne connais pas les langues étrangères.

Très digne, il résuma son discours en un français impeccable :

— Il faut mettre un couvre-chef. Règlement ecclésiastique.

Soudain, mes coups de soleil me firent terriblement souffrir. Anna et France étaient en promenade. Terrassée devant la tente, je mordais mes poings pour ne pas crier. Les campeurs qui passaient jetaient un coup d'œil surpris à cette malade tordue de douleur et continuaient leur chemin sans un mot. Je n'étais vraiment pas dans mon pays.

Une jeune Gantoise, Flora, nous dit :

— Si je marie un Wallon, mon père, il décide : vous êtes plus ma fille. Mais ça je ne fais jamais, tu peux être sûre.

La nuit de l'Assomption, tout le monde était joyeux. De grands feux éclairèrent les dunes. Un Anversois urina sur la tête d'un Liégeois endormi. Il s'ensuivit une bataille rangée entre Wallons et Flamands. Quelques éclopés des deux camps purent aller chanter à l'hôpital :

Flamands, Wallons, en secouant les fers
Dont les chargeait le Temps aux mains ridées
Ont su traduire en langages divers
Les mêmes lois et les mêmes idées.
Les vieux échos de basses infamies
Pour diviser les Wallons, les Flamands
En font encore deux races ennemies.
Sachez-le bien : Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille !

Francine m'envoya pour mon anniversaire des concombres du jardin, accompagnés d'une lettre :

« *Ma chère Barny,*

» *l'air de la mer ne te fatigue-t-il pas trop? Si tu veux, je viendrai te relayer* » *auprès de la petite souris, ce qui te permettra d'écrire ici bien tranquille-* » *ment. Le potager est superbe, tu pourras manger de bons légumes. Les deux* » *rosiers sont en fleurs. Le petit mour m'avait dit : Tu promets que tu vien-* » *dras à la mer, tantinouche adorée? C'est bien triste que nous ne puissions* » *pas être réunies toutes les trois sur le littoral à cause de nos petites bébêtes.* » *Elles ne te donneront guère de mal : les poussinets sont splendides, les* » *petits pinpins sont contents avec des épluchures et pour Mélanie et Gonzalve,* » *tu es bien au courant du train-train. Le laitier apporte chaque jour le quart* » *de lait d'Obéron, Monsieur ne veut pas de lait écrémé.*

» *On raconte que le curé a battu Sœur Marie-Tintin, parce qu'elle enseignait* » *à ses élèves que la tunique de l'enfant Jésus grandissait avec lui. Mais* » *chut! La médisance est un bien vilain défaut.*

» *Je pourrais arriver par le car de sept heures quarante lundi et tu par-* » *tirais par celui de neuf heures dix. Avec la correspondance, tu serais aux* » *Quatre-Bras dans la soirée, ce qui ne laisserait nos chères bébêtes toutes* » *seules que pendant une journée,*

» *Dans l'attente de ton aimable réponse, je t'embrasse, ma chère Barny,* » *comme je t'aime. Dis à la petite souris que sa vieille tantinouche pense à* » *elle tous les jours et ne l'oublie pas dans ses prières. Mon meilleur souvenir* » *à la bonne Anna.* »

France manifesta un violent chagrin à l'idée de me voir partir.

— C'est toi, lui dis-je, qui a demandé à ta tante de venir ici.

— C'était pour lui faire croire. Elle voulait que je lui fasse croire.

Le soir dans la maison déserte, je lisais les drames de Victor Hugo trouvés au grenier. Mon rire s'échappait par la fenêtre, si fort que madame Chevrier me dit d'un air égrillard :

— Eh bien, à la bonne heure, au moins ! Vous ne vous ennuyez pas quand la famille n'est pas là. Eh ! Il vaut mieux se faire du bon sang tant qu'on est jeune, da.

Mon hilarité en découvrant Cromwell ou Marion Delorme ne tenait d'ailleurs presque pas à la moquerie, mais plutôt à un immense contentement, presque physique.

Au retour, Francine me raconta :

— Anna avait dit là-bas que j'étais sa tante. Pauvre petite Anna, je n'ai pas voulu la contredire.

⁂

Souvent le curé prenait le car, une petite valise à la main, et restait quelques jours absent.

— Nous sommes bien lotis, maugréait Francine. Pendant que notre vilain merle court la prétentaine, on peut mourir si on veut, il faudra se passer de sacrements, c'est moi qui te le dis. On n'a jamais le vicaire sous la main. Si on n'est pas sauvés, à qui la faute ? A Tchintchin. C'est

une très laide histoire. Si ça se savait, ça pourrait lui faire du tort pour son avancement.

Les insinuations de Francine chez les uns et les autres eurent tant de succès que Julie, la vieille servante du prêtre, prit l'initiative d'une mise au point :

— Notre curé ne s'en va pas à la noce, m'oiselle. L'aimerait mieux rester chez lui, cet homme, mais faut qu'y trouve des annonces pour son bulletin. Faut qu'y sonne aux portes. C'est qu'on n'a pas des tonneaux pleins de centimes, nous autres. On n'a que les annonces pour le faire marcher, le bulletin.

Il s'agissait du bulletin paroissial, dit *Les Cloches de Cangres-le-Vidame*, où les conseils évangéliques alternaient avec d'autres plus modernes :

Dormez d'un sommeil bienfaisant
Sur les bons matelas Dolzan.

Et :

Habillez-vous aux Galeries du Portique.
Ce n'est pas plus cher et c'est tellement plus chic.

Les diatribes de Francine contre le curé ne l'empêchaient pas de le prendre à l'occasion pour modèle :

— On n'est pas obligé de dire toujours la vérité. Tchintchin lui-même fait des petites entorses. L'autre jour, Fernande était venue aider Julie. Il s'est débarrassé d'elle en lui disant que la lessiveuse était à rétamer. Il ne faut pas être plus catholique que le pape. On n'a pas besoin d'ouvrir au premier venu.

Condamnable souvent, exemplaire parfois, il arrivait que le curé accomplît des actes dont Francine ne savait si elle devait les flétrir ou les prôner :

— Il a aidé les anticléricaux à porter le panneau de leur réunion jusque chez Auferrant. Qu'est-ce que c'est que ça pour un curé ? On ne sait plus que penser. A-t-il raison, a-t-il tort ? Le résultat des élections nous le dira.

***

L'oncle Edgard vint en Belgique. J'allai l'attendre au débarcadère avec France qui ne se tenait pas de joie et de fierté :

— Dans ce bateau, est-ce qu'il y aura d'autres généraux que mon oncle, ou seulement lui ? demanda-t-elle le plus fort possible.

Derrière le chauffeur, que sa solennelle livrée noire et la cocarde de son képi faisaient ressembler à quelque hussard de la mort, apparut Edgard, gaîné dans un vieux chandail comme un arbre dans son écorce. Sa culotte de golf en tweed râpé couleur de terre et de brouillard tenait à sa taille étroite par un bout de harnais. Son pas était tellement décidé

qu'on s'étonnait qu'en marchant ses jambes ne fissent pas siffler l'air comme des badines. Un béret de gamin cachait à moitié ses cheveux grisonnants. Au coin de ses lèvres minces fumait un brûle-gueule. Par association d'idées, l'usure de ses vêtements faisait penser (bien à tort) que ses titres de noblesse étaient, eux aussi, très vieux. Il effleura d'un baiser rapide mon front et celui de France.

— Vous savez que vous êtes assassiné ? lui demandai-je. La presse et la radio l'on annoncé : on vous a abattu dans la rue. Dire que j'ai tant prié pour le repos de votre âme !

Il s'esclaffa :

— Ne t'inquiète pas de mon âme.

— Je savais bien que j'avais un oncle général, exulta France, mais je le confondais toujours avec le général Dourakine.

J'insistai :

— On a tiré sur vous avec quoi au juste ? Qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé ce qui arrive généralement quand des gens cherchent à me faire des ennuis, ça tourne très mal pour eux.

Les yeux bleus d'Edgard pétillaient. Il parlait français avec volupté, comme un chat s'étire.

— Figure-toi que le gars Warren, me dit-il de son fils, s'est fait culterreux.

Il s'assit au volant de son interminable voiture. Le chauffeur à côté de lui paraissait n'avoir qu'un rôle décoratif, mais Edgard révéla sa raison d'être :

— Le grand intérêt de ce type, c'est qu'il ne comprend pas un mot de français.

Tout en manifestant pour mes capacités culinaires une curiosité qui ne laissait pas de me surprendre, lord Deirdree montrait un empressement extrême à distraire son chauffeur :

— La ville vous plaît, Huntley ? Qu'en dites-vous ? En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'ici on va bien manger. Ce ne sera pas trop tôt.

Huntley répondait avec componction :

— Oui, monsieur, certainement.

— Non, monsieur, pas du tout.

— Oui, monsieur, beaucoup.

— C'est mon ancien ordonnance, dit Edgard. Avec lui, je suis doux comme un agneau. Il fait semblant d'être poli, mais quand je risque un ordre, il se rebiffe : Allons, allons, général, vous n'êtes plus sur le champ de bataille, à présent. Je ne supporterais pas le dixième de mes pairs.

— Même à ma femme, raconta Edgard, il est arrivé de faire la cuisine.

Je me représentai tante Maud, en robe de lamé et diadème, retour-

nant une omelette et j'éclatai de rire. La cuisine semblait être devenue l'idée fixe du chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Après le repas à son hôtel, mon oncle recommença à parler de cuisine, mais cette fois de façon très explicite : la crise des domestiques sévissait en Angleterre. Warren avait besoin de quelqu'un dans sa ferme pour préparer ses repas et tenir son ménage. Je serais le chambellan idéal. France recevrait dans un pensionnat catholique une bonne éducation. (Edgard prononça : éducâtion.)

Je refusai. En Belgique on parlait tout de même une sorte de français. En Angleterre, ce serait l'exil complet. L'idée de faire bouillir des puddings et d'entendre chanter *God save the king* me pénétrait d'horreur. Je n'avais pas vu mon cousin germain depuis près de vingt ans : Warren était pour moi un étranger dans tous les sens du terme.

— Si tu restes ici, sans argent, dit Edgard, tu deviendras blanchisseuse et ta fille dactylo. Je suis ta dernière chance. Ma proposition ne sera pas renouvelée. Si tu refuses, il ne faudra en aucun cas compter sur moi, ni pour ta fille, ni pour toi. Je suis prêt, à ton choix, à faire le maximum pour vous deux, ou à vous biffer complètement l'une et l'autre de ma vie.

— Indépendamment de ma répugnance, votre projet de me changer en faiseuse de porridge me paraît irréalisable.

— Tu as pourtant dû remarquer que quand je voulais quelque chose, ça arrivait. Il faudra que nous nous arrangions pour que tu reprennes ton nom de jeune fille ou que tu en trouves un autre. Si quelqu'un découvrait que ma nièce a épousé un Juif, ce serait une catastrophe pour Warren et pour moi. L'Irgun a eu l'obligeance de m'envoyer un paquet avec un explosif et j'ai une nièce juive, ha ha !

— Pourquoi êtes-vous antisémite ?

— Parce que je ne suis pas Juif.

Cette réponse d'un si parfait pragmatisme me laissa sans voix.

Edgard se plaignit de ses ennuis d'argent. Je lui promis :

— Je vous en passerai, moi, du fric. J'en ai toujours trop.

Il répéta deux ou trois fois du ton impersonnel d'un spectateur décrivant un événement déjà réalisé :

— Tu viendras en Angleterre avec ta fille. Vous allez venir toutes les deux. Warren a déjà pris ses dispositions pour vous recevoir.

— Et ma tante Francine, que deviendrait-elle ?

— C'est son affaire. Il y a beaucoup de malheureuses demoiselles par le monde. Tu ne peux pas subvenir à l'entretien de chacune, n'est-ce pas ?

— Elle n'a plus au monde que France et elle l'aime à la folie. Ce serait terrible pour elle de la perdre.

— Je lui parlerai, décida instantanément Edgard et, dans son visage aigu, ses impitoyables yeux d'azur brillèrent d'amusement.

Le 3 septembre 1947, à dix-huit heures vingt-cinq exactement, le général Edgard Bruce Patrick Russel Deidree fit son entrée dans le modeste village de Cangres-le-Vidame.

La comtesse d'Escarbagnas introduisit Malbrouk-s'en-va-t'en-guerre au salon, en s'excusant comme si cette pièce eût été une étable.

— Il est absolument nécessaire pour l'avenir de mes deux nièces, dit Edgard d'un ton aimable, mais coupant, qu'elles vivent avec moi en Angleterre.

Les larmes jaillirent des yeux de Francine ; elle les réprima aussitôt. La peur de perdre France lui donna un courage et un à-propos qui n'étaient pas dans ses habitudes.

— Barny m'a dit que vous comptiez l'employer à tenir la maison de votre fils, fit-elle. Mais elle n'est pas du tout douée pour les travaux ménagers. Elle y met beaucoup plus de temps qu'une autre et elle ne réussit pas. Quant à la cuisine, c'est bien simple, elle ne sait rien. N'est-ce pas, Barny, c'est vrai, ce que je dis ?

Mon oncle semblait écouter à peine. Ses yeux, poissons flottant le ventre en l'air dans un fleuve limoneux, furent soudain transpercés par l'hameçon de son regard :

— Ce n'est pas en raison des diplômes ménagers qu'elle pourrait posséder que je propose à Barny ce poste auprès de son cousin, c'est parce qu'elle est ma nièce, répliqua-t-il du même ton que s'il me nommait premier moutardier du pape.

— La petite France sera malheureuse de tout quitter, sa maison, ses amis, son école.

— Il n'est pas question de demander à un enfant son avis. En Angleterre, elle aura la sécurité matérielle et une bonne éducation. Elle s'acclimatera vite.

— J'aide Barny en la déchargeant de tout travail matériel.

— Barny n'a pas besoin d'être déchargée de quoi que ce soit, surtout si elle doit payer cette aide de sa ruine.

Francine blêmit. Victorieux comme toujours, Edgard prit congé avec une courtoisie ensoleillée de l'adversaire qu'il venait d'écraser. J'accompagnai mon oncle jusqu'à son corbillard et dis au revoir au croque-mort.

— Tout le monde t'a vu serrer la main du chauffeur, gronda Francine. Tu vous rendrais bien honteuse. Qu'est-ce que c'est que ça pour des manières ?

D'Edgard, elle répéta plusieurs fois :

— Je ne l'aime pas, cet homme-là, oh non, je ne l'aime pas.

— Pour vivre, ne prendrais-tu pas un enfant en pension ? lui dis-je.

— Merci ! Je ne pourrais plus aller à l'église quand je voudrais.

— Tu pourrais sous-louer le premier étage.

— Tu ne réfléchis pas. Les gens me dérangeraient tout le temps en venant chercher de l'eau.

— Alors, quand il ne restera plus un sou, de quoi vivras-tu ?

— Je ferai du tissage, j'élèverai des loulous de Poméranie comme les Bossard. C'est dur à mon âge de devoir gagner sa vie, mais c'est comme ça.

La petite fleur bleue de Francine poussait sur du roc. La vanité et la foi l'aidèrent à surmonter une des pires épreuves de sa vie : elle raconta partout que ses nièces étaient obligées de la quitter pour reprendre leur rang dans la société, auprès d'un oncle considérable. D'après ses paroles, loin de comprendre que j'allais devenir, ou, plus exactement, continuer d'être fille de ferme, on me supposait destinée à jouer un rôle brillant à la Cour. Mais les consolations d'amour-propre ne pouvaient suffire : Francine priait beaucoup, suppliant le ciel de lui accorder, en dédommagement de toutes ses peines supportées sans révolte, une éternité de bonheur auprès de France. (Il faudrait bien se passer de la compagnie du papichon, puisqu'il était mort dans l'impénitence finale.) Francine m'aida presque avec entrain à mettre nos vêtements en ordre et adopta deux leitmotive où l'amertume prenait figure plaisante :

— Vous serez bientôt quittes de mi.

Et :

— Courte joie de Malmédy !

France répétait :

— Je ne veux pas aller chez les gens qui ont tué Jeanne d'Arc. Je les déteste.

Mais, de temps en temps, sa joie fusait malgré elle à l'idée du voyage.

Anna m'encouragea :

— Go on, Abel ! Go on, Caïn !

Emma sentait peut-être que nous ne nous reverrions plus. Renonçant à ses fadaises accoutumées, elle envoya à France et à moi deux cartes semblables qui portaient la prière du cardinal Mercier :

« *Je vais vous révéler un secret de sainteté et de bonheur : si tous les* » *jours pendant cinq minutes vous savez faire taire votre imagination, fer-* » *mer vos yeux aux choses sensibles et vos oreilles à tous les bruits de la* » *terre pour rentrer en vous-même et là, dans le sanctuaire de votre âme bap-* » *tisée, qui est le temple du Saint Esprit, parler à ce divin esprit, lui disant :* » *Ame de mon âme, je Vous adore, éclairez-moi, guidez-moi, fortifiez-moi,* » *consolez-moi ; dites-moi ce que je dois faire, donnez-moi vos ordres ; je Vous* » *promets de me soumettre à tout ce que Vous désirez de moi et d'accepter* » *tout ce que Vous permettrez qui m'arrive. Faites-moi seulement connaître* » *Votre volonté.*

» *Si vous faites cela, votre vie s'écoulera heureuse, même au milieu des* » *peines, car la grâce sera proportionnée à l'épreuve et vous arriverez à la* » *porte du paradis chargé de mérites. Cette soumission au Saint Esprit est le* » *secret de la sainteté.* »

Par politesse, je fis quelques tentatives pour changer de nom. Zizi m'aboucha dans un bar avec des spécialistes de passeports truqués. C'était trop cher. J'écrivis à Edgard :

« J'ai une excellente idée : je vais épouser un moribond dans un asile. Vous me reverrez Piedbeuf ou Beulemans. »

Il répondit : *Nonsense !* et dut prendre son parti de nièces Aronovitch. Edgard avait toujours le dernier mot avec les vivants, mais ici, le Juif mort l'emportait sur lui.

Francine nous accompagna jusqu'au bateau. Ce trajet prit l'allure d'une partie de plaisir désespérée. France et Francine échangeaient serments et caresses, mais au moment de monter à bord, la petite fille, surexcitée par l'appel de la sirène, oublia brusquement sa tante et fonça sans se retourner. Francine poussa un cri de douleur, ses mains agrippèrent sa poitrine. Elle articula d'une pauvre voix étranglée de rage :

— Au revoir et merci !

Je lui donnai un baiser qu'elle ne sentit pas et m'élançai sur la passerelle.

Accoudée au parapet, nous vîmes Francine se contraindre à répondre à nos signes d'adieu, puis diminuer et se fondre rapidement dans ce qui devenait le continent, le rivage perdus. La cruche était cassée.

BÉATRIX BECK

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

« LE CYGNE »

par Marguerite Steen *(Albin Michel)*

Dans le décor d'une de ces gentilhommières de la campagne anglaise si typiquement romantiques, Marguerite Steen a mis en scène quatre personnages qui, si elle avait eu moins de talent, n'auraient pas manqué d'être conventionnels : Hariot, la riche veuve, propriétaire du château ; Miles, son frère, le gentilhomme campagnard paillard et rustre, qui sera sensible aux grâces évanescentes de Julia et envisagera même de l'épouser ; Julia, sa demoiselle de compagnie, l'orpheline pauvre qui, tout en coquetant avec Miles, est troublée par le charme juvénile de Pelham ; Pelham enfin, son fils adoptif, le garçon sauvage et aventureux qui, renvoyé d'Eton à la suite d'une fâcheuse affaire et contraint de vivre entre les deux femmes, subit l'attrait de Julia et, lorsqu'il la découvre dans les bras de son oncle, provoque un esclandre en allant s'enivrer à l'auberge du village. L'auteur a situé l'action au début du XIXe siècle. Mais elle montre une telle intelligence de la psychologie adolescente, elle a su décrire avec une telle vérité les divers courants qui agitent l'âme d'un garçon de quinze ans que, loin d'être une gravure de Keepsake, son roman est un remarquable documentaire sur l'éveil des passions à l'époque de la puberté.

JACQUES DE RICAUMONT

(Suite de la chronique bibliographique page 131.)

A MARI IL Y A CINQ MILLE ANS [1]

par André Parrot

Il y a vingt ans exactement (hiver 1933-1934), une expédition française s'installait à tell Hariri, en territoir syrien, non loin de la frontière d'Iraq. Une trouvaille fortuite — un bloc sculpté représentant une divinité acéphale — avait attiré l'attention sur ce site que de rares voyageurs avaient jusqu'alors mentionné. A quelques kilomètres de la piste routière, la colline antique se confondait facilement avec les falaises dessinées à l'horizon et surplombant l'Euphrate. Rien en surface qu'un cailloutis au premier abord énigmatique et quelques tessons inexpressifs. Ces très minces indices n'auraient jamais amené là d'archéologues, sans cette statue mutilée, déterrée par quelques Bédouins à la recherche d'une grosse pierre pour recouvrir le cadavre de l'un des leurs. Ainsi, souvent commencent les grandes découvertes. Ainsi réapparut Mari, quand après quelques semaines consacrées à des sondages, nos pioches tombèrent sur un sanctuaire bourré d'ex-voto, l'un d'eux inscrit d'un texte qui impliquait l'identification : tell Hariri était Mari, ville dynastique, la dixième après le Déluge, capitale illustre mais d'un éclat insoupçonné avant la fouille.

Quelques brèves mentions, sur les listes royales, ne permettaient pas d'émettre un jugement de valeur mais seulement un constat d'existence. Il y avait eu autrefois une ville de Mari, avec six rois demeurés sur le trône et à eux tous, pendant cent trente-six années. Cette ville fut vaincue la trente-troisième année de Hammurabi, roi de Babylone, qui deux ans plus tard rasa ses murailles. Et c'était tout ce que nous savions. Il était bon de faire ce rappel pour établir un bilan. Celui de neuf campagnes de fouilles, la dernière menée d'octobre à décembre 1953.

Bilan sommaire mais éloquent. De la ville retrouvée, plusieurs quartiers ont été entièrement déblayés, avec non seulement des maisons et

1. Voir *Revue de Paris* du 1er novembre 1935 (*La Civilisation Sumérienne*) et 1er mars 1939 (*Les Archives de Mari*), deux études de André Parrot.
A côté du titre Ebih-il, intendant de Mari (Musée du Louvre).

des résidences privées, mais avec plusieurs temples et un gigantesque palais dont la superficie dépasse deux hectares et demi et qui comptait plus de trois cents chambres et cours. Telles sont les richesses immobilières. Que dire des trésors d'art qui sont précieusement conservés aujourd'hui dans les musées de Damas et d'Alep et dans une salle du Louvre ? Que dire enfin de la masse incroyable des textes cunéiformes, constituant avec des milliers de tablettes les archives diplomatiques du royaume, actuellement en cours de déchiffrement [1] et qui vont non seulement nous permettre de donner un tableau singulièrement vivant de l'existence au début du IIe millénaire sur les bords de l'Euphrate, mais encore nous obliger à récrire l'histoire politique, diplomatique et militaire du monde mésopotamien pour la même époque. N'oublions pas non plus — et nous n'indiquons en ce moment que les têtes de chapitres — que c'est le butin épigraphique recueilli à Mari qui a jeté à bas tout l'édifice chronologique, élevé non sans effort par des savants du monde entier, et que l'on reconstruit aujourd'hui en tenant compte des synchronismes formels fournis par nos archives.

Grâce à ce butin multiforme — plusieurs milliers d'objets inventoriés, quelque vingt mille tablettes cunéiformes — il est désormais possible de pénétrer la vie de cette cité, et parfois dans le plus infime détail. Avec les dégagements effectués à ce jour, nous savons déjà que Mari a connu deux périodes d'éclatante prospérité : la première « il y a cinq mille ans », au début du IIIe millénaire avant J.-C., la seconde, au début du IIe millénaire et brusquement annihilée comme la précédente d'ailleurs, par une catastrophe politique (une guerre perdue, et un vainqueur impitoyable) aux environs de 1750 avant J.-C. C'est ensuite la déchéance. Dans les ruines s'installent des rescapés, puis une garnison assyrienne envoyée là pour contrôler, avec une solide tête de pont (Mari est sur la rive *droite* de l'Euphrate), la grande route caravanière qui unit golfe Persique et Méditerranée. Mari a d'ailleurs perdu toute indépendance, toute personnalité. Ce n'est plus qu'un poste militaire, où après les Assyriens, apparaîtront les Néobabyloniens, puis les Séleucides. Nous sommes arrivés aux environs de l'ère chrétienne et c'est maintenant la mort définitive. La ville s'est ensevelie sous les décombres superposés des diverses installations. Elle perd son nom, ou mieux en reçoit un autre. On ne connaîtra plus désormais que tell Hariri.

***

Des deux grandes périodes de Mari ainsi définies, l'une des plus impressionnantes est sans doute la plus ancienne, celle qui commence aux environs de l'an 3 000. Nous l'avions décelée dès les premiers coups de pioche

1. Les Archives diplomatiques de Mari, dont le déchiffrement s'opère sous la direction du professeur G. Dossin, sont en cours de publication par les soins de l'Imprimerie nationale. Six volumes ont déjà paru en traduction, sous le titre *Archives royales de Mari*.

à tell Hariri, en décembre 1933. C'est elle qui a retenu tous nos efforts au cours des dernières campagnes, celles des automnes 1952 et 1953. La fouille réserve de ces surprises et vous conduit souvent là où l'on ne croyait pas aller. Il faut être docile et parfois se laisser guider par les événements lorsqu'ils sont contraignants.

En janvier 1934, nous avions ouvert un chantier en un secteur où nous n'attendions certes pas un temple. C'est pourtant le temple d'Ishtar que nous y avons découvert, presque en surface. Sans doute l'érosion avait-elle « travaillé » mais on est plutôt stupéfait, lorsque dès les premiers coups de pioche les objets qui apparaissent remontent au IIIe millénaire avant J.-C. ! Si, jusqu'à cette trouvaille, les objets recueillis par nous ne sortaient pas d'une honnête moyenne — nous voulons dire quant à leur qualité artistique — les pièces qui surgissaient ainsi, dénotaient une qualité que l'on se plaisait à déclarer absente dans le pays à cette époque lointaine. Il fallut réviser immédiatement un jugement aussi sommaire et admettre qu'à Mari, l'époque que l'on peut encore appeler « présargonique », parce qu'elle précède le grand Sargon, fondateur vers 2400 de la monarchie d'Agadé, avait déjà atteint certains sommets. L'intendant Ebih-il du Louvre, le « meunier » Idi-Narum, la déesse Ishtar, le « couple enlacé » du Musée d'Alep, attestaient une perfection technique jointe à une élégance de lignes, qui causèrent un premier étonnement. Tout ce que nous savions de la statuaire sumérienne archaïque se trouvait bouleversé. Maîtrise et réalisme, élégance et exactitude, il fallait porter tout cela au crédit des ateliers mariotes. Mais derrière eux, qu'y avait-il ?

La fouille avait rendu la petite statue d'un roi, Lamgi-Mari, homme trapu, vêtu d'un long vêtement de peau, cheveux nattés, mains jointes, et s'avançant d'une démarche lourde mais puissante. Avec l'intendant et le « meunier », c'étaient les seuls personnages dont nous connaissions les noms, grâce aux courtes dédicaces gravées dans le dos des sculptures. Trois hommes, c'est un peu sommaire pour avoir une idée valable de la société du moment ! On pouvait tout au moins supposer qu'elle aimait les belles choses et avait les moyens de les réaliser. Toutefois, il semblait déjà évident que cette phase heureuse n'avait pu se poursuivre longtemps et qu'une fin brutale était intervenue.

⁂

En 1938, peu avant le déclenchement de la deuxième guerre mondiale, nos travaux qui s'étaient déplacés tout en s'élargissant, nous avaient permis de repérer au centre du tell un deuxième sanctuaire dont des textes assuraient l'identification avec le temple de la déesse Ninhursag. Dans les couches supérieures, des monuments superposés apparaissaient, qu'avec la technique moderne, il convenait après étude minutieuse, de démolir l'un après l'autre, pour rechercher les plus anciennes installations. Une nouvelle fois, l'époque présargonique était retrouvée à Mari,

avec des caractéristiques identiques à celles que nous avait permis de définir la fouille du temple d'Ishtar. Une conclusion supplémentaire pouvait cependant être tirée : l'extension considérable des niveaux de cette période à Mari, ce qui impliquait pour la ville une importance peut-être plus grande que celle qu'on avait soupçonnée. Après les treize ans d'interruption due à la guerre et au moment où le chantier réouvert, il nous fallut faire choix d'un secteur de recherches, notre décision fut rapidement prise : tout commandait de porter l'effort dans la zone des sanctuaires, celle précisément que nous avions repérée en 1938. Ici encore, l'inattendu se produisit. En décembre 1951 nous dégagions une ziggurat archaïque, c'est-à-dire une de ces tours sacrées que les Mésopotamiens dressaient au cœur de leurs cités et qui, telles un piédestal géant, servaient aux divinités sollicitées de quitter l'empyrée, pour descendre vers la terre. Cette découverte était d'importance. D'abord, elle confirmait que dans l'environnement immédiat devaient se cacher encore d'autres temples, car il était de règle que près de la tour et souvent à ses pieds, les dieux puissent disposer de résidences prêtes à les accueillir. Ensuite, elle nous fixait précisément dans l'époque que nous désirions étudier.

En effet, un sondage dirigé en plein cœur de l'énorme massif avait révélé, en place, un dépôt de fondation [1]. Constitué par un clou de cuivre enfoncé dans un anneau plat et accompagné par deux tablettes de pierre et d'argent, ce dépôt, par sa composition, nous assurait une date certaine : première moitié du IIIe millénaire avant J.-C. Du même coup, les temples à retrouver devaient fatalement appartenir à la même période et, avec un peu de chance, la recherche risquait de nous apporter un sérieux enrichissement dans nos connaissances et même de nous valoir quelques surprises. Le calcul s'est révélé juste et la campagne 1952 nous a donné au-delà de ce que nous attendions.

⁂

Trois nouveaux sanctuaires, deux voués aux déesses Ishtarat et Ninni-Zaza, l'autre à Shamash, ont été repérés et complètement dégagés. Nos pioches les ont mis au jour à quelque trois mètres de profondeur. Sévèrement détruits dans l'antiquité, leurs salles incendiées étaient jonchées d'ex-voto, mutilés au même titre que l'architecture et par des ennemis que nous nous efforçons de préciser plus loin. Épaves historiques et artistiques grâce auxquelles l'époque présargonique à Mari se révèle à nous, pleine de charmes, mais aussi auréolée d'une puissance dont les monuments nous démontrent l'ampleur.

Il fallait des moyens considérables pour se lancer dans des constructions du genre de la ziggurat archaïque, masse entièrement réalisée en briques crues, c'est-à-dire séchées au soleil, mais dont les fondations

1. Dépôt représentant rituellement le début d'une construction.

cyclopéennes utilisent au contraire des dalles de pierre superposées sur quelque trois mètres de hauteur. Cette tour (un de ses côtés mesure près de quarante mètres), se dressait non seulement au-dessus d'un quartier mais au-dessus de la ville tout entière, qu'elle dominait comme un phare. Édifice religieux, elle pouvait peut-être servir à d'autres fins et il n'est pas exclu qu'on l'ait utilisée pour des opérations de transmission de messages. Cependant, sa fonction profonde, c'était d'assurer cette liaison entre la terre et le ciel, d'être ce pont lancé d'une rive à l'autre, pour qu'entre hommes et dieux les échanges soient assurés. C'était une question de vie ou de mort : sans la divinité, aucune fertilité n'était concédée au pays ; avec elle, au contraire, l'existence pouvait se dérouler dans ses phases normales, les moissons suivant obligatoirement les semailles, celle que l'homme renouvelle ici-bas sans se lasser, puisqu'il est né pour donner la vie à d'autres et que le grain de blé ne peut donner un autre épi qu'après une destruction totale. Chaîne sans fin, à laquelle la mort n'arrive même pas à mettre un terme, puisque au moment même où la faux frappe, des berceaux se peuplent et la flamme s'élève, car elle a déjà été transmise.

De « longs jours » sur la terre, c'est pourtant ce que les hommes ont inlassablement et depuis qu'ils existent, supplié les dieux de leur donner. Ceux de Mari ne font pas exception, car en vouant leurs statuettes dans les sanctuaires et en les déposant sur les banquettes, au pied des idoles vénérées, ils n'ont certainement rien demandé d'autre. La vie est le bien par excellence. C'est elle qui commande tous les autres et le dieu ou la déesse l'accorde à son dévôt, pour autant qu'il lui soit fidèle. C'est donc un des aspects de la fidélité que de se vouer en effigie, les mains jointes — en prière — les yeux fixés en une imploration muette. Grâce à cette croyance, nous avons devant nous, près de cinq mille ans après, les gens de Mari, figés pour nous et pour notre enseignement. Le roi donnait l'exemple. Itur-Shamagan est présent. Ce monarque, jusqu'à 1952 inconnu, est là, debout, torse nu, vêtu du jupon aux mèches laineuses, dit au *kaunakès*, les mains jointes et d'une bouche finement plissée on croit entendre tomber la requête. La même sans doute que celle murmurée par tous les fonctionnaires de la cour, tous les membres de la famille royale qui accompagnent le souverain dans sa dévotion. Cette fois ce ne sont plus des anonymes, car un grand nombre de statues sont inscrites et cela nous vaut de connaître la plupart des grands personnages du moment et de les retrouver dans leur exacte situation sociale ou officielle : Salim, Gumbad, tous deux frères du roi ; Dubla, son neveu ; Iti-Nârum, prince héritier ; Mesgirru « surveillant du pays », Kinkinda, officier du palais, Suwada l'échanson, Nani, notable de marque et, à en juger d'après son visage, véritable « père noble » dont les conseils devaient être précieux.

A côté de ces hommes au port vénérable, à la barbe soigneusement

lissée, une femme apparaît, avec son sourire, sa grâce et cette sensibilité qui fait le charme de tant de statues de Mari. Une inscription nous révèle tout : Ur-Nina [1], la « grande chanteuse » a voué sa statue à la déesse Nini-Zaza, pour Iblul-il, roi de Mari. Les autres hommes pensaient d'abord et uniquement à eux. Cette femme s'oublie volontairement et dans son offrande, elle implore avant tout pour le roi, qui, sans elle, nous serait encore inconnu. « Grande chanteuse » dit l'inscription que l'on peut aussi traduire, ce qui donne d'ailleurs un sens très proche, « grande musicienne ». Sur une deuxième statue, celle-là affreusement mutilée, la femme était représentée, la main sur une lyre avec laquelle, on peut l'admettre, elle accompagnait son chant.

Sans doute épiloguera-t-on longtemps et différemment sur cette femme, la seule de Mari dont nous ayons à la fois la figure et le nom. Chanteuse-musicienne des sanctuaires ou du palais, l'une et l'autre hypothèse est possible. Il n'est pas exclu d'ailleurs que ladite artiste ait été en fonction, à la fois au temple et au palais, mais il est évident que le roi de Mari ne lui fut pas indifférent et cet épisode de la « petite histoire » n'est pas le moins émouvant dans cette résurrection du passé, où les gens que nous retrouvons dans cette statuaire acceptent de temps en temps de revivre pour nous, en nous abandonnant un peu de leur intimité, voire même certains de leurs secrets.

Dans leur comportement vis-à-vis de leurs divinités, ces gens mettent beaucoup plus de confiance que nous ne pensons généralement. On a souvent considéré, dans certains milieux, les dieux de l'antiquité comme des puissances d'aspect rébarbatif, avides de sang et de vengeance, sourds aux supplications, et avant tout préposés aux châtiments. Cette conception est complètement erronée. Sans doute certains dieux et certaines déesses avaient des réactions violentes, mais c'était à l'égard des ennemis et aux dépens de ces derniers. L'iconographie nous montre au contraire, face à face, des fidèles et des êtres d'un abord bienveillant. La statuaire de Mari nous a rendu la figure de divinités féminines, Ishtar, Ishtarat. Rien de plus accueillant que cette femme assise sur son trône, parée comme une madone et dont le visage si doux s'encadre d'un long voile qui a été écarté avec discrétion et élégance. Sans doute encore, s'agit-il ici de la déesse de l'amour et on ne pouvait figurer la puissance qui symbolisait la passion sous des traits monstrueux. Cependant, Ishtar même au moment où elle apparaît dans sa fonction guerrière, fonction qu'elle cumulait on le sait, avec le royaume des sens, est une femme gracieuse, vêtue d'une longue robe, yeux pétillants, la chevelure bouffante coiffée d'un *polos*. Ses mains sont nues et avec son sourire glacé, elle assure sa double charge : elle jette les hommes sur les champs de bataille et elle appelle aux enlacements les guerriers vainqueurs.

Ishtar de Mari ne fut cependant pas indéfiniment la reine invincible

(1) On peut lire aussi Ur-Nanshe.

des combats. Elle rencontra un jour plus fort qu'elle : une autre Ishtar, adorée par un autre roi, vénérée dans une autre ville. C'est ici que les précisions demeurent difficiles. Faute de texte, nous tâtonnons encore mais la lumière se fera bien un jour, comme elle s'est déjà faite sur bien d'autres points. Toutes nos constatations se sont répétées en se confirmant. Mari a été prise vers le milieu du IIIe millénaire et sauvagement détruite. N'ayant pas jusqu'ici retrouvé le palais correspondant à la dynastie de Lamgi-Mari, Itur-Shamagan, Iblul-il, nous ne savons comment fut saccagée la résidence royale. Elle ne fut certainement pas plus ménagée que les sanctuaires, qui tous et sans exception, subirent une destruction radicale par la pioche et par le feu. L'an passé surtout, nous avons pu relever des nappes de cendres et de poutraisons carbonisées, qui attestaient la violence des incendies allumés. Mais l'architecture ne fut pas seule à souffrir et à avoir souffert. Les équipes de dévastateurs fracassèrent systématiquement tout ce qui présentait quelque valeur et tout ce dont les sanctuaires étaient garnis. En particulier, les ex-voto, c'est-à-dire les statues et les statuettes des adorants, leurs offrandes (vases de pierre ou de métal précieux, colliers de pierre, figurines, etc.), et ces panneaux de marqueterie pour lesquels les Présargoniques semblent avoir eu une véritable prédilection.

En 1934, au sanctuaire d'Ishtar nous avions recueilli les éléments disloqués d'une de ces compositions où des silhouettes en ivoire ou en coquille nacrée, se détachent sur un fond plus sombre, fait de lapis-lazuli ou de lamelles de schiste. Il s'agissait alors de la scène classique du « dénombrement des captifs », après une guerre, naturellement victorieuse... En 1938, le temple de Ninhursag nous avait abandonné quelques fragments appartenant à une décoration semblable. Mais en novembre et décembre 1952, la récolte a dépassé en importance tout ce qui avait été ramassé précédemment. Plus de deux cents éléments en ivoire ou en coquille, ont été recueillis dans le temple d'Ishtarat, appartenant à plusieurs panneaux dont il n'est plus possible de retrouver l'ordonnance, tellement la destruction a été minutieuse. Tout au plus, sur les plaquettes découpées d'une main très sûre par des artistes particulièrement adroits, retrouvons-nous des personnages faciles à identifier (soldats au combat, chars, prisonniers, adorants, fonctionnaires, artisans) dont nous ne pouvons plus définir l'emplacement originel même si nous comprenons encore la fonction qui leur était impartie.

La sauvagerie dans la destruction indique donc que la lutte fut sans merci et le carnage sans pitié. La statue d'Itur-Shamagan avait été cassée en quarante-cinq morceaux. C'était bien autre chose que la mutilation rituelle et classique du nez martelé, ou, à la rigueur et en plus, des mains cassées ! Quels étaient donc ces vainqueurs déchaînés ? Depuis longtemps nous avons essayé de les identifier. En 1934, nous avions songé à Eannatum, roi de Lagash, ville du sud-mésopotamien. Un texte gravé sur un

galet de pierre raconte, en effet, que ce souverain soumit Kish, Keshu et Mari. Il était tentant de rapprocher cette mention laconique, d'une campagne militaire qui aurait amené les Sumériens sur les bords du Moyen-Euphrate et il est bien évident que cette expédition n'avait pas été conduite avec des méthodes nuancées. A l'examen, on peut se demander si l'événement dont il est question ne doit pas être compris autrement : les soldats coalisés de Kish, Keshu et Mari auraient été défaits alors qu'ils attaquaient Lagash, et près de cette dernière ville. Dans ce cas, Mari était bien loin du champ de bataille, donc à l'abri des coups.

Nous avons ensuite émis l'hypothèse que le mortel ennemi de Mari avait dû être Sargon, roi et fondateur de la dynastie d'Agadé. Une inscription rapporte, en effet, que dans une campagne « jusqu'à la forêt des cèdres (le Liban ou l'Amanus) et les montagnes d'argent », il soumit Tuttul (aujourd'hui Hit), Mari, Yarmuti et Ibla. Ici encore, ceci n'alla pas certainement sans heurt violent. A cette hypothèse, M. Édouard Dhorme a fait cette objection qu'on avait peine à penser qu'un Sémite, comme l'était Sargon, fidèle dévôt de la déesse Ishtar, se soit dressé avec une telle violence contre d'autres Sémites, ceux qui résidaient à Mari, et qu'il ait pu commettre ce sacrilège d'y détruire le sanctuaire de la divinité même dont il se réclamait. Plutôt que d'en charger Sargon, M. Dhorme préfère donc l'attribuer à un Sumérien, Lugalzaggisi, roi de la IIIe dynastie d'Uruk, dont une dédicace, gravée sur un vase de pierre, précise qu'il contrôla, grâce à la volonté d'Enlil, toute la région s'étendant de la mer inférieure à la mer supérieure, c'est-à-dire tout le pays allant du golfe Persique à la Méditerranée.

L'objection n'est pas sans valeur. Nous ne la croyons pourtant pas décisive. Les rois adoraient des divinités portant le même nom, tout en étant certainement convaincus que seule était valable la leur, celle de leur cité. Aucun souverain n'aurait confondu Ishtar d'Arbèles, Ishtar de Ninive ou Ishtar de Mari. On pouvait aisément rendre un culte fervent à la divinité de Ninive et saccager le sanctuaire de celle de Mari. Il n'y avait là nulle antinomie, nulle contradiction. De même une lutte sans merci, opposant des peuples de race identique, n'est pas impensable. Cela s'est souvent produit et reproduit dans le cours de l'histoire. Enfin, la dédicace sur laquelle on s'appuie pour amener Luggalzaggisi à Mari ne donne aucune précision sur les villes soumises. Le passage du souverain et de ses soldats est probable — Mari était bien sur leur route — mais nous ignorons totalement comment se déroula ce raid éclair.

Pour Lugalzaggisi, il est évidemment possible d'avancer un nouvel argument. Ce même souverain a sur la conscience la destruction sauvage de Lagash. Un témoin affolé nous en a tranmis le récit, sous la forme d'un poème gravé sur une tablette d'argile. Les lamentations se succèdent sur un rythme oppressant : *Les hommes de Gishhû, l'eki ont mis à feu ; l'antasurra, ils ont mis à feu ; l'argent et les pierres précieuses,*

ils ont ravi ; le palais de tiraas ils ont mis à sang ; l'abzubanda ils ont mis à sang ; la chapelle d'Enlil et de Babbar ils ont mis à sang... Et l'énumération se poursuit, sans que rien ne soit omis dans ce désastre qui, pour le témoin, semble avoir été sans précédent. La complainte se termine par cette finale vengeresse, ultime recours des opprimés : *Quant à Lugalzaggisi, prince de Gishhû, que sa déesse Nisaba ce péché porte sur sa tête !* Ce qu'un tel homme avait fait à Lagash, il pouvait et a bien pu, certes, le répéter à Mari. Le doute, par conséquent, demeure : ou le Sumérien Lugalzaggisi ou le Sémite Sargon mais l'un ou l'autre, très vraisemblablement.

La ville du Moyen-Euphrate était, par le destin, vouée à ces fins dramatiques. Ce qui s'est passé vers 2400 avant J.-C. se reproduisit, presque identiquement, vers 1750 avant J.-C., cette fois du fait de Hammurabi de Babylone. Un souverain mésopotamien, quelque peu ambitieux, ne pouvait en effet accepter d'être bloqué dans son expansion vers le Nord par ce verrou qu'était Mari. La grande artère commerciale qui, du golfe Persique, rejoint la Méditerranée, remonte en effet l'Euphrate. C'est un grand couloir qui draîne toute la circulation et assure en les régularisant tous les échanges. Au temps des caravanes, il était indispensable d'avoir à mi-chemin de certains grands itinéraires, des villes d'étapes. Mari a été l'une d'elles, à moitié chemin entre ces deux métropoles qu'étaient Alep et Babylone. C'est toute l'explication de cette incroyable fortune qui, dès le début du IIIe millénaire, s'y manifeste dans tous les domaines mais spécialement dans le domaine de l'art. Métropole militaire, politique et commerciale, c'est parce qu'elle était tout cela, que Mari a pu devenir en même temps un foyer artistique. Le génie créateur s'y est employé, car des monarques puissants, une cour fastueuse assuraient aux architectes, aux sculpteurs, aux décorateurs, ces commandes qui accélèrent les progrès. Il n'est pas toujours exact de dire que seule la misère favorise la création et qu'il faut qu'un artiste ait faim pour que son génie puisse se manifester avec toute son ampleur. La sécurité et les moyens y aident aussi et la réussite est le plus souvent exaltante.

Mari était trop grande pour n'être pas regardée avec avidité, mais trop fière de son indépendance pour accepter de l'aliéner sans résistance. C'est pour avoir résisté et certainement jusqu'à la mort, qu'elle a connu ce sort tragique. Une fois de plus, les vainqueurs ne surent pas dominer leur victoire. Au bilan de l'histoire et au débit de ces inconnus criminels, nous inscrivons cette destruction impitoyable qui n'épargna pas plus les choses que les hommes. *Homo homini lupus.* C'est la dernière leçon que nous laisse la contemplation de ces murs calcinés, de ces statues en miettes. Révélation du cœur de l'homme antique, dont on aimerait savoir si, après cinq mille ans, celui de l'homme moderne n'a pas connu quelque amélioration...

ANDRÉ PARROT

LA POÉSIE DE HENRI MICHAUX

par ROLLAND DE RENÉVILLE

On sait que les livres de Henri Michaux obtiennent, tant en France qu'à l'étranger, une réputation grandissante. L'inspiration de sa poésie n'a que de rares points communs avec les œuvres dont le succès fut le plus marquant dans notre littérature.

Nous avons demandé à Rolland de Renéville, à qui l'on doit un ouvrage profond sur l'essence de la poésie (L'Expérience poétique), *de bien vouloir évoquer quelques-uns des aspects de l'œuvre.*

Notre temps apparaît marqué par le culte des personnalités plutôt que par celui des écoles littéraires. On dispute moins du mérite de l'existentialisme que de celui de Sartre en tant que romancier. Les batailles que livrèrent les romantiques aux néo-classiques, les symbolistes aux parnassiens, ne se prolongent devant nous sous nul aspect. Personne ne songe à débattre des mérites respectifs du vers régulier et du vers libre. Et l'on n'aperçoit pas de signe qui permette de dire que les poètes contemporains ou leurs lecteurs soient encore agités par le débat, cependant capital, dont les vingt années qui s'écoulèrent entre les deux guerres furent remplies, quant à la nature de l'inspiration. Que cette dernière se confonde avec l'extrême attention, selon Valéry, ou, à l'inverse, avec la dictée de l'inconscient, comme André Breton le soutint, il semble qu'il suffise aux lecteurs d'aujourd'hui que l'un et l'autre de ces deux esprits soient grands, et leurs positions ennemies défendues avec le talent que l'on sait, pour qu'ils leur paraissent avoir eu l'un et l'autre raison.

Nous sommes à l'ère des personnalités fortes et isolées : Saint-John Perse, Reverdy, Artaud, Daumal, Michaux. Et il ne serait pas paradoxal d'interpréter l'établissement tardif de leur règne comme la revanche de l'esprit contemporain placé en face des mouvements de masse et des asservissements collectifs.

C'est ainsi que de secrète qu'elle était, et comme réservée à un petit nombre de lecteurs, la poésie de Henri Michaux a, d'elle-même, gagné ces dernières années un public de plus en plus étendu. Sans doute, la plaquette d'André Gide : *Découvrons Henri Michaux* [1], qui parut en 1941,

1. Editions de la N.R.F.

a-t-elle contribué à cette divulgation d'une confidence qui méritait au plus haut point d'être partagée. Toutefois la réputation que Michaux a désormais conquise, et dont l'établissement était en voie de s'accomplir bien avant que Gide ne découvrît pour son propre compte les œuvrès du poète, est, avant tout, la contrepartie d'une valeur qui ne pouvait manquer de s'imposer. Elle est encore l'effet de la parfaite adéquation du message de Henri Michaux et de l'angoisse de l'homme moderne qui se sent insidieusement emprisonné dans l'univers que les tyrannies, issues des systèmes et des techniques, prétendent construire à sa mesure, et ne font que substituer implacablement au domaine fluide des lois naturelles.

Si par son âge Henri Michaux appartient à la génération des écrivains qui formèrent en France le mouvement surréaliste, et si certains de leurs maîtres, tels Rimbaud et Lautréamont, furent aussi les siens, Michaux ne fréquenta guère les surréalistes, ne se mêla point à leur groupe, et poursuivit une activité complètement indépendante de la leur. Michaux n'est ni un théoricien ni un politique. Toute activité collective lui est indifférente, sinon ennemie. On ne saurait trouver chez lui de tentative pour élucider le mécanisme du fonctionnement de l'esprit, et proposer une recette d'écriture, non plus que d'efforts pour faire coïncider les désirs de subversion du comportement humain qu'il peut avoir conçus, comme chacun de nous, à son heure, avec une théorie économique et sociale donnée. Ce serait donc se fourvoyer de façon grave que de s'apprêter à pénétrer la poésie de Michaux à travers l'état d'esprit qui animait Breton et ses amis aux alentours de 1930.

Ce dont demeurait tout d'abord frappé le lecteur qui s'aventurait à ouvrir en 1927 le premier recueil important de Michaux, intitulé *Qui je fus* [1] était sa manière de traiter le langage : il n'était pas, semblait-il, pour ce poète nouveau de terme indifférent, par avance accepté comme une convention commode. Sa façon d'entamer le poème par des jeux syllabiques ou des mots inventés, s'apparentait à l'attitude des enfants qui découvrent les modes d'expression, et en expérimentent les puissances par la répétition d'un mot, dont ils s'efforcent d'intervertir ou de modifier les syllabes, comme pour en faire surgir toutes les possibilités :

Glu et Gli

et glo
et glu
et déglutit sa bru
gli et glo
et déglutit son pied
glu et gli
et s'engluglioglolera.

1. Editions de la N.R.F. Michaux avait déjà publié en Belgique les plaquettes suivantes, aujourd'hui introuvables et non reprises en volume : *Cas de Folie circulaire* (1922) ; *Fables des Origines ; les Rêves et la Jambe* (1923).

les glous glous
les sales rats
tape dans le tas !
il n'y a que le premier pas !
dans le tas !
le rire est dans ma...
un pleur est dans mon...
et le mal Dieu sait où
on en est tous là.
. . . . . .

En dépit de la cruauté du sens que le poète entendait nous transmettre ici, la légèreté de son chant participait à un charme que l'on n'a guère l'occasion de rencontrer que dans les comptines, les airs de ronde, les « vieux refrains niais » dont parlait Rimbaud au début d'*Alchimie du Verbe*.

Toutefois il serait évidemment abusif de laisser entendre que de la part de Michaux une telle manière de s'exprimer tenait à cet état d'innocence sans faille qui permet aux enfants de composer les dessins et les poésies qui leur sont propres, et dont l'apparition a pour effet de transformer brusquement notre *savoir* en lacune impossible à combler. En fait, il ne retrouve les accents d'un âge d'or révolu qu'en pleine conscience, et par un mouvement de révolte à l'égard de ce que les anciens nommaient la nécessité : il est le premier à nous avoir fait sentir l'apparente absurdité de notre condition, qui devait devenir l'un des lieux communs de notre temps.

La confrontation qu'opère Michaux entre l'univers dont il se sent le démiurge et la réalité objective, constitue le thème central de son œuvre. Il est possible de distinguer, dès son second ouvrage, trois aspects du même thème dans les développements que cette confrontation n'a cessé de lui inspirer : tout d'abord il se satisfait de désorganiser notre monde, et d'y introduire un désarroi empreint de cocasserie, en juxtaposant dans un lieu déterminé des objets ou des êtres qui n'y sont pas adaptés. C'est ainsi qu'il écrit :

Autrefois, j'avais trop le respect de la nature. Je me mettais devant les choses et les paysages et je les laissais faire.

Fini, maintenant, j'interviendrai.

J'étais donc à Honfleur et je m'y ennuyais. Alors résolument, j'y mis du chameau. Cela ne paraît pas fort indiqué, n'importe c'était mon idée. D'ailleurs, je la mis à exécution avec la plus grande prudence...

... On commençait à voir les Honfleurais loucher à chaque instant avec ce regard soupçonneux si spécial aux chameliers, quand ils inspectent leur caravane pour voir si rien ne manque et si on peut continuer à faire route ; mais je dus quitter Honfleur le quatrième jour.

Son obsession est progressive et l'entraîne à des interventions de plus en plus graves : il va bientôt jusqu'à s'en prendre aux objets eux-mêmes, qu'il détruit pour les recomposer à sa façon. Tel est le traitement que

son mouvement intérieur le contraint à imposer aux mots des ouvrages qu'il tente de lire :

Quant aux livres, ils me harassent par-dessus tout. Je ne laisse pas un mot dans son sens ni même dans sa forme. Je l'attrape et, après quelques efforts, je le déracine et le détourne définitivement du troupeau de l'auteur.

Enfin Michaux va jusqu'à substituer les êtres qu'il invente à ceux qui peuplent la terre :

La Parpue est un animal cravaté de lourds fanons, les yeux semblent mous et de la couleur de l'asperge cuite, striés de sang, mais davantage sur les bords...

... La Darelette se rencontre dans les terrains secs et sablonneux. Ce n'est pas une plante, c'est une bête agile, corsetée et chitinée comme pas un insecte, grosse comme un rat et longue comme celui-ci la queue comprise...

... Un autre animal avec une échine de catafalque, crucifiée de jaune, plus gros qu'un bœuf...

Ces fragments de poèmes en prose extraits du second recueil que Michaux publia en 1929 sous le titre *Mes Propriétés* [1], nous permettent de concevoir le sens du mouvement qui porte le poète à intervenir dans l'ordre de tout ce qui n'est pas celui de son domaine intérieur : il s'agit en effet pour lui de nous imposer ses lois, ses astres, ses peuples et leurs idiomes, à la faveur de l'effacement ou de la désorganisation de notre univers. Ecoutons-le nous parler de ses propriétés :

Dans mes propriétés tout est plat, rien ne bouge ; et s'il y a une forme ici ou là, d'où vient donc la lumière ? Nulle ombre.

Parfois, quand j'ai le temps, j'observe retenant ma respiration ; à l'affût ; et si je vois quelque chose émerger, je pars comme une balle et saute sur les lieux, mais la tête, car c'est le plus souvent une tête, rentre dans le marais ; je puise vivement, c'est de la boue, de la boue tout à fait ordinaire ou du sable, du sable.

. . . . . .

L'inadaptation de notre monde à celui du poète, comme l'inadaptation de l'esprit du poète à l'ensemble de nos conventions, engendrent la solitude irrémédiable qui est son lot. C'est d'elle que nous entretiennent les poèmes en vers et en prose que Michaux réunit en 1931 sous le titre : *Un certain Plume* [2] :

Plume voyage

Plume ne peut pas dire qu'on ait excessivement d'égards pour lui en voyage. Les uns lui passent dessus sans crier gare, les autres s'essuient tranquillement les mains à son veston...

Et si la nuit on lui refuse un lit :

« Quoi ! Vous n'êtes pas venu de si loin pour dormir, non ? Allons, prenez

1. Editions Fourcade. Texte repris dans *la Nuit remue* (N.R.F.).
2. *Un certain Plume*, 1930, N.R.F.

votre malle et vos affaires, c'est le moment de la journée où l'on marche le plus facilement.

— Bien, bien oui... certainement. C'était pour rire naturellement. Oh ! oui, par... par plaisanterie. »

Et il repart dans la nuit obscure.

. . . . . .

Cette replongée dans la nuit permet au poète de reprendre conscience du seul univers dans lequel il puisse être lui-même, et dont il ne saurait en fait s'évader. Un univers glacé sans doute, mais dont les fêtes ont l'éclat du plus *lumineux* diamant :

Icebergs

. . . . . .

Icebergs, Icebergs, cathédrales sans religion de l'hiver éternel, enrobés dans la calotte glaciaire de la planète Terre. Combien hauts, combien purs sont tes bords enfantés par le froid.

Icebergs, Icebergs, dos du Nord-Atlantique, augustes Bouddhas gelés sur des mers incontemplées. Phares scintillants de la Mort sans issue, le cri éperdu du silence dure des siècles.

Icebergs, Icebergs, Solitaires sans besoin, des pays bouchés, distants, et libres de vermine. Parents des îles, parents des sources, comme je vous vois, comme vous m'êtes familiers...

La blanche ombre portée du cygne mallarméen s'allonge sur cette très belle page, extraite du recueil intitulé *la Nuit remue* [1]. Ainsi la mordante mais vive dérision qui donne la plupart du temps sa flèche à chacune des énonciations de Michaux s'efface-t-elle au profit de l'invocation ou du cri, dans les moments culminants de son épreuve, là où sa tendresse, sans communication ni réponse possibles, est près de se laisser percevoir.

Le tragique et la dérision intimement associés dans les écrits de Michaux, font briller sous nos regards, d'un bout à l'autre de chacun de ses livres, le péril et la grâce d'une flamme qui ne serait appliquée qu'à détruire, au fur et à mesure de ses mouvements, chacune des formes qu'incessamment elle enfante. D'où le sentiment de fuite perpétuelle, de brusque saute, dont le lecteur se sent animé, tandis que l'auteur le guide dans un domaine où le rire et les sanglots ont cessé d'être les effets de mouvements contradictoires.

Le comique propre à Michaux ne peut être rapproché, bien entendu, ni de l'esprit cher au XVIIIe siècle français, ni de l'ironie glacée des Anglo-Saxons. Il ne s'agit pas chez lui, comme chez les détecteurs surréalistes de « l'humour noir », de faire éclater les cadres de nos habitudes par l'arrachement d'un objet usuel à sa destination première, ou par l'établissement de rapprochements inattendus d'objets, auxquels la raison refuse toute possibilité de confrontation. L'humour de Michaux est

1. N.R.F., 1935.

celui qui permet aux Chinois de supporter l'intimité des Dragons issus de leur propre pensée, et qui s'installent à leur insu dans un coin de leur maison. De là, peut-être, le fait que son univers paraît situé dans un orient intérieur et jamais nommé.

Il semble que ce soit cette nécessité de contraindre les créatures de son univers mental à vivre dans une *lumière désarmante* qui pousse Michaux non seulement à écrire, mais encore à peindre tout ce qu'il est contraint de contempler lorsqu'il est seul, aussi bien qu'à faire enregistrer les rythmes inconnus qu'il extériorise en usant des instruments de musique les plus primitifs qu'il lui soit possible de trouver parmi ceux que les explorateurs rapportent de leurs lointains voyages.

Si Michaux a tenté, à un moment donné de son existence, de confronter les scènes de son théâtre intérieur avec celles que pouvaient lui offrir des contrées et des peuples différents des nôtres, et s'il en a rapporté des ouvrages aussi originaux qu'*Ecuador*[1] et *Un Barbare en Asie*[2], le sentiment d'isolement et de lassitude qui finalement se dégage de ses impressions de voyage, ne fait que confirmer l'impossibilité de communication qui constitue, je l'ai dit, son drame permanent.

Ramené par la fatalité de son destin vers un empire intérieur dont il ne saurait se distraire, le poète nous rendra compte désormais des voyages qu'il accomplira à travers des contrées auxquelles il a seul accès. *Le Voyage en Grande Garabagne*[3] et *Au Pays de la Magie*[4], comme celui qui lui permet de retracer le *Portrait des Meidosems*[5], ne sont plus que des explorations introspectives. C'est dans un tel mouvement qu'il fera évoluer, de pages en pages, des êtres formés soit de « trente-quatre lances enchevêtrées », soit d'une bulle, ou encore d'une corde, selon le rythme ou la coloration des minutes :

« *Trente-quatre lances enchevêtrées peuvent-elles composer un être? Oui, un Meidosem. Un Meidosem souffrant, un Meidosem qui ne sait plus où se mettre, qui ne sait plus comment se tenir, comment faire face, qui ne sait plus être qu'un Meidosem.*

Ils ont détruit son « un ».

Mais il n'est pas encore battu. Les lances qui doivent lui servir utilement contre tant d'ennemis, il se les est passées tout d'abord à travers le corps. Mais il n'est pas encore battu. »

Sans doute le lecteur aura-t-il le loisir de s'interroger sur l'identité de cet étrange guerrier qui se confond avec ses propres armes, et tire sa force des blessures qu'elles ne cessent de lui renouveler. Accomplir cette découverte, c'est concevoir du même coup que l'œuvre de Michaux apporte à l'affirmation angoissée de Pascal : « Tu mourras seul » un

1. *Ecuador*, 1929, N.R.F.
2. *Un Barbare en Asie*, 1933, N.R.F.
3. N.R.F. *Collection Métamorphoses*, 1936.
4. N.R.F., 1942.
5. *In la Vie dans les Plis*, N.R.F., 1949.

prolongement qui l'amplifie, et démontre, à la faveur de la création poétique, que la vie tout entière se confond avec la solitude.

Nous ne saurions douter en lisant les livres de Michaux, ou en contemplant ses peintures et ses dessins, que nous n'assistions de l'extérieur à un drame poignant, dont nous ne pouvons d'ailleurs pénétrer l'horreur que parce que nous sommes — chacun pour notre propre compte — le support d'une tragédie de même nature. Non pas sans doute que nous puissions prétendre qu'il existe une identité parfaite entre notre drame personnel et celui de Michaux, ou celui de l'un de nos semblables, mais tout au moins correspondance. Et c'est pour dégager cette correspondance, la fortifier, et tenter de nous faire parvenir un signe d'intelligence, qu'en fin de compte, Michaux s'adresse à nous.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

52 CONTES MERVEILLEUX

par Philippe Soupault

Ce florilège rassemble quelques-unes des plus charmantes ou des plus ingénieuses légendes du monde entier. M. Philippe Soupault qui a réuni et adapté ces cinquante-deux contes, inconnus de nous pour la plupart d'entre eux, les destine aussi bien aux enfants qu'à ceux que l'on appelle les « grandes personnes ». Pourtant il est plaisant de faire connaissance avec ce merveilleux issu du légendaire de tous les pays ! On souhaite que les petits enfants ne soient pas les seuls à se laisser enchanter. Le domaine du rêve est sans frontières, et l'on passe, sans vaine solution de continuité, de l'Indonésie au Brésil, de l'Irlande au Congo, des îles Bali à la Lorraine. Et après avoir lu ces histoires simples et extraordinaires, on peut le confesser avec M. Philippe Soupault : « Nous ne sommes jamais tellement sûrs que tout ce qui se passe dans les contes soit absolument impossible. »

YVAN CHRIST

POÈMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

par André Spire *(Corti)*

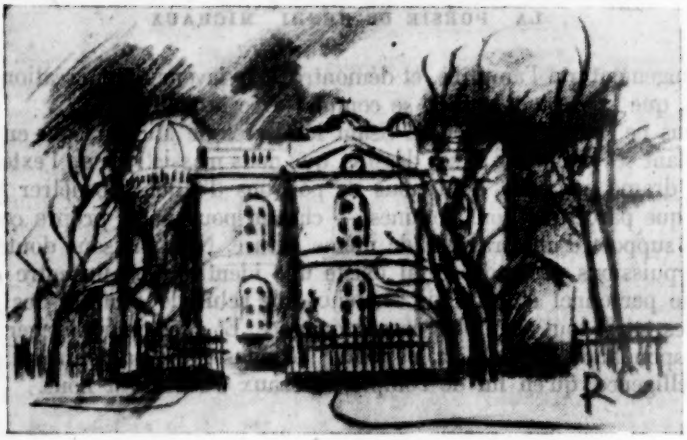
André Spire, qui à 87 ans est sans doute le doyen des poètes français, a eu l'heureuse idée de réunir ce choix de 225 poèmes. Certains sont inédits, d'autres ont paru dans des volumes (*Et vous riez...*, *Versets*, *Vers les routes absurdes*, *Le Secret*, *Poèmes de Loire*, *Fournisseurs*, etc.) depuis longtemps épuisés.

Tous ceux qui regrettaient de ne pas avoir facilement accès à la poésie d'André Spire pourront reprendre contact avec un lyrique qui depuis le début du siècle n'a cessé de faire entendre une voix neuve, riche et puissante.

Français, Lorrain, Juif, homme avant tout, il a mis au service du plus beau langage les élans de ses impulsions multiples. Ses poèmes sont les instants privilégiés de la vie d'un homme qui, depuis sa jeunesse, a été mêlé à tous les grands courants de la vie sociale, politique et religieuse.

J. V. M.

(Suite de la chronique bibliographique page 148.)



NOUVELLE CONCEPTION DU TEMPS

par Pierre Rousseau

« *L'actualité*, disait, il y a trente ans, Charles Nordmann, homme de science doublé d'un brillant écrivain, *est comme cette mousse bruissante et légère qui couronne et masque un instant l'or fluide du vin généreux.* » Elle accapare et distrait un moment notre mouvante attention, et il faut le recul des années pour que, sous son pétillant chatoiement, se révèle la trame sous-jacente dont est tissée la réalité. Comment apparaîtra cette trame, une fois que se sera décantée l'agitation multiforme de notre pathétique vingtième siècle ? Quelle réalité profonde découvrira-t-on derrière la fumée des guerres incessantes, la vanité des querelles idéologiques ou l'âpreté des luttes mercantiles ? S'il est vrai que l'intelligence prime la force aveugle et que l'esprit, appuyé sur la science, façonne le monde, comment douterions-nous que le vingtième siècle soit, avant tout, l'ère de la révolution la plus totale que la raison de l'homme ait accomplie ? Cette révolution, c'est la mise en doute des concepts fondamentaux, des « invariants » de la pensée, et l'effort pour bâtir la science de demain sur d'autres fondations que celle d'hier.

Mais, quels que soient les progrès spectaculaires de la technique, de ceux qui traînent, romancés et magnifiés, à la première page des quotidiens, il est impossible de laisser ignorer aux hommes que le grand

élan du savoir actuel, c'est *aussi* autre chose. Si Le Verrier et Berthelot pouvaient s'entretenir avec nos savants contemporains, qui sait s'ils s'entendraient encore avec eux sur le sens des définitions liminaires ? Car, dominé depuis toujours par les forces naturelles et soumis craintivement à leurs lois, il se trouve que l'homme a pris maintenant l'offensive. D'humble sujet, il est devenu maître. Il a commencé, grâce à la science, à reconstruire le monde à son idée. Il a cessé de se mesurer sur la nature ; c'est celle-ci qu'il modèle désormais à son gré.

Peu de lecteurs, assurément, ont entendu parler du congrès de l'Union astronomique internationale qui s'est tenu à Rome en 1952 : peut-être, cependant, par certaines des causes qu'il a instruites, est-il destiné à se répercuter sur le sort de l'humanité de manière autrement profonde que les remous de la politique. L'une d'elles a consacré la dévaluation des étalons naturels, et c'est à celle-ci que j'en veux venir.

« *Au quatrième top...*

...il sera exactement... » et, au commandement de l'horloge parlante, chacun de tirer sa montre et de la remettre à l'heure. Geste machinal, dont l'automatisme témoigne de la place qu'a prise le Temps dans notre existence de gens de 1954. A bien réfléchir, le Temps est aujourd'hui une denrée aussi indispensable que le pain. Plus d'heure, et la machine sociale s'affole et s'arrête. Le progrès de la civilisation entraîne le raffinement croissant du découpage temporel. Au moyen âge, la vie de la cité était réglée, à une heure près, par le mouvement diurne du Soleil ; de nos jours, les trains partent à la minute, l'horloge parlante donne le dixième de seconde, et les récepteurs de télévision mettent en jeu des durées encore mille fois plus courtes.

Qu'il s'agisse de faire pointer une carte à l'horloge enregistreuse d'une usine, de fixer l'instant d'un rendez-vous ou d'évaluer la vitesse d'un coureur, chacun de nous, à tout moment de la journée, a besoin du Temps, l'érige en juge ou le prend pour guide.

... Sans, du reste, se soucier le moins du monde de ce qu'il peut être. Car si le premier venu, manipulant un mètre ou une balance, peut dire en quoi consiste une longueur ou une masse, quel philosophe, regardant pourtant sa montre cent fois par jour, est capable d'énoncer une définition du Temps ? Que l'on opte pour une position métaphysique, en considérant celui-ci comme un cadre préexistant dans lequel viennent se loger, les uns après les autres, les produits de notre expérience sensible, que l'on préfère le sens laplacien — « *le Temps est pour nous l'impression que laisse dans la mémoire une suite d'événements dont nous sommes certains que l'existence a été successive* » — ou que l'on se rallie à la solution purement mathématique de l'espace-temps de la relativité, il importe, au fond, assez peu. Tout le monde a, de cette donnée, une notion intuitive, et l'homme de science le plus rationaliste peut contre-

signer la célèbre boutade de saint Augustin : « *Qu'est-ce que le Temps ? Quand nul ne me le demande, je le sais; si je cherche à l'expliquer quand on me le demande, je ne le sais plus.* »

Mais, comme disait à peu près un homme qui « s'y connaissait », l'astronome Armand Lambert, « *la science n'éprouve pas d'embarras : au lieu de définir le Temps, il lui suffit de le mesurer* ». Chose qui, on en conviendra, n'a rien d'ésotérique. Il peut même sembler choquant, à première vue, que le savant préfère déduire son idée de Temps de la lecture d'un chronomètre plutôt que des gloses ingénieuses et poétiques d'un Bergson. S'il en est pourtant ainsi, c'est sans doute parce que ce mode-ci de connaissance est plus stérile que celui-là et que la discussion philosophique de la notion de Temps aboutit à une impasse, tandis que sa mesure fait partie des bases mêmes de notre civilisation scientifique.

La rotation de la Terre, mesure du Temps.

Ne nous faisons d'ailleurs pas d'illusion : la tâche n'en est guère plus facile ! Lire sa montre et déclarer : « Il est huit heures, quarante-trois minutes, vingt-deux secondes » ou bien : « Ce coureur a mis une minute, quinze secondes pour parcourir un kilomètre », l'affaire est dérisoirement simple. Mais il reste à se demander à partir de quel repère on a pu mesurer ces huit heures, quarante-trois minutes, vingt-deux secondes, et par quel moyen on peut juger qu'une durée évaluée de nos jours à une minute est rigoureusement égale à celle que l'on baptisait du même nom en 1880 ou pendant la guerre de Trente Ans. On ne mesure pas le Temps comme une longueur ou une masse ; il n'y a pas de borne pour en fixer l'origine ; on ne peut pas transporter un morceau de Temps à côté d'un autre pour les comparer, comme une mercière transporte son mètre en bois ou l'épicière les poids de sa balance. Comme il s'agit d'une grandeur abstraite qui s'écoule sans arrêt, le seul procédé que nous ayons à notre disposition pour y graver des repères est de choisir un phénomène qui corresponde à un mouvement continu et uniforme, et de regarder ce phénomène comme la trame même du Temps.

On objectera que la difficulté ne fait que reculer : la définition du mouvement uniforme — celui d'un mobile qui parcourt des longueurs égales dans des temps égaux — ne fait-elle pas, elle-même, intervenir le Temps ? Cercle vicieux, dira-t-on. Eh oui ! Mais nous sommes bien obligés de nous en accommoder. Et, comme le phénomène le plus courant, le plus universellement connu, celui qui évoque le mieux l'idée d'uniformité, de continuité, d'éternité, est la succession des jours et des nuits, voilà pourquoi c'est la durée du jour qui est choisie pour mesurer la fuite inéluctable du Temps.

L'alternance des jours et des nuits découle de la rotation de la Terre sur elle-même. C'est donc, en définitive, cette rotation qui s'est imposée, depuis l'apparition de l'homme, comme unité de Temps. Ainsi qu'il vient

d'être dit, élever la durée de ce mouvement au rang d'étalon sous-entendait obligatoirement qu'on le regardait comme uniforme. Le postulat allait de soi. D'abord parce qu'aucun procédé de mesure n'eût permis de le mettre en doute, ensuite parce qu'il eût semblé scandaleux, et même sacrilège, de supposer que l'horloge céleste ne fût point tout à fait parfaite. Newton écrivait dans ses *Principes*, en 1687 : « *Il est possible qu'il n'y ait point de mouvement parfaitement uniforme qui puisse servir à la mesure exacte du Temps* », mais il émettait là une vue hautement théorique, que nulle expérience n'autorisait à valider.

Le Soleil, au cours de son déplacement quotidien, culmine chaque jour à midi. C'est l'intervalle entre deux midis consécutifs que l'on prit, dès l'origine, pour unité de Temps. Cet intervalle est le *jour solaire vrai*. Jusqu'au XVIIe siècle, ce furent les cadrans solaires ou les instruments astronomiques que l'on chargea de repérer l'instant de midi, et la subdivision du jour vrai ainsi délimité fut confiée aux clepsydres, sabliers et horloges à poids. On se doute de la précision que pouvaient atteindre ces engins : il n'était pas rare que deux horloges voisines différassent d'une demi-heure et, pour sonner les heures des offices, certains couvents préféraient mobiliser un moine, qui récitait toute la nuit des psaumes de longueur déterminée [1].

La découverte des lois du pendule par Galilée et l'application qu'en fit Huyghens, en 1657, à la régularisation du fonctionnement des horloges, marquèrent le départ d'une nouvelle ère. Que l'on en juge : dès 1671, l'astronome Picard observa que l'une de ses nouvelles pendules n'avait varié que d'une seconde en deux mois. On trouva même qu'elles étaient trop précises ! Excepté aux équinoxes, elles manifestaient, en effet, un désaccord variable, mais systématique, avec le Soleil : « *On ne s'accommode guère, dans l'usage ordinaire, des horloges d'Huyghens*, disait en 1698 le P. Alexandre, *car il n'est pas agréable de voir une horloge qui avance ou retarde quelquefois de plus d'un quart d'heure* [2].... » Quoi que l'on en pût penser, c'est le Soleil qui avait tort. Comme l'orbite terrestre est, en effet, non une circonférence, mais une ellipse, le jour est plus ou moins long selon que le globe se trouve en tel ou tel point de cette ellipse. L'écart est assez minime : seize minutes au maximum, mais, comme la précision des horloges, à la fin du XVIIe siècle, était déjà de l'ordre de la seconde, on conçoit que les astronomes se fussent hâtés de remédier à une discordance aussi flagrante.

Le remède fut facile : il consista tout bonnement à remplacer le jour solaire vrai par un jour solaire moyen, calculé sur la moyenne des jours solaires de l'année. La durée ainsi définie fut appelée le *jour moyen*, et c'est lui qui reçut la mission de gouverner désormais la vie civile. C'est encore lui, d'ailleurs, qui la gouverne aujourd'hui : l'unité légale de

1. Jean GRANIER, *La Mesure du Temps* (Presses Universitaires, 1943).
2. *Op. cit.*

Temps est la *seconde moyenne*, définie comme la quatre-vingt-six mille quatre centième partie du jour moyen.

Premier progrès : le temps solaire est remplacé par le temps sidéral.

Voici une réflexion que le lecteur peut se faire : « Puisque la durée du jour est, au fond, celle de la rotation de la Terre, il doit être indifférent de la mesurer d'après le mouvement apparent de la Lune, du Soleil, des planètes ou des étoiles. »

Pas du tout. La Lune étant, à la fois, très rapprochée et animée d'un mouvement de révolution très rapide, la prendre comme point de référence serait aussi peu justifié que le serait, pour un automobiliste, le fait de calculer sa vitesse par rapport à un train qui filerait sur une voie parallèle. L'intervalle qui sépare deux culminations de notre satellite varie de vingt-deux heures, cinquante minutes à vingt-trois heures, trente minutes. Evaluée d'après le mouvement de la Lune, la durée du jour serait très fantaisiste, et en désaccord constant avec les horloges. Ce serait encore le cas pour le « temps des planètes ». Et il en est de même pour le temps solaire ou moyen.

Car n'oublions pas que le Soleil, si éloigné soit-il, n'est aucunement à l'infini. Pour reprendre l'image de l'automobiliste, il représente un train-repère qui serait, non, certes, au bord de la route, mais à quelques kilomètres. Le chauffeur de la voiture le verrait à peine bouger, mais il n'en commettrait pas moins une légère erreur s'il le prenait comme repère fixe. Il n'y a qu'au plus lointain de l'horizon que les choses soient rigoureusement immobiles. C'est seulement par rapport à ce décor fixe que l'automobiliste serait assuré de faire une détermination rigoureuse.

En astronomie, l'horizon est figuré par le ciel étoilé. L'étoile la plus proche étant deux cent cinquante mille fois plus lointaine que le Soleil, on conçoit qu'elle puisse être regardée comme réellement immobile. On comprend aussi que la durée du jour solaire ou moyen — intervalle de deux culminations solaires ou leur moyenne — soit légèrement différente de la durée du *jour sidéral* — intervalle de deux culminations d'une étoile. En fait, la différence est de trois minutes, cinquante-six secondes. Ce n'est donc pas en vingt-quatre heures, mais en vingt-trois heures, cinquante-six minutes, quatre secondes que notre machine ronde pivote sur son axe.

L'horloge-Terre retarde.

« Bah ! fera-t-on encore : quatre minutes ! Quelle importance un écart aussi minime peut-il bien avoir ? »

Ne vous y fiez pas, lecteur. Le jour sidéral est le seul qui soit vraiment constant d'un bout à l'autre de l'année. C'est donc le seul qui puisse servir d'unité de temps. En pratique, c'est le jour sidéral que

calculent chaque nuit les astronomes des observatoires, et c'est de ce temps sidéral qu'ils déduisent ensuite le temps moyen, base légale de notre vie civile.

Ce n'est pas tout. Exprimée en temps sidéral, la rotation du globe est un mouvement uniforme. Elle répond donc aux exigences mentionnées plus haut pour le choix d'un phénomène propre à mesurer le Temps. Dépouillé des contingences et des variations auxquelles est astreint tout phénomène terrestre, le temps sidéral s'offre comme une véritable *variable* mathématique, comme ce temps t idéal, assez parfait pour que les mathématiciens consentent à le faire figurer dans leurs équations.

Les conséquences de ce fait sont proprement colossales : c'est ce temps sidéral t qui permit à Newton et à Huygens d'établir les lois de la mécanique. C'est sur cette variable t qu'est bâtie toute notre conception de l'univers, et c'est d'elle aussi que dérivent toutes les lois physiques (pesanteur, électricité, etc.) sur lesquelles est échafaudée la technique moderne.

Promue à la dignité suprême de grandeur mathématique, la durée de rotation de la Terre était donc, par définition, d'une constance absolue. Soupçonner le contraire eût été ternir la pureté immaculée du raisonnement newtonien, et l'on imagine avec quelle horreur ces mécanistes intransigeants, les Laplace, les Lagrange, les d'Alembert, eussent repoussé pareille hérésie.

Pourtant, une fois que ces grands génies eurent achevé l'édifice somptueux de la mécanique céleste, une fois qu'ils eurent édicté les lois qui donnaient le moyen de prévoir, à la seconde, les phases d'une éclipse de Lune dans trois ou quatre siècles, il leur fallut bien s'apercevoir que quelque chose n'allait pas. Il s'agissait précisément de la Lune : au lieu de se conformer ponctuellement à l'horaire fixé par la mécanique céleste, elle prenait une avance sans cesse croissante. Le célèbre astronome anglais Halley avait deviné cette anomalie dès la fin du XVIIe siècle; notre grand Lalande la chiffra et déclara que le déplacement de la Lune dans le ciel correspondait à une accélération de onze secondes d'arc par siècle. Cela signifiait que, depuis la période historique — mettons depuis vingt siècles — notre satellite était en avance « de deux lunes et demie » sur sa position théorique.

L'observation était hors de conteste. Il fallut donc se résoudre à admettre que c'était la théorie qui avait tort, soit parce que la loi de Newton, sur laquelle elle était fondée, était fausse, soit parce que l'unité de temps à l'aide de laquelle le mouvement lunaire était exprimé était elle-même erronée.

Les astronomes ne balancèrent pas. Reconnaître un « loup » dans le pur acier de la loi de Newton, c'était ruiner toute la mécanique céleste, et même une bonne partie de la mécanique tout court; c'était renier la plupart des conquêtes de la science depuis un siècle et retomber aux

errements de l'époque Renaissance. Mieux valait sacrifier l'étalon de temps, c'est-à-dire avouer que si la Lune *paraissait* avancer sur son horaire, c'était que, *en réalité*, l'horloge-Terre retardait.

C'est à cette solution que se résigna, en 1865, l'astronome français Delaunay, et ce que confirmèrent les observations ultérieures. Il est donc acquis, aujourd'hui, que la Terre retarde, donc que la durée du jour sidéral s'allonge insensiblement. Le retard n'est que de 17 secondes 51 par siècle, mais, comme il croît avec le carré du temps, on s'explique que, pour une éclipse de l'époque romaine, le décalage s'élève à plusieurs heures.

Si faible, si régulier qu'il fût, ce retard n'en portait pas moins un coup fatal au prestige de l'horloge-Terre. Comment eût-on continué à s'extasier sur la perfection et la pérennité des mouvements célestes alors que notre planète révélait le même détraquement qu'un vulgaire cartel de salle à manger ?

Restait à détecter la cause de ce retard systématique.

« La Terre est freinée, répondirent les astronomes anglais G. H. Darwin, Taylor et Jeffreys. Le mouvement de va-et-vient de la mer à chaque marée développe un frottement considérable sur le fond des océans. Les eaux font office de frein. Le freinage ne cessant jamais, notre globe ralentit de plus en plus, c'est-à-dire que la durée du jour augmente progressivement. »

Vicissitudes de l'unité de Temps.

Une unité dont la valeur change ne peut plus, strictement parlant, être appelée unité. Cependant, comme la durée du jour ne s'altérait que par un allongement régulier, il n'y avait que demi-mal. Il eût suffi d'appliquer une certaine correction mathématique pour en obtenir une valeur rigoureuse à n'importe quelle époque. Si l'on vous disait qu'une voiture, qui fonce à cent vingt à l'heure, diminue, chaque kilomètre, sa vitesse de un kilomètre par heure, vous ne seriez évidemment pas embarrassé pour calculer sa vitesse après vingt-six kilomètres de parcours. Il n'en serait naturellement pas de même si, en plus de cette décélaration constante, le conducteur s'octroyait, de temps en temps, la fantaisie d'une pointe de vitesse ou d'un ralentissement supplémentaires. Il n'y aurait plus de prédiction possible.

Or, c'est justement ce qui se produit pour la Terre. Les mathématiciens américains Newcomb (en 1871) et Brown (en 1925) découvrirent que, sur le ralentissement dû aux marées, se greffaient de petites fluctuations de vitesse tout à fait imprévisibles : diminution du jour de 1 seconde 18 en 1899, augmentation de 1 seconde 24 en 1918, etc. C'est peu de chose, assurément, mais néanmoins excessif pour la science : convenons que le moins qu'elle puisse exiger d'un étalon de durée est qu'il ne se rétrécisse ni ne se dilate pas selon son bon plaisir.

Il est instructif de constater qu'au fur et à mesure que les astronomes dénonçaient les diverses imperfections de notre horloge naturelle, les horloges fabriquées de main d'homme s'élevaient vers une perfection surprenante. Ne parlons pas de l'horloge parlante, qui fournit pourtant l'heure à un dixième de seconde près, ni même des signaux rythmés diffusés par le Bureau international de l'Heure (Paris) à un centième de seconde. Mais notons que certains *garde-temps* des observatoires peuvent conserver l'heure sans varier de plus de un millième de seconde par jour ! Les astronomes se fient davantage à ces instruments qu'à l'horloge-Terre, si bien que lorsque celle-ci se montre en désaccord avec ceux-là, c'est à la première qu'ils donnent tort.

C'est ainsi qu'après les fluctuations irrégulières de vitesse qu'avaient enregistrées Newcomb et Brown, un grand astronome français, M. Stoyko, s'aperçut, en 1937, que la rotation de la Terre variait aussi selon la saison. Le globe tourne moins vite au printemps — il est en retard de 0 seconde 06 au début de juin — et plus vite en automne — il est en avance de 0 seconde 05 en novembre. Le jour ne s'écarte, au total, que de deux millièmes de seconde autour de sa durée moyenne, mais cette inégalité, outre qu'elle fait ressortir la qualité supérieure des productions de l'homme par rapport à celles de la nature, renforce encore l'obligation où nous sommes de chercher un étalon de temps... qui soit vraiment un étalon.

Car, dans l'état actuel des choses, il résulte, de toutes les irrégularités que nous venons de passer en revue, que la durée de rotation de la Terre ne peut être considérée comme connue qu'à un centième de seconde près. Certes, c'est un degré de précision amplement satisfaisant pour les besoins de la vie journalière, mais, encore une fois, très insuffisant pour ceux de la science et de certaines industries. L'unité de longueur, le mètre, est défini à un dix-millionième près, ce qui signifie que l'on pourrait mesurer le tour de la Terre avec une incertitude de quatre mètres seulement ; l'unité de poids, le kilogramme, l'est à un cent-millionième, ce qui équivaut à peser, à quatre-vingt-dix grammes près, les neuf mille tonnes de la tour Eiffel. Or, l'unité de temps, la seconde (de temps moyen), n'est définie qu'à trois cent-millionièmes. Quand on connaît l'importance capitale qu'acquiert aujourd'hui, notamment en physique atomique et en radioélectricité, la détermination rigoureuse du centimètre, du gramme et de la seconde, on ne s'étonne pas d'entendre les spécialistes réclamer, pour cette dernière unité, une précision au moins égale à un milliardième. N'oublions pas, au surplus, que de grandes découvertes sont parfois sorties d'une recherche poussée de la précision : la relativité est issue d'une mesure de longueur d'onde au millardième dans l'expérience de Michelson, et la bombe atomique, d'une différence de quelques neutrons dans la masse de deux atomes isotopes...

Deuxième progrès : le temps sidéral est remplacé par le temps newtonien.

Mais rappelons-nous qu'il y a Temps et Temps. Il y a le Temps sidéral si fâcheusement défaillant, temps concret, si j'ose dire, qui est « matérialisé » par la rotation de la Terre et mesuré par des intervalles de culminations d'astres. Et il y a le Temps abstrait, le Temps *newtonien*, qui entre dans les équations de la mécanique céleste : une simple grandeur mathématique t, pure conception de l'esprit, dont l'unique propriété est d'avoir un déroulement uniforme.

Le Temps sidéral se dérobant à sa mission d'unité invariable, il était naturel de faire appel au Temps newtonien. Cela était possible puisque ce sont lesdites équations de la mécanique céleste qui règlent la circulation des astres, des planètes et de la Lune. Elles disent, par exemple : « Le 7 septembre 1952, à zéro heure, la Lune est en tel point du ciel, par 23° 39′ 8″, 5 de longitude céleste. » Le jour dit, nous avons donc pu guetter la lune, avec notre lunette braquée sur le point de l'écliptique de longitude 23° 39′ 8″, 5. Nous avons peut-être noté alors qu'au moment où notre satellite se présentait au rendez-vous, la pendule (à heure sidérale) marquait, non zéro heure, mais zéro heure, zéro minute, quinze secondes. C'est donc qu'elle avançait de quinze secondes sur l'heure newtonienne. Il devenait ainsi possible de calculer le Temps newtonien par simple correction du Temps sidéral.

Le Temps newtonien, débarrassé des défauts dont est entaché le phénomène grossièrement matériel de la rotation terrestre, apparaît donc comme un Temps idéal, et l'on peut, sans aucun scrupule, l'assimiler au Temps t, « pur », si j'ose dire, qui figure dans l'expression des grandes lois de l'univers, comme celle de la pesanteur ($e = \frac{1}{2} gt^2$) ou de l'électromagnétisme. Mais, dans ce dernier avatar, il lui arrive une tribulation singulière...

Troisième progrès : le Temps newtonien est remplacé par le Temps électromagnétique.

La théorie de l'électromagnétisme a été l'un des triomphes de la science au XIXe siècle. Elle est jalonnée par les grands noms de Coulomb, d'Ampère, de Faraday, de Maxwell, de Hertz, et c'est à elle que nous devons ces éclatantes réussites, moteur électrique, emploi de la houille blanche, radio. Mais, à partir de 1887, on fut forcé de se persuader qu'elle ne comptait pas que des succès. Certaines expériences — celles, précisément, de Michelson, dont il a été question plus haut — montrèrent qu'elle était parfois en contradiction avec la réalité.

Bien entendu, on tenta d'abord de plier la théorie aux faits. Le physicien hollandais Lorentz s'y évertua vainement en 1903. Einstein, deux ans plus tard, en déduisit que c'étaient les faits qu'il fallait cor-

riger. La prétention sembla osée et elle souleva d'abord une incrédulité à peu près générale. Einstein déclarait que la source du désaccord était dans le Temps newtonien qu'utilisaient les physiciens. « Pour rétablir la concordance de la théorie électromagnétique et des faits, conclut-il, il faut remplacer le Temps newtonien par un temps spécial déduit de la théorie même. Certes, la différence des deux temps est infime, mais l'emploi de ce *Temps électromagnétique* n'en est pas moins seul capable de rendre compte de menues anomalies astronomiques, comme l'avance du périhélie de la planète Mercure [1]. »

La thèse d'Einstein visait d'ailleurs beaucoup plus loin que le simple remplacement d'une échelle de Temps par une autre, puisqu'elle aboutissait à une reconstruction complète du monde sur la base de la relativité de l'espace et du temps. Celle-ci n'est pas mon sujet et nous n'avons point à nous y attarder, sauf pour faire observer qu'elle n'est plus, de nos jours, contestée par personne. Ses triomphes expérimentaux — ne serait-ce que la bombe atomique ! — garantissent le bien-fondé de ses principes de base. Le Temps électromagnétique, qui en est, pour ainsi dire, la moelle, apparaît ainsi comme le Temps le plus parfait, le plus dépouillé, dépourvu des inégalités grossières du Temps solaire, des à-coups raboteux du Temps sidéral et des approximations du Temps newtonien.

Il semblerait donc que savants et philosophes, ayant enfin amené au jour le trésor si longtemps convoité, n'eussent plus qu'à entonner un péan triomphal si un problème pratique ne se posait, contre lequel viennent buter leurs ambitions :

Comment mesurer ce Temps électromagnétique ?

Eh oui ! Le commun des mortels n'aura, bien sûr, jamais à employer une sorte de Temps aussi raffinée, mais l'astronome, l'atomiste, le radio-électricien qui en auront besoin dans leur travail, sur quel cadran le liront-ils ? Bien entendu, ce temps-là est déductible des équations de la mécanique relativiste, mais on ne saurait vraiment obliger un savant à noircir des pages de calcul et à s'assujettir à une série d'observations astronomiques pour savoir l'heure qu'il est...

Peut-être bien des lecteurs estimeront-ils byzantine, voire spécieuse, cette distinction du Temps newtonien et du Temps électromagnétique, qu'ils seront tentés de juger pareillement abstraits. Pourtant, n'oublions pas que le premier est marqué sur le ciel par l'horloge des astres : c'est la Lune qui l'indique en parcourant, au cours d'un mois, les trois cent soixante degrés de l'écliptique, avec autant d'évidence qu'une aiguille parcourant les vingt-quatre divisions d'un cadran. Quant au Temps électromagnétique, c'est à lui que se conforment les mouvements dans le monde atomique ; c'est en Temps électromagnétique que s'exprime la

1. Il s'agit d'un très petit déplacement de l'orbite de Mercure, que la mécanique céleste classique est incapable d'expliquer.

circulation des électrons dans le système planétaire de l'atome. Evidemment, une horloge de ce genre est plutôt difficile à consulter — ne serait-ce que, dans le cas de l'atome d'hydrogène, par exemple, l'aiguille accomplit, en une seconde, six millions et demi de milliards de tours... Mais on verra plus loin qu'il existe des *horloges atomiques*, qui tournent la difficulté et qui matérialisent, si l'on peut dire, le Temps électromagnétique.

Le choix d'un Temps.

Le problème d'un choix entre les deux espèces de Temps fut l'objet, à Paris, en 1950, d'un colloque international de spécialistes de la mécanique céleste. Puis il fut soulevé officiellement à Rome, en septembre 1952, par les astronomes de tous les pays groupés au congrès de l'Union astronomique internationale.

Que la discussion d'une définition du Temps fût restreinte aux seuls astronomes pourrait laisser croire à la nature purement académique et spéculative du problème. « Que l'heure soit tirée de la rotation de la Terre ou de la relativité, pourrait s'exclamer le profane, peu me chaut ! Il me suffit que ma montre me donne une indication suffisamment exacte pour me permettre de ne pas rater mon train ou les informations de la radio. »

En réalité, on ne saurait trop répéter que la recherche d'une précision sans cesse accrue dans ce domaine répond à un besoin proclamé par les physiciens et par maints techniciens. Et mes lecteurs sont trop avertis de l'ébranlement que les découvertes scientifiques communiquent maintenant à la société pour ne pas entrevoir les répercussions produites, dans la vie quotidienne, par un nouveau bond de la physique. Qui sait si une technique aussi importante que la télévision ou le radar ne prendra pas demain son essor, parce que l'on aura pu diviser le temps à un milliardième de seconde près ?

« Notre unité légale de temps est aujourd'hui la seconde, définie comme le 1/86 400 du jour moyen, déclara le congrès de l'Union astronomique. Puisque nous connaissons les vices fondamentaux du Temps moyen, et même ceux du Temps sidéral, abandonnons donc ceux-ci pour le Temps newtonien. Définissons la seconde non plus comme une fraction du jour (c'est-à-dire en fonction de la rotation terrestre), mais comme une fraction de l'année (indépendante de cette rotation). D'après Newcomb, l'année compte 31 558 149 secondes 741 [1]. »

De toute évidence, il ne peut s'agir là que d'un compromis. Tôt ou tard, on devra en venir au Temps électromagnétique. Objectera-t-on que ce dernier est une unité que l'on pourrait qualifier d' « artificielle », alors que la rotation du globe et la révolution des planètes et de la Lune correspondent à des unités « naturelles » ? Mais c'est que, juste-

1. Année sidérale 1900, d'après Newcomb.

ment, plus la science progresse, plus elle discerne de malfaçons dans ces unités naturelles que nous révérions naguère. Celles auxquelles nous attribuions la solidité du roc, parce que nous les rattachions à quelque grandiose phénomène, nous apparaissent maintenant incertaines et fluctuantes. Le mètre n'est plus la longueur de 1/40 000 000 du méridien, mais celle d'une barre métallique enfermée dans un caveau de Sèvres, et il ne sera probablement, demain, que celle d'un certain nombre d'ondes lumineuses ; le kilogramme n'est pas davantage la masse d'un décimètre cube d'eau pure : c'est celle d'un bloc de platine déposé, lui aussi, à Sèvres. Et ces étalons, arbitrairement définis, se montrent beaucoup plus stables et dignes de confiance que leurs homologues naturels.

La seconde « naturelle » chère aux astronomes doit-elle suivre les unités précédentes dans leur débâcle ?

« Oui ! s'écrient les physiciens. Tout ce que fait la nature est trop approximatif pour ne pas nous inspirer de méfiance. Coupons donc tous les liens que le Temps avait avec elle, et fions-nous à un Temps à nous, ce Temps électromagnétique mathématiquement pur et vierge de toute compromission. »

L'audace peut sembler grande. Elle l'est moins quand on apprend que le Temps électromagnétique, si difficile à connaître aujourd'hui, pourra, demain, être donné par une simple horloge. Nous parlons de cette fameuse *horloge atomique,* où le découpage du Temps, au lieu d'être réalisé par les oscillations d'un balancier ou les vibrations d'un cristal de quartz, est obtenue par celles d'une molécule d'ammoniac ou de césium. Les études de cet appareil sont en cours au *National Bureau of Standards* de Washington, et l'on en attend une précision de une seconde en trois cents ans...

***

Telle est, lecteur, la nouvelle conception du temps qui suscite, en ce moment, de profonds remous au cœur même des sciences exactes. Mieux que les réalisations spectaculaires de la technique, mieux que les découvertes par lesquelles les laboratoires font journellement éclater leur puissance, elle nous paraît symptomatique de la hauteur où l'intelligence humaine est parvenue. Repousser avec dédain les éléments que la nature lui offre, en les taxant d'imperfection, pour en forger d'autres à sa propre convenance, ce peut être la manifestation d'un orgueil qui ne connaît plus de limite ; ce peut être aussi, pour l'esprit de l'homme, le fruit d'une soudaine révélation de sa grandeur : c'est la science qui la lui a donnée, et c'est elle qui lui enseigne maintenant à façonner le monde pour sa commodité.

PIERRE ROUSSEAU

FESTIVALS EN PROVENCE

par **Denise Bourdet**

En juillet le soir, autour d'Aix et d'Avignon, les yeux d'or des automobiles jalonnent comme un cortège de lucioles les routes desséchées par l'été provençal : les amateurs de musique et ceux de théâtre vont d'un festival à l'autre. Dans la cour de l'Archevêché ils entendront le *Don Juan* de Mozart, dans celle du Palais des Papes ils verront celui de Molière, et durant plusieurs semaines ils pourront choisir d'écouter ici ou là un chef-d'œuvre. C'est la huitième fois qu'en Avignon, Jean Vilar monte une série de spectacles, la septième fois qu'à Aix-en-Provence on donne des opéras et des concerts. Cette année, de plus, Marie Bell et Jean Marais ont joué au théâtre antique d'Orange, Germaine Montero et Michèle Alfa à celui de Vaison-la-Romaine, et Arles a voulu célébrer son bimillénaire. La Provence est riche en beaux lieux, il est juste qu'y souffle l'esprit.

« JULES CÉSAR » AUX ARÈNES D'ARLES

Durant la semaine qui précéda cette unique représentation de *Jules César*, le mistral faisait rage. « Il vaudrait encore mieux qu'il pleuve, disaient les comédiens, au moins on nous entendrait. » Ils ne pouvaient craindre que la pluie les obligeât à jouer devant des gradins déserts : douze mille spectateurs avaient loué leurs places depuis long-

temps et seraient venus même sous des parapluies. Mais le ciel restait bleu et le vent continuait. Il eut pourtant la courtoisie de s'interrompre en l'honneur de Shakespeare, et ce fut le premier miracle de la soirée. Car il y en eut un second aux yeux de ceux qui assistèrent à la dernière répétition, c'est que la mise en scène de Jean Renoir ait eu autant de perfection que s'il avait pu lui accorder les huit jours de travail supplémentaires, qui paraissaient la veille si nécessaires encore.

Pourtant depuis dix jours Jean Renoir faisait répéter de deux heures de l'après-midi à deux ou trois heures de la nuit. Mais il ne pouvait disposer des figurants que de huit à onze heures du soir. Ils les avait recrutés parmi les commerçants du pays, et les légionnaires devaient dès le matin rouvrir aux clients leurs boutiques, servir les pastis dans les cafés arlésiens, ou gardians retourner à leurs manades. Arles tout entière vivait familièrement avec les héros de Shakespeare, habituée à les voir passer en cuirasse ou en toge au volant de leur automobile : les comédiens n'ayant pour toute loge que la petite infirmerie ripolinée de blanc des arènes, s'habillaient à l'hôtel, l'hôtel Jules-César bien entendu.

Les répétitions se passaient avec une bonhomie toute méridionale. Les familles des figurants y pénétraient facilement, et les enfants s'endormaient sur les genoux de leurs mères, une sucette entre leurs doigts poissés, insouciants des problèmes qui agitent Brutus. Jean Renoir au milieu de ses assistants distribuait des ordres, auxquels il savait donner la forme gentille et modeste de conseils désintéressés. « Messieurs les gardians, quand vous descendez de vos chevaux, je crois que ce serait mieux de les ranger le nez tourné contre la talanquère (c'est la palissade de bois qui fait le tour de la piste). Et puis vous mettrez vos armes en faisceaux, et vous vous assoierez par terre comme vous voudrez, pour vous délasser. Vous bivouaquerez, hein ? et demain (demain c'était le jour de la représentation) on vous donnera des accessoires, des pots de vin, des dés. Vous verrez, ça ira tout seul. » Et malgré sa corpulence et une jambe blessée pendant la guerre de 1914, il sautait la talanquère aussi lestement qu'un matador poursuivi par le taureau, escaladait rapidement les gradins de l'arène pour régler un éclairage, indiquer un mouvement, modifier la place d'un micro. Jamais il n'eut le temps de faire répéter la pièce du commencement à la fin, dans l'ordre régulier des scènes. Habitué au travail morcelé des cinéastes, il se faisait certainement de cela moins de souci que les interprètes, dont l'inquiétude augmentait à mesure que se rapprochait pour eux l'heure d'affronter le public. On ne peut les en blâmer, lorsque l'on sait que certains détails de mise en scène furent réglés à la dernière minute, ou à peine répétés, et que lâchés dans ce cirque immense avec la tâche de dire un texte difficile, ils n'avaient le secours d'aucun souffleur. Mais le miracle s'accomplit, il n'y eut aucune défaillance de mémoire,

aucune lacune dans l'enchaînement des entrées et des sorties ; aussi quand après la représentation, Jean Renoir appelé par des ovations vint saluer les douze mille spectateurs, on pouvait croire à une coquetterie de sa part lorsqu'il déclara tout bonnement, avec la probité d'un artisan consciencieux : « C'était un peu improvisé, nous n'avons pas eu le temps de faire mieux. »

S'il est possible à Jean Renoir de faire mieux, et lui seul le sait, on souhaiterait qu'il redonne *Jules César* à Paris. Mais ceux qui auront assisté en Arles à cette admirable représentation, il lui sera difficile de les satisfaire davantage. Il aurait peu à changer à l'interprétation pour qu'elle soit entièrement parfaite, cependant, il ne saurait trouver un plus noble Brutus que Paul Meurisse, ni un Marc-Antoine plus prestigieux que Jean-Pierre Aumont, dont la belle voix de tragédien sut nuancer la succession de ruses subtiles et d'émotion sincère que comporte son rôle. Mais où retrouverait-il les murs couleur de cendre des arènes d'Arles, dont les arcades ouvertes sur la nuit encadraient les étoiles, le vaste amphithéâtre où courait le feu rose des torches incendiaires, la grande piste ovale au sable jaune soulevé par le trot vif des petits chevaux camarguais ?

« LES CAPRICES DE MARIANNE » A AIX-EN-PROVENCE

On doit au hasard d'une conversation entre Jean-Pierre Grédy et Henri Sauguet, au cours d'un dîner dans une auberge provençale l'été dernier, l'idée de collaborer avec Musset pour faire un opéra des *Caprices de Marianne*. Et la « première mondiale » en fut donnée le 20 juillet dans le théâtre de la cour de l'Archevêché. L'œuvre était fort attendue, par conséquent guettée par *l'intelligentsia* des festivals qui croirait faillir à son devoir si elle ne se montrait pas plus avare de louanges que de critiques. Et à l'ombre des platanes du cours Mirabeau, à la terrasse du café des Deux-Garçons, il était de bon ton de déclarer que Musset avait été trahi, aussi bien par le librettiste que par le musicien. Mais la critique musicale, la vraie, sut reconnaître le charme et la grâce d'une partition pleine d'harmonies raffinées aussi bien que d'airs d'une simplicité ravissante, comme l'adresse d'une orchestration délicate. Graziella Sciutti dont l'art de Sauguet servit admirablement la voix fut une Marianne exquise. Et si l'on peut se plaindre de n'avoir pas senti le contraste entre l'ironie désabusée, la gaieté voluptueuse d'Octave, et la tendre mélancolie de Cœlio, c'est la faute des interprètes masculins et non celle des auteurs. Jean-Pierre Grédy s'est servi presque intégralement du texte des *Caprices*, et lorsque à la demande du compositeur il dut y ajouter, il l'a fait en découpant habilement quelques poèmes de Musset, qui n'aurait pu renier le livret. Jean Meyer avait joliment mis en scène l'opéra de Sauguet et le décor de Jacques Dupont était extrê-

mement réussi. Dans une savante perspective, un quartier de Naples d'une misère dorée s'inscrivait dans la courbe de la baie du Vésuve, et apportait une séduction de plus à celles de cette soirée de qualité.

« MIREILLE » AUX BAUX

Le village des Baux d'où l'on aperçoit jusqu'à la mer l'étendue bleutée de la Crau et de la Camargue, domine une gorge profonde limitée par des rochers fantastiques. C'est le val d'Enfer, l'un des lieux qui inspira à Mistral son poème, et c'est là sur un emplacement qui porte sur le cadastre le nom, précisément, de clos Mireille, que Wakhevitch construisit un théâtre où avec l'imagination et le talent qu'on lui connaît il sut incorporer son décor dans le grandiose décor naturel de l'endroit. Les différents plans de la scène étaient bordés de murs en pierres grises, comme ceux des « restanques » plantées d'oliviers qui coupent les collines, Les magnanarelles, leurs paniers sur la tête, descendaient du fond du ravin par un entier escarpé, la farandole faisait passer et repasser des costumes de couleurs ravissantes, Mireille sur son toit en terrasse se lamentait sur le sort de Vincent, tandis qu'un petit berger grimpait dans la montagne un chevreau bêlant entre les bras ; Ourrias à cheval allait chercher la sorcière dans sa grotte, errait au bord du Rhône et la barque du passeur venait à son appel que l'écho renvoyait, et s'engloutissait avec lui. Mireille traversait la Crau pour se rendre au pèlerinage des Saintes et son épuisement lui donnait une hallucination que tous les spectateurs partageaient... L'ingénieux Wakhevitch avait trouvé dans un bazar de Nîmes une plaque de lanterne magique représentant une scène de la vie du Christ et l'avait fait projeter sur un immense rocher où elle tremblait un moment avant de s'y fondre. Et puis un autre rocher, que l'on pensait vrai, pivotait et découvrait la petite église des Saintes-Maries et son sanctuaire illuminé où les pèlerins en cortège venaient déposer la barque des Saintes. La sonorisation avait été admirablement réglée et Jean-Pierre Grenier avait réussi une mise en scène très vivante. L'opéra terminé, la féerie ne l'était pas car les six mille spectateurs s'écoulaient, lentement comme on peut l'imaginer, en contemplant le chaos entièrement éclairé des rochers du Val d'Enfer.

Si l'opéra de Gounod s'est trouvé magnifié par ce lieu prodigieux, on rêve d'y voir donner un jour la Tétralogie, ou que ce site inspire des œuvres nouvelles. C'est sans doute le seul théâtre au monde où il ne faut pas chercher un décor pour une pièce, mais une pièce pour un décor.

« MACBETH » EN AVIGNON

La haute façade mystérieusement belle, avec le hasard de ses fenêtres irrégulières, qui sert de fond au théâtre de la cour d'honneur du Palais

des Papes, était le décor même qui convenait à la représentation de *Macbeth*. Dès que le rideau se leva, ou plutôt que la nuit remplaça la lumière, le sabbat des sorcières s'agitant dans l'ombre, leurs ricanements sinistres mêlés aux hululements de la chouette que les haut-parleurs faisaient cogner contre les murailles, annonçaient que la fatalité et le meurtre, la terreur et le sang, la honte, le délire, le remords, prendraient là une insolite violence.

Cet hiver on verra *Macbeth* entre les rideaux noirs du Palais de Chaillot. Jean Vilar a déjà prouvé qu'il pouvait y transposer les sortilèges des nuits d'Avignon, et c'est à Thierry Maulnier qu'il appartient de dire ici comment il y aura réussi. Mais parlant des festivals de Provence, il fallait mentionner l'importance qu'y prit ce spectacle admirable, où Jean Vilar et Maria Casarès furent les étonnants interprètes du couple damné, noué par l'ambition et la sensualité.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

« L'AMÉRIQUE, CETTE INCONNUE »

par Guido Piovene

Traduit de l'italien par Mme Claude Poncet et René Tavernier *(Flammarion)*

Lorsqu'on a parcouru plus de 30.000 kilomètres aux Etats-Unis, comme M. Guido Piovene, en gardant les yeux ouverts et l'esprit libre de toute idée préconçue, la difficulté n'est pas d'écrire cinq cents pages mais de résister à la tentation d'en écrire deux mille. Le talent de l'auteur et ses vues personnelles lui ont pourtant permis de renouveler un sujet si souvent traité. Le plus remarquable peut-être, dans cet ouvrage où tout retient l'attention, est l'analyse des sources, de ce qu'on pourrait appeler la « poétique » américaine : le fond visionnaire et les réserves de forces primitives, la tendance permanente à transformer l'obscur en rationnel et le malheur en félicité, l'emploi d'une technologie ultra-moderne par une société qui, à certains égards, en est encore à l'état biblique. D'un ancien maire de Seattle, qui faisait enregistrer sur disques le chant des oiseaux pour le transmettre dans les jardins publics si par malheur les oiseaux s'arrêtaient de chanter, l'on disait que l'amour de l'humanité s'exprimait chez lui en kilowatts. Le fameux « électricité + socialisme » de l'U.R.S.S. se traduirait ici par « électricité + philanthropie ». Une des clefs que propose Guido Piovene : les Etats-Unis ont horreur de la souffrance, leur christianisme n'est pas (ou n'est plus) celui de la faute originelle et encore moins de la Passion, mais celui de la Rédemption et de la Résurrection. Autre clef : si l'américanisme est fait de normes, où la nation se reconnaît et s'admire, il n'a pas eu le temps d'établir entre l'homme et la nature ce trait d'union qu'est l'art.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique p. 170.)

PRINCES ET BATARDS

par Pierre Audiat

Au début de ses mémoires — dont M. Pierre Josserand nous donne une édition vraiment définitive [1] tant par l'établissement du texte que par la savante précision du commentaire — Alexandre Dumas écrit fièrement :

Si j'avais été bâtard, j'aurais tout simplement accepté la barre comme ont fait de plus célèbres bâtards que je ne l'eusse été, et, comme eux, j'eusse si bien travaillé de corps ou d'esprit que je fusse arrivé à donner à mon nom une valeur personnelle. Mais que voulez-vous, messieurs ! je ne le suis pas, et il faudra bien que le public fasse comme moi, c'est-à-dire qu'il se résigne à ma légitimité.

Et Dumas de produire les extraits des registres de l'état civil, qui prouvent que son père, le général Dumas, avait bien épousé en justes noces Marie-Louise-Élisabeth Labouret, et que son grand-père, le marquis Davy de la Pailleterie, durant son séjour à l'île de Saint-Domingue, s'était légalement uni à Marie-Cessette Dumas, une Antillaise. C'est seulement par prétérition, et en faisant allusion au « teint de mulâtre »

1. Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, t. I (Gallimard).

qui donnait à la physionomie de son père un « caractère étrange », que le bon Dumas indique qu'il y avait dans son sang bleu un peu de sang noir.

Il reste que Dumas se déclare prêt à accepter, éventuellement, la barre de bâtardise et ne doute pas qu'il eût figuré parmi les bâtards célèbres. Cette attitude, qui nous semble aujourd'hui courageuse, était seulement crâne au XIXe siècle ; sous l'ancien régime elle eût paru presque naturelle. La fameuse « barre » qui figurait dans les blasons n'a jamais — qu'on nous passe ce jeu de mots — barré l'accès aux plus brillantes destinées, souvent elle l'a ouvert. Les couples illégitimes ne faisaient vraiment scandale que lorsqu'à l'illégitimité s'ajoutait le crime d'adultère (encore y avait-il des adoucissements pour les personnes royales), mais à la cour des Valois comme à celle des Bourbons — exemple suivi du haut en bas de l'échelle sociale — enfants légitimes et bâtards étaient souvent élevés ensemble. Il serait intéressant d'étudier comment et pourquoi un préjugé qui n'existait guère dans les États chrétiens s'est affirmé à mesure que les États se sécularisaient. Alors que jusqu'au Second Empire, les « bâtards illustres » ne dissimulent point leur origine, sous nos Républiques ils ne s'affichent pas et, à une époque où l'indiscrétion s'est élevée à la hauteur d'une institution, peu de gens connaissent ces filiations irrégulières. Bien qu'il fréquentât les couloirs de la Chambre et qu'il ne cherchât point à brouiller sa ressemblance physique avec un grand personnage de la IIIe République, tel enfant de l'ombre a passé dans l'existence sans faire de bruit et sans soulever aucune rumeur, même flatteuse.

Je crois bien, mais c'est plutôt une impression qu'une conclusion, que la largeur d'esprit manifestée sous l'ancien régime par l'opinion et, chose plus étonnante, par l'Église, est une conséquence du compromis que dut accepter celle-ci, dès le Ve siècle de notre ère, entre la loi chrétienne et la loi barbare du mariage. Concession à la polygamie qui théoriquement devait être abolie, l'Église toléra des unions irrégulières, fermant à demi les yeux sur leurs conséquences. D'où, en ce domaine, une latitude qui contraste singulièrement avec les prescriptions impératives concernant, par exemple, les degrés de parenté prohibant alors le mariage. Sans doute la publicité donnée à ces écarts de conduite ne dépassait-elle pas un cercle restreint. Il nous est difficile de nous rendre compte dans quelle mesure « le pays » était informé du rang exact qu'avaient les princes, s'il distinguait entre princes et demi-princes du sang, mais chacun savait à la Cour (peu à la Ville l'ignoraient) de qui étaient fils le duc de Vendôme ou le maréchal de Saxe.

Par un mouvement contraire à celui que l'on pouvait attendre, la Révolution qui relâchait à l'extrême le lien conjugal, puis l'Empire qui n'offrit pas l'exemple des vertus chrétiennes, se montrèrent plus réservés ; les demi-princes du sang ne furent ni cachés dans l'ombre ni produits en pleine lumière. Il eût paru de mauvais ton de mécon-

naître leur origine, mais de mauvais goût d'y faire allusion. La réplique du comte Alexandre Walewski, fils de Napoléon et de Maria Walewska, est aussi célèbre que significative. Comme un balourd s'émerveillait devant lui de la ressemblance qu'il présentait avec « son père », le comte Walewski lui dit froidement : « J'ignorais, monsieur, que vous eussiez connu le comte Anastase Colonna Walewski. »

Que les historiens contemporains aient respecté si longtemps ces conventions mondaines, qu'ils aient jeté un voile, à la vérité transparent, sur des généalogies brisées, voilà, en revanche, qui nous plonge dans l'étonnement. A peine s'ils osent, en 1954, imprimer ce qui, il y a cent ou cent cinquante ans, n'était un secret ou une humiliation pour personne. Encore le font-ils avec précaution et délicatesse — ce dont on ne saurait d'ailleurs que les louer.

Bien qu'il se soit montré fort prudent, l'auteur de *La Jeunesse inédite de Napoléon* [1], M. Paul Bartel, s'est entendu reprocher, non sans véhémence, d'avoir posé une question qui ne devait pas être posée : celle des relations qui existèrent entre Letizia Bonaparte et le comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, car, si ces relations se révélaient moins éthérées qu'on ne l'a dit, l'origine même de Napoléon pouvait être mise en cause. M. Paul Bartel fera bien, en dépit de son admiration maintes fois affirmée pour l'Empereur, de ne pas s'aventurer la nuit dans les rues d'Ajaccio...

Le plus piquant, c'est que M. Paul Bartel s'est borné à reprendre, en historien érudit, un problème qui avait longtemps troublé Napoléon lui-même. Monge, qui n'est point suspect de médisance, puisqu'il était ardemment dévoué à l'Empereur, nous montre celui-ci s'interrogeant sur son véritable père : « S'il est le fils de Charles Bonaparte, de qui tient-il ses talents militaires ? Si « oui » doit-il redouter d'être atteint, un jour, par le *squirre à l'estomac* (cancer du pylore) dont mourut son père ? » A la deuxième question la réponse devait être donnée à Sainte-Hélène, elle ne tranchait pas la première mais elle dissipait certains doutes.

Au prix d'une enquête laborieuse, et même épineuse, M. Paul Bartel a pu établir que Letizia ne fut pas tout à fait la mère romaine que les historiens ont campée. Elle avait d'ailleurs bien des excuses, car Charles Bonaparte ne mit pas longtemps, après avoir épousé sa fiancée de quinze ans, à mener une existence dissolue. Le comte de Marbeuf était séduisant et serviable, Letizia était mieux que jolie ; Marbeuf s'intéressa à la jeune femme et à ses beaux enfants, parmi lesquels Napoléon s'annonçait comme le mieux doué. La sollicitude dont il entoura celui-ci, le soin qu'il prit de lui pendant son séjour à Brienne puis à l'École militaire royale de Paris, les séjours qu'il lui offrit, pendant les vacances, dans son domaine breton de Callac, s'ils ne prouvent

1. Amiot-Dumont.

nullement qu'il y ait un lien de parenté entre Marbeuf et Napoléon, sont un indice, à peu près certain, de la tendre affection — confirmée au reste par plusieurs documents — que Marbeuf éprouvait pour Létizia. Il n'est pas rare que les enfants d'une femme mariée soient choyés par son amant, il est exceptionnel qu'ils reçoivent les mêmes soins d'un étranger qui n'est rien à leur mère.

M. Paul Bartel a fait une petite découverte qui en dit long. En 1790, au moment où, après le retour de Paoli, la Corse traversait une crise violemment antifrançaise, Bonaparte, éloigné d'Ajaccio, écrivit à son frère Joseph, qui était demeuré dans la ville, une lettre où l'on peut lire ce post-scriptum : « *Il est urgent que tu ôtes le portrait de Marbeuf du salon... Enlève aussi le portrait de maman.* »

L'allusion est si claire que Frédéric Masson, entraîné par son culte napoléonien, et ne voulant pas que la mère de César pût être soupçonnée, a supprimé la seconde phrase, lorsqu'il publia pour la première fois la lettre. Les historiens passionnés ont de ces maladresses ! M. Paul Bartel, lui, tout en demeurant fort circonspect, ne tronque pas les textes. Il les livre à notre examen, nous laissant la liberté de nous former une opinion. Elle peut être que si Napoléon n'eut rien de commun avec Marbeuf on ne saurait en dire autant de tous les fils de Letizia.

Que le duc de Morny, connu à l'état civil sous le nom de Demorny, soit le fils de Charles de Flahaut et de la reine Hortense, à la fois belle-fille — ayant eu Joséphine de Beauharnais pour mère — et belle-sœur — ayant eu pour époux Louis Bonaparte — de Napoléon, on l'avait su de très bonne heure, puisque Napoléon III avait comblé d'honneurs son demi-frère naturel, et on l'imprimait depuis longtemps, mais, par l'effet d'une bizarre réticence, on ignora longtemps que Charles de Flahaut avait eu pour père le prince de Talleyrand, les historiens ayant observé scrupuleusement sur ce point la consigne de silence que les descendants de Flahaut leur avaient demandée.

Madame Françoise de Bernardy, dans la copieuse et mousseuse biographie de Charles de Flahaut qu'elle vient de publier [1] a jugé, avec raison, que la consigne pouvait sans inconvénient être levée. Nous savons donc aujourd'hui, *officiellement*, ce que le comte de Flahaut de la Billarderie, de trente ans plus âgé que son épouse Adélaïde Filleul, n'avait jamais mis en doute : c'est que le fils qui lui était né, le 21 avril 1785, ne lui devait rien, pas même la vie, et que le responsable pouvait bien être un jeune abbé mondain qui s'appelait Charles-Maurice de Talleyrand-Perigord.

Qu'on ne dise point que de semblables « révélations » n'ont aucun intérêt pour l'histoire. A coup sûr, leur portée est limitée et il y a du reste bien autre chose dans l'excellent livre de madame de Bernardy, mais ils donnent un éclairage nouveau aux acteurs du théâtre histo-

1. *Charles de Flahaut* (1785-1870) *que deux reines aimèrent* (Hachette).

rique. Les rapports de Talleyrand, de Napoléon Ier, de Flahaut, de Napoléon III, de Morny s'expliquent mieux si l'on tient compte des éléments affectifs qui entrèrent en jeu. La psychologie souterraine vient ici au secours de l'histoire événementielle. Le sort des individus ou des empires a quelquefois tenu à des blessures d'amour-propre ou à des mouvements de jalousie dont l'origine remontait à un berceau. Sans aller si loin, il est permis aujourd'hui de méditer, en gris ou en rose, sur ce portrait de famille : *Talleyrand grand-père du duc de Morny.*

Un autre portait de famille non moins imprévu, pourrait faire pendant à celui-ci : on y verrait *Napoléon Ier grand-père du fils de la tragédienne Rachel,* cette juive de génie dont M. Martial-Piéchaud vient, dans un livre [1] des plus attachants, de conter la vie tourmentée, extravagante et douloureuse. M. Martial-Piéchaud n'a pas omis de donner une place, dans les aventures amoureuses de Rachel, à sa liaison avec le comte Alexandre Walewski. Ç'aurait pu être un attachement passager, puisque Walewski était bel homme, protecteur généreux, et que Rachel se prodiguait, brûlant de l'ardeur, sans flamme apparente, qui la consumait. Mais de cette rencontre qui tourna à la passion naquit un fils que Walewski reconnut et auquel il donna son propre prénom : Alexandre. Lorsque la liaison fut rompue, ce qui ne tarda guère, la fidélité étant incompatible avec le caractère et le tempérament de Rachel, ce lien subsista. Rachel mourut le 3 janvier 1858 ; le petit Alexandre alors âgé de quatorze ans, avait été depuis deux ans repris, avec l'accord de Rachel, à sa mère par Walewski qui veilla à son éducation et l'aiguilla vers la Carrière où il devait atteindre le grade de consul général. Davantage : il trouva en la seconde femme du comte Walewski, née Marianne Ricci, une mère adoptive qui le traita comme le frère de ses propres enfants : Charles, Elise et Eugénie, continuant ainsi une tradition généreuse.

On peut lire, dans un livre récemment paru [2] du comte d'Ornano, plusieurs lettres inédites échangées entre Walewski et Rachel. Elles sont fort curieuses : on y voit Walewski se faire le professeur de bonnes manières de la petite Félix, lui communiquer des fiches où il lui indique comment elle doit se comporter envers les personnes qu'elle est sujette à rencontrer, mais elles enferment aussi les éléments de ce qu'on pourrait appeler : un traité d'éducation des enfants naturels. Les droits du père et ceux de la mère, les directives qu'il convient de donner à l'enfant, les soins qu'il faut prendre de son avenir sont définis avec netteté, mais sans rigueur. Une tendresse sincère enveloppe les remontrances elles-mêmes.

Parmi les demi-princes du sang que Paris confondait, dans une admiration où entrait quelque ébahissement, avec les princes du sang, l'un

1. *La Vie privée de Rachel* (Hachette).
2. *La Vie passionnante du Comte Walewski* (Les Editions Comtales).

des plus illustres fut lord Seymour qui eut pour double Milord l'Arsouille sans qu'on ait pu établir exactement si Milord l'Arsouille était un substitut ou un avatar de lord Seymour. Or, lord Seymour, incroyablement riche et fastueux, n'avait point non plus pour père véritable celui que lui attribuait l'état civil : lord Yarmouth. Pour l'excellente raison qu'à la date où lui fut donné ce fils — 18 janvier 1805 — il était, en qualité d'Anglais, en résidence forcée à Verdun et qu'à Paris lady Yarmouth se consolait de son absence avec divers soupirants, dont Casimir de Montrond, « le beau Montrond ». Lady Yarmouth avait une ascendance « naturelle » passablement compliquée, Montrond avait été pendant sept ans le mari d'Aimée de Coigny, la « jeune captive » d'André Chénier. Lord Seymour naquit d'un imbroglio qu'on n'eut pas le mauvais goût de débrouiller. Son dernier biographe [1], M. Jean Stern, qui le suit pas à pas dans une existence où les fêtes, les femmes et les chevaux tiennent une place considérable, ne relève aucun signe montrant que sa naissance irrégulière ait été, on ne dit pas : un obstacle mais seulement une gêne à son étincelante carrière parisienne. Il faut ajouter qu'il n'était riche que par sa mère, et que celle-ci, déjà bien accommodée, avait hérité, en ligne brisée, du duc de Queensbury 100.000 livres sterling (or). Une affection touchante unissait le fils et la mère. Les bons sentiments fleurissent parfois dans un climat qui déconcerte les moralistes sévères.

PARMI LES LIVRES : PARLEMENTS ET RÉVOLUTIONS

Il est exact, comme nous l'avons appris au collège, qu'entre le Parlement de l'ancien régime — assemblée de magistrats n'ayant dans les affaires publiques qu'un pouvoir consultatif limité — et le Parlement tel qu'il existe aujourd'hui — émanation de la nation qu'il est censé représenter — il n'y a rien de commun. C'est exact, mais ce n'est pas entièrement vrai. Dans la lutte, tantôt sourde et tantôt aiguë, qui opposa le Parlement au roi, les parlementaires passèrent au crible les principes mêmes sur lesquels était fondée la monarchie. Cet examen critique devint plus acerbe encore au XVIIIe siècle lorsque, la résistance des parlementaires s'affirmant, le roi tenta de la briser. Des discussions s'instituèrent sur un droit constitutionnel qui n'existait pas encore. Dans *La Révolution française*, Alexis de Tocqueville a mis en lumière le caractère profond de ce débat. Profond et sérieux. On ne remue pas sans danger les soubassements d'une société donnée.

— Dans *Vicissitudes et chutes du Parlement de Paris* [2], M. Pierre Jacomet nous donne un simple crayon des épisodes les plus marquants de cette lutte : le procès des Jésuites, le Parlement Maupeou, le procès

1. *Lord Seymour, dit Milord l'Arsouille* (La Palatine).
2. Hachette.

Coëzmann, l'affaire du collier de la Reine. Chapelet d'anecdotes dont beaucoup nous étaient sorties de la mémoire, et dont quelques-unes n'y étaient jamais entrées. Il se montre sévère pour les Bridoison à courtes vues qui ne se sont pas rendu compte qu'en sapant la monarchie ils creusaient leur propre tombe. On pourrait dire, en leur faveur, qu'ils ont soutenu la cause qu'ils croyaient juste sans se préoccuper d'autre chose et sans prévoir — mais qui donc prévoit les révolutions telles qu'elles se déchaînent ? — la révolution jacobine. Du moins ont-ils toujours, monarchie ou Convention, conservé leur dignité. Vingt et un d'entre eux furent guillotinés en 1794 pour avoir formulé une protestation où ils affirmaient les droits imprescriptibles du Parlement. Au pied de l'échafaud, ils la renouvelèrent. Saluons !

— L'aspect du livre que publie M. Paul Bastid, membre de l'Institut : *Les Institutions politiques de la Monarchie parlementaire française de 1814 à 1848* [1] est trompeur : sa carrure, sa densité, sa typographie serrée nous font croire à un de ces ouvrages savants mais austères qui ont leur place stable dans les bibliothèques de Facultés et ne font que glisser sur les tables des étudiants. Il est vrai que cette page d'histoire du droit constitutionnel pourrait s'offrir en grimoire accessible aux seuls initiés. Mais M. Paul Bastid n'est rien moins qu'un professeur *togatus* ; sa vaste culture — je crois bien qu'ancien Normalien il est agrégé de philosophie — a subi l'épreuve de la vie publique puisque, longtemps parlementaire, ancien ministre, journaliste à l'occasion, M. Paul Bastid connaît, par expérience, les ressorts qui permettent à l'Etat de fonctionner — plus ou moins bien.

Aussi, pour peu qu'on ait le goût de telles études, on ne saurait trouver maître plus facile à suivre. Tout est ici clair, ordonné, agréable à lire, aisé à saisir. On voit, à chaque instant, passer des hommes et non point des idées. Leurs gestes et leurs paroles éclairent leur pensée. On apprend aussi que si la monarchie parlementaire n'a pas atteint ses buts, elle a du moins institué un équilibre, approximatif, entre le Législatif et l'Exécutif sous le contrôle du corps électoral, formule qu'ont ensuite appliquée vaille que vaille la Troisième et la Quatrième Républiques.

— L'esprit du Parlement, qui demeure essentiellement juridique, s'est souvent heurté, pendant le XIXe siècle, aux mouvements des foules que menait le sentiment plus que la raison. M. Maxime Leroy dans son *Histoire des idées sociales en France* [2], dont le tome III : *D'Auguste Comte à P.-J. Proudhon* vient de paraître, nous montre, avec autant de science que de verve, d'où sont nées les généreuses mais souvent aveugles poussées qui intégrèrent le socialisme dans la politique. Le cœur et l'imagination y ont eu, chacun, leur part. La sensibilité et l'utopie ont formé

1. Editions du Recueil Sirey.
2. Gallimard.

un attelage extravagant qui a emporté les meilleures têtes dans les nuées. Ecrivains et forgeurs de systèmes ont déliré de concert. M. Maxime Leroy, qui n'est pas suspect pourtant de conservatisme, brosse un tableau, curieux, pittoresque, amusant, de ces chevaucheurs de chimères, de ces modernes quêteurs du Graal. Mais l'essentiel n'est pas de trouver le Graal, c'est de le chercher avec un cœur sans haine. Ce qui a subsisté au XXe siècle du mouvement social du XIXe — beaucoup de choses — était marqué, dès l'origine, par la pitié et par l'amour pour les pauvres hommes.

— Bien que M. Fernand Rude, sous-préfet de Vienne, ne puisse être compté parmi les historiens professionnels, il nous donne avec *C'est nous les Canuts*[1], récit de l'insurrection lyonnaise de 1831, un modèle de monographie historique. Ce soulèvement populaire, au cri célèbre de « vivre en travaillant ou mourir en combattant », avait eu un immense retentissement et était demeuré un exemple classique dans la doctrine révolutionnaire, mais on le connaissait mal. M. Fernand Rude l'explique, au sens propre du mot, et nous le fait voir beaucoup plus complexe qu'on ne le croyait. Son mérite est d'avoir su lui conserver, en même temps, son mouvement, sa chaleur et son pathétique.

IMAGES PARLANTES

On ne se lasse pas d'admirer la variété, la richesse des images qui font aujourd'hui parler les textes. Nos enfants sont gâtés dès l'école primaire. La géographie et l'histoire, naguère moroses, ont pour eux l'attrait du cinéma. Leurs aînés s'émerveillent qu'on puisse, lorsqu'il s'agit de temps où les reporters-photographes n'existaient pas, tirer sans fin, dirait-on, des illustrations qu'on n'avait pas encore vues. Le difficile est de trouver un bon équilibre entre le texte et les images, d'établir entre eux une harmonie. Mais nos éditeurs font des merveilles, on pourrait dire : des miracles.

— *L'Histoire de France* en deux volumes qui est publiée sous la direction de M. Marcel Reinhard[2] détruit, je le confesse en toute humilité, ma croyance à l'*impossibilité* de réaliser de telles entreprises. Car il ne s'agit pas ici d'un survol de notre histoire, accompli à plus ou moins haute altitude, ni d'une synthèse inspirée par une idée conductrice, ni, bien entendu, d'un manuel de scolarité supérieure. C'est un « précis » de ce que nous savons actuellement de plus sûr, ou de moins incertain, sur chaque époque, la rédaction des divers chapitres ayant été confiée à des spécialistes dont les vues débordent toutefois très largement leur spécialité. Le critique le plus grincheux les surprendrait malaisément

1. Domat.
2. *Librairie Larousse*. Le tome I vient de paraître. Le tome II doit être publié en fin d'année.

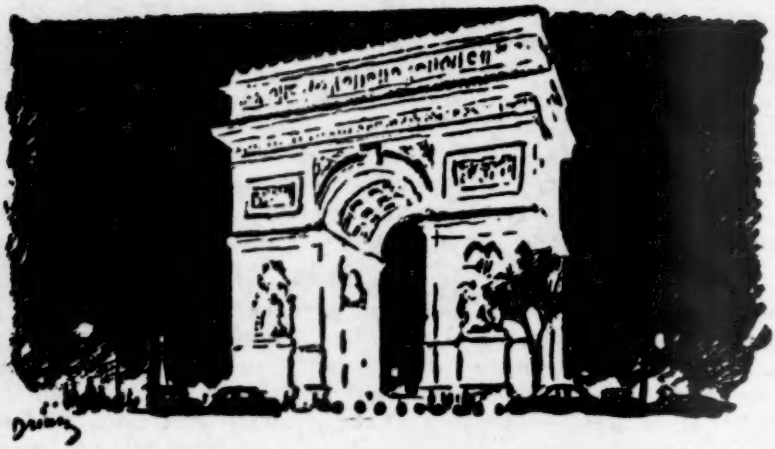
je pense, en défaut : point d'hypothèses aventurées, d'affirmations discutables, de jugements fantaisistes. Des faits, mais décantés, mais triés, mais polis, et présentés avec un art qui a la discrétion de ne pas se laisser apercevoir. Quant à l'illustration — des centaines de gravures, des planches, des hors-textes en couleurs — elle nous confond. Il faudrait bien des mois, ou des années, pour en tirer tout le suc. Le fameux « livre unique à emporter dans une île déserte ou en prison », le voilà !

— *Paris... toujours*[1] n'a pas l'ambition de nous retracer l'histoire de notre capitale. Ce beau livre, dont les images, par leur qualité artistique et par la finesse de leur reproduction, font le principal attrait, est plutôt un hymne — ou *une* hymne — chanté en l'honneur de Paris par Gustave Cohen, professeur à la Sorbonne, Pierre Gaxotte et André Maurois, de l'Académie française, Pierre Mac Orlan et Alexandre Arnoux, de l'Académie Goncourt, tandis que se déroule sous nos yeux une procession immobile. Un spectacle parfait « de son et de lumière », comme on dit.

— La somptueuse collection que dirige M. Albert Champdor : *Les Hauts lieux de l'Histoire*[2] vient de s'enrichir — c'est le mot — de *Cités Maya*, dont les deux cents illustrations en noir et en couleur sont dues aux meilleurs virtuoses de l'objectif, et dont le texte est signé de M. Paul Rivet, l'éminent fondateur du Musée de l'Homme. La civilisation maya, qui fleurit en Amérique à l'époque précolombienne, est encore entourée de mystères que nous commençons tout juste à pressentir. Ses origines, ses rapports avec les civilisations extrêmes-orientales posent des problèmes passionnants. Modestement, M. Paul Rivet déclare qu'il n'a pas fait là œuvre originale et qu'il a eu seulement « la chance de visiter certaines ruines maya ». Les « cartes postales » qu'envoie un tel voyageur sont d'un grand prix.

PIERRE AUDIAT

1. Editions Alpina.
2. Editions Albert Guillot, 61, avenue de La Bourdonnais.



LE MOIS A PARIS

La Réforme de l'Enseignement. — Il y a deux ans le Ministre de l'Éducation nationale, M. André Marie, annonçait qu'avant deux mois la réforme du baccalauréat serait soumise, pour avis, aux Conseils de l'Université puis décidée par décret. Oh ! il ne s'agissait pas de cette réforme générale de l'enseignement qu'on attend depuis un siècle, dont on discute depuis cinquante ans, et qui, depuis 1945, a fait l'objet de *cinq* projets ministériels ; bien qu'elle eût des incidences et sur l'enseignement du premier degré et sur l'enseignement supérieur, la réforme du baccalauréat ne concernait que l'enseignement du second degré, et le Ministre était parfaitement en droit de l'ordonner. Mais l'Assemblée nationale ayant manifesté son intention de *se saisir* (antiphrase ! l'Assemblée touche à tout et ne se saisit de rien) de la réforme, M. André Marie battit promptement en retraite, rengaina ses papiers et se tint coi. Au Parlement, bien entendu, on ne parla plus d'une question qui n'intéresse que quelques millions de jeunes Français.

Cependant, la réforme de l'enseignement a continué à faire couler des tonneaux d'encre et à susciter des controverses dont l'âpreté contraste, assez comiquement, avec leur inefficacité probable. Récemment la revue *Esprit* a publié les résultats d'une très vaste enquête à laquelle ont répondu de nombreux universitaires et dont les conclusions s'inscrivent, graphiquement, sur un plan architectural qui se lit clairement, et qui semble très raisonnable, voire très acceptable.

A l'exception de quelques fanatiques, enfermés dans des traditions ou des utopies inébranlables, tout le monde est, en effet, d'accord — théori-

quement — sur la nécessité de repenser un système d'enseignement qui a fait largement son temps et où éclatent les anomalies, les absurdités, les gaspillages de forces. Il est anormal qu'un instituteur enseigne, ici, cinquante élèves et là, dix ; qu'un professeur de latin, de grec, ou de philosophie dispense sa science « précieuse » à quelques indifférents tandis que son collègue, ployant sous le nombre, en est réduit à parler *ex cathedra* sans pouvoir contrôler sérieusement le travail scolaire.

C'est un gaspillage évident que de conserver, dans des localités de faible importance, collège, cours complémentaire et collège technique, alors que, pour certaines disciplines, les programmes d'enseignement sont à peu près identiques.

C'est une absurdité que de contraindre des enfants de onze ans, d'abord à passer l'examen d'entrée en sixième puis à s'engager dans une des quatre voies dont dépendra en fait tout leur avenir.

C'est du byzantinisme que de discuter, à perte de vue, sur la culture et la spécialisation sans voir que l'essentiel de l'éducation est de donner à l'enfant les moyens d'occuper un jour dans la société la place la plus convenable pour elle et pour lui.

On s'accorde donc, en général, à penser que le plus urgent serait de maintenir deux ou trois années le programme commun d'enseignement qui, actuellement, rassemble dans le premier degré les enfants de six à onze ans. On estime qu'avant quatorze ou quinze ans il est bien difficile de donner à un écolier une orientation qui ne soit pas arbitraire : l'observer encore de onze à quatorze ans, prendre la mesure de ses forces et de ses goûts, apparaît rationnel. D'autant qu'il s'agirait moins de « primariser » le secondaire, que de « secondariser » le primaire, un jeu d'options permettant à chaque enfant d'éprouver les aptitudes qu'il croit avoir, qu'il a, ou qu'il ignore.

Sur le papier, cela va encore, mais dès qu'on envisage une réalisation pratique, alors rien ne va plus. C'est qu'il faudrait « déménager » ; or, par doctrine, par intérêt (d'ailleurs très légitime) ou par sentiment, la plupart des universitaires, tout en maugréant sur la ladrerie de l'Etat, ne tiennent nullement à changer de place. Dans l'enquête d'*Esprit* un article de M. Paul Fraisse : *L'Université contre la Réforme* dévoile, pudiquement, cette tendance à un immobilisme hargneux. Et quelle méfiance ! On propose le ramassage par auto des écoliers ruraux ? « C'est un procédé pour ruiner l'école laïque », disent les uns. « Non, disent les autres, c'est un moyen de couler l'enseignement libre. » Prolonger pendant deux ou trois ans un enseignement commun ? « On voit où voulez en venir ! A un monopole de fait ! » « Pas du tout, vous voulez favoriser l'enseignement privé au détriment de l'enseignement public. »

L'amour-propre aussi entre en jeu ; un professeur de Faculté ne voit pas d'un bon œil qu'on puisse le confondre avec un professeur de lycée, un professeur de collège avec un maître de cours complémentaire, d'ailleurs la réciproque est vraie. Chacun calcule ce qu'avec la réforme il

gagnera ou perdra en prestige, en autorité, en argent et, tout compte fait, juge que le *statu quo* est la solution la moins risquée.

Pourtant, toute réforme, et pas seulement celle de l'enseignement, n'est possible que dans un climat de bonne volonté : sans hauteur de vues et sans générosité, il n'y a point de réforme qui vaille.

PIERRE AUDIAT

Gœthe et la Cour de Weimar. — Le Gœthe, conseiller aulique et ministre à Weimar, n'a pas bonne réputation en France : on lui préfère l'auteur élégiaque de *Werther* ou le vieillard visionnaire du *Second Faust*. C'est pourtant à Weimar que Gœthe trouva la possibilité de devenir lui-même, c'est-à-dire de réaliser dans la vie l'œuvre qu'il avait rêvée dans ses écrits.

Cet accomplissement qui tient du prodige lui fut possible parce que, jeune encore, il rencontra un jeune homme enthousiaste, avide d'action et animé du même démon que lui : le duc Charles-Auguste de Weimar. Gœthe vit en lui comme dans un miroir l'image de la passion qui l'agitait, mais avec toutes les possibilités qu'offrent la naissance, la puissance et la désinvolture aristocratique ; quant à Charles-Auguste, il vénéra aussitôt dans le jeune auteur de *Werther* le génie et, nourri par un précepteur admirateur de Rousseau, par instinct autant que par inspiration, il pratiquait une morale du génie. Il sut attirer le génie à Weimar et l'y retenir. Désormais ces deux noms de Gœthe et de Weimar sont inséparables et cette petite ville de Thuringe, encore primitive et coupée de courants européens, allait mériter d'être appelée l'Athènes du Nord. Autour des astres principaux, Gœthe et Schiller, gravitent les satellites dont la gloire pourtant n'est nullement méprisable : Wieland, Herder, Merck, les frères Stolberg, Klinger et le pauvre Lenz, pathétiques Göchhausen.

Gœthe a dit de Charles-Auguste : « Le Grand-Duc était une nature démoniaque, remplie d'agitation et d'une énergie illimitée, si bien que ses états pour lui étaient trop petits et que même le plus grand n'eût pas été à sa taille » et encore : « le Grand-Duc était né grand homme, et c'est tout dire. » On sait que Gœthe n'a prononcé de telles paroles qu'à propos de Napoléon.

Mais il faut rappeler le rôle qu'a tenu la mère de Charles-Auguste, la duchesse Anne-Amélie, dans la transformation de Weimar en capitale de l'esprit : c'est ce que fait M. Fauchier-Magnan dans le joli livre qu'il vient de consacrer à ce sujet : « L'histoire ne peut pas oublier que, si l'Allemagne a été dotée par Frédéric II de sa capitale militaire,

elle l'a été par Anne-Amélie de sa capitale intellectuelle. Sans doute peut-elle se montrer plus fière de la seconde que de la première. »

M. Fauchier-Magnan qui a naguère écrit un ouvrage sur les *Petites Cours d'Allemagne au* XVIII*e siècle* possède très bien son sujet. En Allemagne il a consulté avec soin les archives et les dépôts publics, de sorte que le goût, la sympathie et l'imagination aidant, il a évoqué avec beaucoup d'esprit et de grâce la vie quotidienne à la Cour de Weimar durant le temps de sa gloire, soit de 1775 à 1832 : la mort de Gœthe marque aussi la fin de son règne.

L'auteur a voulu faire œuvre d'historien, de mémorialiste et de chroniqueur ; il s'en est tenu aux documents et n'a versé, avec autant de prudence que de sagesse, ni dans la critique littéraire ni dans le dithyrambe. Si nous sentons quelque nostalgie dans cette évocation d'une petite cour de jadis à la fois débonnaire, patriarcale, intelligente et pleine de gaieté, c'est que nous mesurons la distance entre l'idylle weimarienne et les temps que nous avons connus depuis.

MARCEL SCHNEIDER

La Danse. — La Giselle de M. Carzou. — Longtemps, pour le public parisien, le cadre décoratif de *Giselle* s'identifia avec la composition établie par M. Alexandre Benois pour l'Opéra en 1924, conforme à celle qu'il avait dessinée déjà en 1910 pour le Ballet russe de Serge de Diaghilew. Cet ensemble avait été adopté ensuite par les différentes Compagnies de ballets dans leurs tournées en Europe et en Amérique et le style de l'œuvre s'était trouvé fixé pour plusieurs décades. Son caractère romantique sobrement stylisé dégagé de toute influence de goût et de mode, sa fantaisie élégante et raffinée, sa palette discrète définissaient les lieux et l'époque à la fois et composaient une atmosphère significative et parfaitement poétique. Le nouveau décor de M. Carzou renouvelle entièrement les aspects du ballet : nous aurons le chagrin d'être contre.

Dans ses deux précédentes réalisations scéniques, l'acte des Incas des *Indes galantes* et *le Loup* pour Roland Petit, M. Carzou s'était révélé un grand décorateur de théâtre. Or il a cru pouvoir garder pour *Giselle* la même vision d'un fantastique tout pittoresque : charpentes et claire-voies hérissées de pointes et de piquants, arbres étirés portant un découpage aigu de feuillages et des écharpes aux couleurs vives, perspective de plaine avec des tours, des beffrois, des châteaux également hérissés et défiant l'échelle et la perspective. Les costumes sont vus, non seulement avec le même abandon du style traditionnel, ce qui peut se conce-

voir, mais aussi avec la même absence de simplicité. Les jeunes villageois amis de Giselle sont costumés d'habits mi-partie comme ceux des bals de Cour d'autrefois et chaussés chacun d'un chausson rouge et d'un vert — lesquels tranchent sur la couleur du maillot, ce qu'on évite d'ordinaire car la ligne de la jambe s'en trouve abrégée — M. Lifar-Albrecht reçoit un lourd vêtement vert que coupe à la taille une redoutable ceinture foncée qui épaissit paradoxalement la silhouette. Le Prince de Courlande et ses chasseurs paraissent en costumes de Cour dont le faste trop chargé et les opulents panaches de plumes ont conduit à modifier la chorégraphie de ce tableau, et l'on voit à présent ces comparses exécuter dans le village une sorte de pavane avec des saluts et révérences cérémonieux et compassés.

La forêt du second acte est au contraire sommaire et même banale. Le voile de tulle, impondérable et diaphane symbole d'irréel et d'envol, n'est plus l'emblème des Willis, d'abord pareilles à des écharpes de brume : elles portent à présent un masque d'argent et une ceinture de métal.

Or, il faut se souvenir que le drame de *Giselle* appartient au domaine intérieur : le pittoresque n'y a d'autre rôle que de suggérer une ambiance romantique. La simplicité de la musique, la naïveté de l'anecdote, le caractère académique absolu de la chorégraphie s'accordent mal avec cette exubérance sophistiquée.

Sans doute, c'est par le décor et les costumes que le théâtre vieillit et se démode : mais c'est aussi, et plus sûrement, par les négligences dans l'exécution et le laisser-aller dans l'attribution des premiers rôles. Pour rafraîchir *Giselle* il eût été peut-être préférable de proposer au ballet de l'Opéra l'exemple de l'interprétation modèle d'une Alicia Markova, plutôt que de se confier aux prestiges des effets scéniques modernes.

PIERRE MICHAUT

Boswell biographe de Samuel Johnson. — Lorsque parut en 1791 la *Vie de Samuel Johnson* par James Boswell, dont M. J.-P. Le Hoc nous donne la traduction [1], Johnson était mort depuis sept ans. Le livre eut du succès, mais un succès d'une nature assez bizarre : on admit, sembla-t-il, par accord tacite que le biographe écossais du Grand Patriarche des Lettres avait en quelque sorte usurpé à son compte la réputation et l'envergure de son ami ; au siècle suivant, Macaulay et Carlyle ne furent guère, eux non plus, inspirés par une excessive tendresse à l'égard de Boswell et le traitèrent comme une sorte de Sancho Pança de seconde zone, doué de plus de fidélité que de talent.

1. Collection : *les Classiques anglais*, Gallimard, Paris, 1954.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent le *Journal de Londres* de Boswell dont des extraits viennent d'y être publiés [1] ; ils se sont également initiés aux textes relatifs au voyage en Hollande ; peut-être ces publications inciteraient-elles à considérer James Boswell comme recherchant le pittoresque, sinon le scandale, bien que, dans l'ensemble, elles fournissent un précieux et amusant témoignage sur les mœurs de l'époque.

Dans la *Vie de Samuel Johnson*, ouvrage désormais regardé comme un classique par nos amis d'outre-Manche, apparaissent, tracés ou suggérés par un biographe qui est bien plus qu'un Sancho Pança, les grands traits de la personnalité johnsonienne qui déconcertent un public français, même le plus averti. Ce mentor bourru, parfois fantasque comme une coquette, travailleur consciencieux, lexicographe de valeur, résurrecteur clairvoyant de Shakespeare, auteur de mots tantôt scintillants, tantôt d'une étonnante brutalité, a-t-il vraiment mérité qu'un de ses plus proches amis, un ami qui croyait en lui presque religieusement, le livrât à la postérité comme un oracle et un géant ?

Que ce soit du point de vue français ou du point de vue britannique, la question ainsi posée ne saurait évidemment se résoudre avec simplicité. La traduction qui nous est aujourd'hui offerte et qui est agréable à lire, parfois même lestement enlevée, permettra au lecteur français de se faire une opinion nuancée. Mais il est un postulat que l'on se doit, croyons-nous, de rappeler à quiconque abordera cet ouvrage : Boswell est un faux naïf, comme l'a si bien dit M. André Maurois dans sa préface au *Journal de Londres ;* il avait, en bon Écossais, un sens particulièrement aigu de l'humour ; en dépit de son adoration pour le Maître, il comprenait à chaque pas ce que, malgré ses hautes qualités intellectuelles et morales, Samuel Johnson avait de pontifiant. Certes, Boswell recueillit et transmit à la postérité les traits d'esprit de son illustre ami, ses verdicts, et aussi d'éclatantes découvertes, parmi ses nombreux jugements littéraires ; mais jamais il ne demeura tout à fait aveugle à ce que Johnson pouvait avoir de lourd, de dictatorial, voire de conformiste. Il y a diverses sortes de biographies, comme l'a rappelé Sir Harold Nicolson : celle-ci est d'un adorateur nuancé, incapable de méchanceté, extrêmement vif dans l'observation, jamais aveugle, fidèle certes, mais capable, au plus fort de la fidélité, de se hausser jusqu'à la clairvoyance la plus impertinente. Philinte d'un Alceste un peu particulier, il a su donner à sa biographie quelques coups de crayon désinvoltes qui n'entament en rien la stature athlétique d'un des plus grands causeurs du XVIIIe siècle anglais.

ROBERT WIEDER

1. *La Revue de Paris* a également publié le 15 mai et le 1er juin 1933 le récit des visites faites par Boswell à Voltaire et à Rousseau, récit qui vient de paraître à nouveau dans un hebdomadaire où il a été présenté comme inédit.

Situation de Thomas Mann. — Il est curieux de constater que lorsqu'un écrivain contemporain accède à une notoriété internationale et à une situation de « classique », il se sépare en même temps d'une littérature en marche, et s'approche ainsi de la zone d'ombre qui menace, tôt ou tard, les plus grandes renommées : la gloire d'un d'Annunzio, d'un Barrès, d'un Anatole France a précédé de très peu le discrédit (relatif) dans lequel est tombée leur œuvre. Un Thomas Mann, demain un Graham Greene, ne risquent-ils pas de devenir les victimes du même phénomène d'occultation ?

Dans la préface qu'il vient de donner au remarquable petit livre de M. Louis Leibrich (Editions Universitaires), M. Marcel Brion écrit que Thomas Mann est le « grand classique » de la littérature allemande contemporaine, et que nous disposons aujourd'hui du « recul » nécessaire pour étudier objectivement son œuvre : mais il aurait pu ajouter que Thomas Mann est le premier à souffrir de ce « recul » et qu'il n'a pas retrouvé en Allemagne et hors d'Allemagne la magistrature intellectuelle et morale qu'il occupait vers les années 1930. Cette intelligence à l'affût des grands problèmes de son temps (les *Buddenbrook* sont un tableau magistral de l'Allemagne bismarckienne et le *Docteur Faustus* est le roman de l'angoisse européenne), paraît presque anachronique : mais en même temps l'ironie hautaine, le romantisme de la mort et du néant, une mélancolie qui l'apparente à Platen et même à Rilke, l'éloignent d'une époque dont il entend demeurer le spectateur et le juge ; il n'est pas jusqu'à la beauté de son style qui ne le sépare de ses successeurs immédiats, moins soucieux d'une écriture raffinée que d'une participation directe et brutale à la vie.

Les positions politiques de Thomas Mann, souvent maladroites et parfois contradictoires (depuis la participation à l'hystérie nationaliste de 1914 dont son œuvre aurait dû le préserver jusqu'aux déclarations excessives de 1945 à l'égard de sa patrie blessée) sont d'un homme qui vit à l'écart de l'actualité et qui se sent « étranger à la politique » pour reprendre le titre de son journal des années 1915-1917. Pourtant, il a su tirer la leçon de ces erreurs et il est passionnant d'observer les démarches par lesquelles il est passé d'un nationalisme idéologique, fondé sur l'opposition scolastique des termes de *Kultur* et de *civilisation*, à un humanisme universaliste, dont il a donné l'expression la plus saisissante dans les dialogues d'*Altesse Royale*, où M. Leibrich affirme voir « du personnalisme avant la lettre ». De ce point de vue, le registre de son œuvre s'est constamment élargi, à travers cette expérience concrète de la durée jointe à une méditation sur la valeur du temps inaugurée dans cette somme proustienne qu'est *la Montagne Magique*, et reprise,

sur un plan plus vaste, dans le cycle biblique de *Joseph* (où il s'amusait à éclairer d'une lumière freudienne les rêves de Putiphar).

Ce grand bourgeois de Lubeck n'a jamais renié ses origines, ni ses préférences pour le XIXe siècle victorien, qui s'allient toutefois en lui à « un goût très vif » — presque juvénile — « de la grandeur », quitte à passer pour un retardataire. Il s'en explique dans les très beaux textes, jusqu'ici inédits en volumes, qui figurent en appendice de l'ouvrage de M. Leibrich et l'illustrent d'une manière saisissante.

Thomas Mann a décrit une décadence avec des moyens virils : c'est en cela qu'elle est littéraire ; mais ses descriptions, toujours intelligentes, paraissent souvent froides parce que l'auteur leur reste extérieur : son souci premier n'est pas moral ou politique, mais esthétique ; c'est en cela que Thomas Mann s'oppose à son frère Heinrich. Un parallèle serait tentant entre ces deux romanciers, dont les natures étaient si différentes ; M. Marcel Brion l'indique dans sa préface. Ce serait tout un chapitre d'histoire littéraire à écrire.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Les Festivals 1954. — Bayreuth. — Depuis la fin de la guerre, les petits-fils de Richard Wagner ont restauré les festivals de Bayreuth et, sur la scène où l'on avait vu en 1946 jouer *Madame Butterfly* et des spectacles de music-hall pour les troupes américaines d'occupation, ils ont remonté l'œuvre de leur grand-père à raison d'un opéra ou deux par an. En 1952, c'était *Tristan*, en 1953 *Lohengrin*, cette fois-ci *Tannhaüser*, en 1955 viendra le *Vaisseau Fantôme* et ainsi leur énorme travail sera achevé à moins qu'ils ne veuillent démontrer en 1956 que *Rienzi* est encore jouable, ce dont je suis entièrement convaincu.

Pour *Tannhaüser*, M. Wieland Wagner se trouvait en face d'un délicat problème. Wagner a achevé son opéra en 1845. Deux ans après la première, en 1847, il retouchait la fin. En 1861, pour les fameuses représentations de Paris, il écrivait la grande Bacchanale du premier acte. En 1875, il établissait pour Vienne une nouvelle version où il soudait l'ouverture et la Bacchanale et apportait quelques changements au dernier tableau ; mais, en 1883, peu de temps avant de mourir, il disait à sa femme : « Je dois encore *Tannhaüser* au monde », preuve évidente qu'il n'était point encore satisfait.

Bayreuth a adopté une version qui est un compromis entre celle de Dresde et celle de Paris. On peut discuter à l'infini, non pas sur la légitimité de cette formule, mais sur son opportunité. J'ai toujours trouvé deux défauts à la Bacchanale : écrite dans le style de *Tristan*, elle forme une disparate criante avec la couleur presque wéberienne du reste de

l'œuvre, mais surtout, elle a le grave inconvénient de retarder de vingt minutes le début de l'action ; ceci dit, je comprends parfaitement qu'on soit d'un avis tout opposé.

La réalisation scénique de M. Wieland Wagner est rigoureusement conforme à ses principes. Il en résulte des effets tantôt magnifiques et tantôt contestables. Le Venusberg est très beau mais le paysage où Tannhaüser se retrouve dans la vallée de la Wartbourg après que la grotte fantastique a disparu est tout ce qu'on veut sauf un paysage. Excellents tous les mouvements de foule : chœur des pèlerins, entrée du cortège à la Wartbourg, là, M. Wieland Wagner a réellement renouvelé l'art de la mise en scène beaucoup plus que par ses théories sur le décor.

Pour l'interprétation musicale, aussi bien dans *Tannhaüser* que dans les autres œuvres du festival, il faut louer sans aucune réserve l'orchestre dirigé tour à tour par MM. Knappertsbusch, Jochum et Keilberth (remplaçant Krauss mort, et Markevitch malade) et les incomparables chœurs de M. Pitz. Je n'en dirai pas autant des solistes ; surmenés sans doute par leur saison, plusieurs et parmi les plus justement illustres, ont joué dans un état de fatigue vocale trop sensible. Je crois aussi qu'on les charge de trop de rôles. Jadis, on ne faisait pas chanter par le même soprano Brunnhilde dans un cycle du Ring et Sieglinde dans l'autre, et, pour chaque rôle on avait en permanence deux titulaires et souvent un remplaçant. Est-ce possible aujourd'hui avec la concurrence des autres festivals ? Il y a là un problème technique et financier qui m'échappe, mais on ne devrait pas laisser paraître M. Vinay ou madame Varnay dans l'état d'enrouement où je les ai entendus chanter Tannhaüser et Ortrude, ceci à la fois dans l'intérêt de Bayreuth et dans celui de ces grands artistes.

Salzbourg. — Le *Don Giovanni* de Salzbourg est au point de vue de la mise en scène, aux antipodes de Bayreuth. Rien de plus classique et de plus beau que le décor simultané où, sur l'immense scène du Manège des Rochers (40 m de large), on a habilement fondu les constructions d'un soir : maison du commandeur, auberge, cimetière, palais de Don Juan avec les escaliers et les arcades de pierre des Princes-Évêques. L'action se déroule sans aucun arrêt, les projecteurs illuminant tantôt une partie du plateau, tantôt l'autre, et ainsi l'on voit à quel point la musique de Mozart est mouvement et action.

Admirable interprétation musicale par l'orchestre de Vienne, dirigé par Furtwaengler, et vocale avec l'italien Cesare Siepi, Don Juan brutal et sensuel à la voix brillante et mordante, et les meilleurs artistes de Vienne Edelmann, truculent Leporello, Elizabeth Schwartzkopf, idéale Elvire, Elizabeth Grummer, qui, du terrible rôle de Donna Anna, rend merveilleusement les parties de douceur et Erna Berger, adorable Zerline.

Le lendemain, j'ai entendu au théâtre, dont l'acoustique est parfois dure à côté de celle, prodigieuse, du manège — une représentation d'*Ariane à Naxos* de Strauss conduite de façon éblouissante par M. Karl Boehm,

dont Paris a eu l'occasion depuis deux ans d'apprécier le talent universel (qui pourrait aujourd'hui diriger comme lui *La Flûte* et *Wozzeck* ?).

Munich. — C'est pourtant à Munich que j'ai recueilli cet été les plus fortes impressions : depuis quarante ans environ que j'ai entendu dans tous les opéras d'Europe quelques milliers de représentations, cinq ou six tout au plus m'ont produit un effet comparable à la *Femme sans Ombre* de Strauss mise en scène par M. Rudolf Hartmann. Je n'avais pas vu l'ouvrage depuis 1937, car on le joue rarement, même en Allemagne, à cause des difficultés de sa mise en scène. L'intendant général des théâtres de Bavière les a triomphalement résolues. Comme Wieland Wagner, il fait de la lumière l'élément majeur de ses réalisations, mais ses décors, bien que simplifiés, gardent un caractère symbolique ou figuratif très net qui localise l'action et soutient l'illusion dramatique. Je crois que c'est dans cette voie, à égale distance entre nos lourds praticables, nos hectares mal éclairés de toile peinte, et la nudité de Bayreuth où le jardin de *Tristan* est un espace abstrait comme celui des *Filles-Fleurs*, que doit se développer la mise en scène de l'Opéra moderne.

La place nous manque pour analyser une partition où Strauss a mis toute la science de sa maturité sans que l'inspiration de sa jeunesse soit tarie. C'est sans doute avec *Elektra* son chef-d'œuvre. Il a trouvé sous la baguette de M. Rudolf Kempe une exécution orchestrale d'une magnifique plénitude sonore. Il a surtout bénéficié d'une interprétation vocale admirable, autour de madame Léonie Rysanek qui a sans doute le plus beau soprano dramatique d'Europe, madame Schech, MM. Metternich et Hopf ont rivalisé de talent. Il y a comme cela des soirs où la musique et les voix coulent en larges ondes comme un fleuve d'or.

Peut-être Paris aura-t-il la joie, la saison prochaine, d'applaudir ce spectacle : j'aimerais que cette occasion nous soit donnée de parler du livret d'Hofmannsthal et de la partition de Strauss, encore inconnue du public français.

JEAN MISTLER

Politique intérieure. — Connaissez-vous la ligne « cardigan » ? Un grand couturier nous explique qu'elle permet d'habiller la femme d'une manière confortable et facile : « Faisant du cardigan un jeu, la femme l'adaptera à sa personnalité, matin, après-midi et soir, s'en enveloppera, le roulera, déplacera sa taille suivant sa fantaisie. »

Révérence parler, voilà qui convient parfaitement pour exprimer l'usage que fait M. Mendès-France de la majorité parlementaire.

Dès son accession au pouvoir, le Président du Conseil a produit un style personnel : classer les problèmes par ordre d'urgence, prendre le premier isolément, l'étudier, le résoudre, passer au suivant et ainsi de suite. A ce « new-look » politique, très rapidement, l'Assemblée s'est assouplie, la majorité est devenue ce confortable cardigan promu vedette en haute couture.

Réglée l'affaire d'Indochine, nous avons vu M. Mendès-France présenter au Palais-Bourbon le dossier des pouvoirs spéciaux en matière économique et financière. En un tel domaine, il convient de laisser parler. Quarante et quelques députés, trois jours durant, s'exprimèrent librement et contradictoirement, critiquant et suggérant, louant avec réserve, blâmant avec ménagement. Question de confiance posée, M. Mendès-France obtenait les pouvoirs spéciaux par 361 voix contre 90. Les volumes importaient, certes, mais plus encore leur composition : le M.R.P. venait de regagner la majorité, alors que les communistes s'étaient abstenus.

Les urnes avaient circulé en fin de matinée. Un deuxième scrutin, dans la soirée, allait changer sensiblement l'assemblage : par 398 voix contre 126 les interpellations sur la politique nord-africaine étaient ajournées à quinzaine sur la demande du gouvernement, les communistes regagnant le giron de la majorité, tandis que les Républicains Populaires en ressortaient. Là encore, il y avait le sceau de la confiance, sinon explicitement, du moins implicitement.

Ce troisième problème, M. Mendès-France en avait amorcé l'étude par un coup d'éclat. Résolu à mettre un terme aux exactions sanglantes du nationalisme tunisien, le président du Conseil ayant réuni ses ministres obtenait leur accord, non sans une vive résistance de la part des républicains sociaux (ex R.P.F.) pour engager les rapports franco-tunisiens sur des voies nouvelles. Parti quelques heures plus tard dans le plus grand secret, il allait personnellement en faire part au Bey : volonté de la France de répondre aux aspirations du peuple tunisien par la réalisation de son autonomie interne, mais aussi volonté de garantir les intérêts français en Tunisie. Cela s'était traduit quelques jours plus tard par la constitution dans la Régence d'un cabinet dit de négociations, dans lequel le Néo-Destour, parti nationaliste, comptait quatre ministres sur dix.

« Il vous fallait abattre le terrorisme, vous avez préféré traiter avec ses animateurs », est venu dire l'ancien ministre de l'Intérieur, M. Martinaud-Deplat, engageant avec le président du Conseil, qui est aussi son collègue au parti radical, une véhémente altercation.

Tel est, schématisé, le premier temps d'une explication appelée à se développer. Nous ne saurons que plus tard si le crédit accordé au Néo-Destour est ou non une faiblesse et peut-être une erreur. Du moins notera-t-on dès aujourd'hui que M. Mendès-France a jugé préférable d'agir avec une plus grande circonspection à l'égard de la situation au Maroc, compliquée il est vrai de contingences dynastiques et religieuses.

Et voici venue pour le Parlement l'échéance de la Communauté Européenne de Défense.

Depuis trente mois que le traité de Paris et les accords de Bonn ont été signés par les gouvernements des six puissances contractantes, la ratification était demeurée en suspens. Aucun gouvernement n'avait osé affronter l'épreuve décisive. Sans désemparer, débats de commissions,

discussions de groupes, manifestes, polémiques de presse, avaient jusqu'alors mis aux prises adversaires et défenseurs de la C.E.D., ne serait-ce que sur la date éventuelle d'un débat.

Une date ? Qu'à cela ne tienne ! M. Mendès-France en propose une : 28 août et jours suivants jusqu'à conclusion. Et l'Assemblée est d'accord par 510 voix contre 107, dont 99 communistes. Fallacieuse majorité, sans doute, mais combien inattendue, par son ampleur et de tons si variés !

Le fond est ailleurs, bien sûr. Il est dans ces premières séances de travail pour lesquelles par trois fois les ministres ont confronté leurs vues, longuement, âprement, dramatiquement puisque en fin de compte trois d'entre eux, républicains sociaux, le général Kœnig, MM. Lemaire et Chaban-Delmas donnaient leur démission. Acquis à la nécessité de la Communauté Européenne de Défense, M. Mendès-France a pris à tâche de soutenir auprès des contractants des aménagements destinés à faciliter le vote du Parlement Français. Ce fut pour le président du Conseil un moment difficile que celui où, selon sa propre expression, il fit « l'égalité dans le mécontentement », partisans et adversaires de la C.E.D. doutant au même titre de ses intentions véritables, Washington et Londres s'interrogeant de surcroît avec Bruxelles, La Haye, Luxembourg, Rome et Bonn sur ce que préparait et que finalement ferait Paris.

On a pu se demander, un instant, si M. Mendès-France n'était pas allé à la conférence de Bruxelles pour y chercher un échec. Les propositions qu'il y a présentées ne vidaient-elles pas le traité de sa substance ? En retirer toute notion de supra-nationalité, c'était à coup sûr s'aliéner les suffrages socialistes, sans gagner pour cela ceux des communistes. Et c'était aussi s'exposer au refus du M.R.P., très strictement exprimé par M. Robert Schuman. Si, contre toute vraisemblance, M. Mendès-France avait gagné à sa cause les cinq partenaires européens, n'aurait-il pas eu de plus grandes difficultés à rallier une majorité au Palais Bourbon ?

Mais, en signant le communiqué final de la conférence, M. Mendès-France a constaté avec les signataires du Traité de Paris, que les buts de la politique européenne restent inchangés. Et notamment que l'Allemagne devait contribuer à la défense commune. Le problème n'est donc pas éludé. La solution a été seulement rendue plus épineuse.

MARCEL GABILLY

Colette et *la Revue de Paris*

Colette en 1921 *et* 1922 *a publié dans notre revue une série de notes et impressions intitulée :* Sur l'Album de la Vagabonde (La Peinture de Charmy, « Ma Sœur aux longs cheveux », Landru, *La Danse de Mort* de Strindberg, la Répétition de Chéri, Où sont les Enfants ? (*souvenirs sur sa mère*), La Fille de mon Père (*souvenirs d'enfance*), Le Luxe au Music-Hall, Réveillon, Lettres anonymes, Le cambrioleur mondain (*Serge de Lenz*), Sorciers (*Pierre Fajet*), Chats) *; en* 1926, La Fin de Chéri (*du* 15 *décembre au* 15 *janvier* 1926) *; en* 1928, La Naissance du Jour (*du* 15 *janvier au* 1er *mars ; en* 1929, *elle nous confia une série de chroniques dramatiques* (Histoire de France *de Sacha Guitry*, Lui *de Savoir*, La Belle Marinière *d'Achard*, Amphitryon 38 *de Giraudoux*, *Mistinguett au Casino de Paris*, Le Sexe Faible *d'Édouard Bourdet*, Nous ne sommes plus des enfants *de Léopold Marchand, etc.*) *; en juillet* 1935, *des* Notes de Voyage (*Algérie*) *; en septembre* 1939, Automne (*sur Sido*) ; *en mai* 1945, Pour Hélène Picard ; *en mars* 1949, Vacances (*notes sur le Beaujolais et la Côte d'Azur*).

***

La Revue de Paris *publiera dans une de ses prochaines livraisons une étude sur le problème doctrinal posé par les obsèques de Colette. On sait qu'il a suscité de vives discussions : celles-ci ne peuvent faire oublier la « remarque » de S. E. le cardinal archevêque de Paris, Mgr. Feltin : « Quand un baptisé l'a quittée volontairement et librement, l'Église ne veut pas lui imposer ses rites ; la loyauté s'y oppose. »*

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

ADOLF HITLER, MON AMI D'ENFANCE

par Auguste Kubizek
Traduit par Lise Graf *(Gallimard)*

De 1904 à 1908, Auguste Kubizek, humble musicien, fut l'unique ami de Hitler, d'abord à Linz, ensuite à Vienne, où ils partageaient la même chambre, infestée de punaises. Ils avaient fait connaissance au promenoir de l'Opéra de Linz. Adolf Hitler avait alors seize ans. Pâle, les yeux brillants, irascible, renfermé — avec des explosions d'éloquence — il composait des poèmes, faisait des fautes d'orthographe, détestait la danse, l'école, les fonctionnaires, les Habsbourg, les emplois, et traitait tous les problèmes avec un sérieux mortel. Sa vocation, pensait-il,

était celle d'un peintre, ou d'un architecte. Capable d'échafauder les projets les plus fous sur un billet de loterie (son numéro ne sortant pas, il invectivait contre l'Etat), il se croyait aimé d'une jeune fille à qui il n'avait jamais adressé la parole et il dessinait les plans de la magnifique villa, style Renaissance, où il vivrait avec elle lorsqu'il l'aurait épousée. En attendant, il se promenait avec une canne d'ébène, en chapeau mou, il ne fumait pas, ne buvait pas, se nourrissait de pain et de lait, étendait ses pantalons sous son matelas chaque soir, et il toussait beaucoup, étant faible de la poitrine.

Cette première image d'une sorte de Charlot bavarois, en proie à ses rêves, à ses fureurs naissantes et à sa pauvreté, se complète par des traits dont la vérité n'est pas moins hallucinante. A Vienne, le jeune Adolf deviendra misogyne. Il déambule dans « sa » chambre, le long du piano de Kubizek ; il lit la nuit, il dort le jour. Jamais il ne cherchera à entrer en relations directes avec les habitants de la capitale. Il élabore, dans le plus grand détail, les programmes d'un orchestre ambulant allemand qui n'existe que dans son imagination ; il établit des plans de maisons ouvrières ; mais le sort de l'individu ne l'intéresse pas. « Plus il avait de compréhension pour les pauvres gens, plus il les tenait à l'écart de sa personne... Il redoutait d'être contaminé par l'immoralité des classes dirigeantes, mais il redoutait davantage la contagion prolétarienne. » A ses yeux fascinés, Vienne est la « Babel cosmopolite », l' « inceste personnifié », le symbole du monstre qui tue l'esprit allemand. Il hait la maison impériale, il hait le clergé, il hait la noblesse, le capital, les Juifs, le Parlement. Il hait la guerre. « L'idée de la moindre contrainte militaire le mettait hors de lui. Il déclarait ne jamais vouloir être soldat, et en tout cas pas dans l'armée autrichienne. »

Les vieilles légendes allemandes sont peut-être l'objet de sa passion la plus profonde. Il se croit lui-même « un héros de l'antiquité germanique ». A 18 ans, il écrit le scenario d'un drame à grand spectable, où les prêtres d'un Mont Sacré bavarois immolent des taureaux et massacrent les envoyés chrétiens. Il compose, en pianotant, les thèmes d'un opéra dont le héros, Wieland (autre emprunt wagnérien) viole sa fille, tue ses fils et se sert de leurs crânes comme de timbales. Richard Wagner est son dieu. A Linz, il assiste à une représentation de *Rienzi*. Il écoute le tribun du peuple romain, trahi et accablé, exhaler sa plainte : « Est-ce là Rome ? Maudite soit cette ville, qu'elle soit anéantie. » Sitôt le rideau tombé, il entraîne son ami Kubizek au sommet du Feinberg, en pleine nuit, et là, d'un ton rauque, il peint à son compagnon, ahuri, « un délirant tableau de son avenir et de celui du peuple allemand. » Trente-cinq ans plus tard, en rappelant cette scène, devant le même Kubizek, à Bayreuth, il dira à la vieille Madame Wagner : « *C'est là que tout a commencé.* »

Le livre d'Auguste Kubizek est un extraordinaire document humain.

P. F.

OU VA LE JAPON ?

par Jacques Chéroy (*Hachette*)

M. Jacques Chéroy a 33 ans. Ancien normalien, agrégé de lettres et diplômé de japonais de l'Ecole des Langues Orientales, il a passé plusieurs années au Japon depuis la fin de la guerre mondiale. Ce qu'il nous offre aujourd'hui est un excellent résumé de l'histoire japonaise du dernier quart de siècle, et une intelligente analyse de la situation telle qu'elle se présentait au début de 1954. « Où va le Japon ? ». Pour répondre à cette question, il faudrait être capable de prévoir quel sera le comportement des deux grands protagonistes de la guerre froide (et chaude). Actuellement l'acceptation des volontés américaines est encore la seule politique praticable. Mais le nationalisme monte, dans les partis de droite comme dans ceux de gauche, en même temps que le désir de se soustraire aux obligations qu'imposent les Etats-Unis. L'œuvre première du « shogun » MacArthur est en partie détruite : lui-même avait commencé à la défaire de ses mains. La bureaucratie n'avait jamais perdu son pouvoir, les trusts ont reconquis le leur, l'armée renoue avec l'industrie, bien que l'idée de guerre n'évoque toujours que d'affreux souvenirs. La tendance profonde est vers une sorte de neutralisme asiatique. L'impératif qui domine tous les autres est le besoin d'échapper à l'asphyxie économique par un *modus vivendi* avec la Chine. M. Jacques Chéroy ne loue ni ne blâme. Il enregistre ce qu'il a vu et ce qu'il a senti.

P. F.

LES BRISEURS DE BARRAGES

par Paul Brickhill *(Flammarion)*

Au cours de la seconde guerre mondiale le Premier Ministre Churchill s'était donné comme premier but pour abattre l'Allemagne, d'affaiblir son potentiel de guerre en frappant ses centres industriels par des bombardements aériens massifs. Il fit construire pour cela une flotte de bombardiers.

Mais un homme — Barnes Wallis, simple dessinateur chez Vickers — se dit que l'on obtiendrait des résultats plus puissants et plus rapides si au lieu de frapper des centaines de centres industriels dispersés on frappait les sources de leur énergie électrique. Parmi celles-ci les réserves d'eau des grands barrages étaient les plus importantes. C'étaient donc les grands barrages qu'il fallait détruire. Or aux abords de la Ruhr, il y avait trois grands barrages, ceux de la Moehne, de l'Eider et de la Sorpe, qui fournissaient à eux seuls la presque totalité de l'énergie et de l'approvisionnement en eau du gigantesque arsenal. Si on les détruisait toutes les industries de la Ruhr seraient paralysées et en outre des centaines de ponts, de routes, de voies ferrées seraient emportés par la masse d'eau formidable qui se déverserait dans les vallées. Mais pour détruire les barrages il fallait des bombes d'une forme spéciale, d'un poids inconnu jusqu'alors, cinq à dix tonnes, et des avions capables de les porter à grande distance.

B. Wallis lutta pendant trois ans avec les représentants de l'aéronautique et des fabrications de l'armement aérien, avec les spécialistes du bombardement, avec les commissions d'expérience pour obtenir que les Hautes autorités acceptent son projet, lui donnent l'autorisation de faire fabriquer sa bombe et consentent à faire construire des bombardiers spéciaux.

Mais ses efforts furent couronnés d'un succès triomphal : dans une seule nuit, celle du 16 au 17 mai 1943, la 617e escadrille de bombardement fit sauter les trois barrages.

C'est l'histoire du labeur acharné de B. Wallis, de la préparation et de l'exécution du fameux raid que P. Bruckhill retrace dans son ouvrage « *Les briseurs de barrages* ». Il y a joint le récit des autres exploits accomplis par la suite par la fameuse 617e escadrille : en France bombardements du viaduc d'Anteor, des rampes de lancement de V1, des abris bétonnés pour vedettes du Havre et de Boulogne ; en Allemagne destruction de la gare de triage de Munich, des ponts de chemins de fer de Bielefeld et d'Arnsberg, de l'abri pour sous-marins de Farge, du cuirassé *Lützow* ; en Norvège anéantissement du fameux cuirassé *Tirpitz*.

Livre attachant où le lecteur partage toutes les épreuves et toutes les émotions des héroïques aviateurs de la 617e dont bien peu survécurent à ses raids audacieux.

L. KOELTZ

LA GUERRE DES RADARS

par l'Air Commodore Chilshom *(Amiot Dumont)*

En 1939 l'Air Commodore Chilshom, pilote de réserve, s'occupait de pétrole en Perse, au bord de la Caspienne.

Rappelé en Angleterre par la mobilisation, il y refait toute son instruction de pilote et en juin 1940 est affecté à une escadrille de chasseurs de nuit sur Blenheim, premier avion à être doté du « miroir magique », le fameux radar, appareil destiné à détecter la direction et la distance des avions ennemis (RAdio Direction And Range). A la fin de 1940 il passe sur Beaufighter, nouveau bimoteur-biplace de chasse de nuit, est nommé chef de son escadrille en août 1941, puis contrôleur de chasse de nuit, chef de l'escadrille d'essai des nouveaux équipements d'interception, enfin, en 1943, chef du groupe de contre-mesures radio (brouillages et ruses) au Bomber Command. Il vécut ainsi au jour le jour à l'instruction et au combat toute l'épopée du développement de l'emploi du radar dans l'aviation britannique.

C'est sa vie de chasseur de nuit et de chercheur de méthodes d'interceptions, d'abord au-dessus de la Grande-Bretagne, puis au-dessus de l'Allemagne, ses angoisses, ses espoirs, ses succès, ses revers qu'il nous retrace dans son ouvrage « *La Guerre des Radars* ».

Livre passionnant, vivant, d'une lecture facile et agréable, très bien traduit, qui vous captive par son intérêt et vous prend au cœur par la profonde humanité de son auteur, héros modeste aux multiples victoires en même temps qu'écrivain de talent.

L. KOELTZ

GUIDE DES TOURISTES GASTRONOMES

(Kléber-Colombes)

La gastronomie consciente et organisée, avec menus gigantesques et prix adaptés, devient dans certaines « hôtelleries » une des plaies du tourisme français. Pour se protéger des coups de fusil excessifs, on consultera très utilement ce guide (il va de soi qu'il n'a pas été écrit dans ce but) : on peut même grâce à lui découvrir des restaurants convenant aux voyageurs de tempérament modeste ; ils sont intitulés poétiquement « *petits coins pas chers* ». Une dernière partie révèle les derniers mystères de Paris. On y lit à propos du night-club X : « *Y... anime ce cabaret très spécial où les messieurs seront bien accueillis tout de même* ». De « hautes personnalités » gastronomiques ont adressé aux auteurs de l'ouvrage des félicitations qu'on trouvera rassemblées en forme de préface.

L. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Le Prix de la Révolution, par D.-W. Drogan, p. 87. — *Le Cygne*, par Marguerite Steen, p. 115. — *52 Contes merveilleux*, par Philippe Soupault, p. 131. — *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui*, par André Spire, p. 131. — *L'Amérique, cette inconnue*, par Guido Piovene, p. 148.

(Croquis et dessins de Brian, Christian Bérard, Krol, Grau Sala, Malaïès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Paul Bret et R. Gaillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS — 3485-7-54.

Denoël

DENIS SAURAT

L'ATLANTIDE ET LE RÈGNE DES GÉANTS

L'ouvrage de Monsieur Denis Saurat arrivera à troubler le plus sceptique des lecteurs. *France-Soir*

L'Atlantide et le Règne des Géants... un livre passionnant et passionné. *Samedi-Soir*

Un livre propre à exciter la curiosité.
Pierre Loëwel *L'Aurore*

Denoël

PHILIPPE
HERIAT
de l'Académie Goncourt

L'INNOCENT

roman
édition définitive

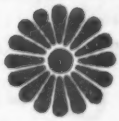
du même auteur :

LES ENFANTS GATÉS
168.300 exemplaires

FAMILLE BOUSSARDEL
109.300 exemplaires
(d'après constats d'huissier
déposés à nos bureaux)

Jacques Chéroy

Où Va Le Japon



Histoire de 100 millions d'hommes

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de septembre

R. P. RIQUET S. J.

Pourquoi j'ai choisi la Compagnie de Jésus

ROBERT KEMP

Charmes
de Paul Valéry

GUY MOLLAT DU JOURDIN

Les Indes galantes
de Rameau

MARCEL THIÉBAUT

Les livres du mois

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

CLASSIQUES DU XXe SIÈCLE

Collection dirigée par Pierre de BOISDEFFRE

VIENT DE PARAITRE :

13 - PAUL VALÉRY

par Edmée de La ROCHEFOUCAULD

Un volume de 160 pages . . . . . **240** fr.

Je crois que Paul Valéry aurait été content du petit livre intelligent, fervent, utile, mesuré que vient de consacrer à sa mémoire madame la Duchesse de La Rochefoucauld.

Émile Henriot, Le Monde.

Ce petit livre destiné à servir de guide pour une initiation à la connaissance valéryenne nous paraît un modèle du genre.

Bulletin critique du Livre Français.

Madame de La Rochefoucauld n'a pas perdu son temps. Et son ouvrage aussi devient un « classique » par sa vigueur, par sa lucidité, par sa précise et implacable érudition.

Charles d'Ydewalle, La Nation Belge.

ÉDITIONS UNIVERSITAIRES

72, boulevard Saint-Germain - PARIS (5e)

MICHEL GEORGES-MICHEL

DE RENOIR A PICASSO

LES PEINTRES QUE J'AI CONNUS

Un brillant et émouvant témoignage humain sur tous les peintres que Michel Georges-Michel a vus vivre pendant le demi-siècle. Mille anecdotes vraies. Des illustrations nombreuses et piquantes.

Un volume : 750 fr.

ARMAND LANOUX

PHYSIOLOGIE DE PARIS

L'auteur se promène de quartier en quartier, en contemporain de Villon, de Nerval, de Casque d'Or, de Sartre, de Juliette Greco, de Peynet... Un véritable ballet dont un certain nombre d'illustrations insolites composent le plaisant décor.

Un volume : 950 fr.

THYDE MONNIER

RETOUR AUX ILES

Avec ce roman Thyde Monnier termine la trilogie qui comporte **l'Huile vierge** et **le Déjeuner sur l'herbe,** déjà parus.

Un volume : 500 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

ANDRÉ
MAUROIS
de l'Académie
Française

OLYMPIO
OU LA
VIE DE
VICTOR
HUGO

HACHETTE

Chef-d'œuvre de mise en place, de mise en scène et de mise en lumière. ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt (Le Figaro).

Me voici, depuis huit jours, grâce à Maurois, plongé dans Hugo, comme on plongerait dans l'Océan.
ÉMILE HENRIOT, de l'Académie Française (Le Monde).

Les balances d'André Maurois sont justes. Ce sont un peu des balances-fées; elles ont une âme et un cœur. ROBERT KEMP
(Les Nouvelles Littéraires)

C'est son propre talent qui communique au livre de M. Maurois cet accent inimitable qui conquiert dès les premières pages
FRANCIS AMBRIÈRE
(Votre Beauté)

Maître incontesté de la biographie contemporaine, et même, peut-on dire, réformateur du genre.
MICHEL DROIT
(Paris-Comœdia)

Plus lucide, plus limpide et plus pénétrant que jamais.
JEAN NICOLLIER
(Gazette de Lausanne)

André Maurois nous a donné là, probablement, la meilleure de ses grandes biographies, et ce n'est pas peu dire. PIERRE DAIX
(Les Lettres Françaises)

Ce livre enchante, par la pénétration psychologique qui ne cesse d'y paraître et la merveilleuse intelligence de la composition. MARCEL THIÉBAUT
(La Revue de Paris)

Rappel

Du même auteur : **Lelia ou la Vie de George Sand**
A la Recherche de Marcel Proust